

# L'impossible amitié

par Marguerite Perroy



PRIX:

1<sup>fr.</sup>  
1-50



Editions du  
"Petit Echo  
de la Mode"  
1, Rue Gazan  
PARIS (XIV)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",  
1, rue Gazan, PARIS (XIV<sup>e</sup>).

## Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.  
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::  
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

## RUSTICA

*Revue universelle illustrée de la campagne*

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,  
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

## LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

*C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.*

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages  
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

## LISSETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

## PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

## GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

*Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.*

## MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

## La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2<sup>e</sup> et le 4<sup>e</sup> dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

c92721

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES  
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.  
 Mithilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Manette*.  
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.  
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.  
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.  
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.  
 Lucy AUGE : 154. *La Maison dans le bois*.  
 Marc AULES : 253. *Tragique méprise*.  
 Claude ARIEZ-ZARA : 258. *Printemps d'amour*.  
 Salva du REAL : 160. *Autour d'Yvette*.  
 M. BEUDANT : 251. *L'Anneau d'opales*.  
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.  
 Jean de la BRETE : 3. *Réver et Vire*. — 25. *Illusion masculine*. —  
 34. *Un Réveil*.  
 Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindroz*.  
 André BRUYERE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des  
tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raisin-Vert*.  
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.  
 Anda CANTEGRIVE : 220. *La resanche merveilleuse*. — 252. *Lyna aux  
Roses*.  
 Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 199. *Amitié ou Amour ?*  
 — 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.  
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.  
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.  
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.  
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancalise*. — 209. *Le Vœu d'André*.  
 — 216. *Péril d'amour*.  
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.  
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.  
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.  
 Eric de CYS : 236. *L'Infant à escarbaucle*.  
 Eric de CYS et Jean ROSMÉR : 24. *La comtesse Edith*.  
 Manuel DORE : 226. *Mademoiselle d'Hervey, mécano*.  
 H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'aimerais aimer*.  
 — 261. *Au-dessus de l'amour*.  
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.  
 Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.  
 Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludvine*.  
 Marthe FILL : 215. *L'Audacieuse Désillusion*.  
 Zénoïde FLEURIOT : 111. *Margn*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce  
pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.  
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel "aimait" ?* —  
 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier  
Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. —  
 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.  
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.  
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*  
 Georges GISSING : 197. *Thyrza*.  
 Pierre GOURDON : 242. *Le Flancé disparu*.  
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.  
 — 110. *Les Trônes s'ébouient*. — 166. *Russe et Française*. —  
 176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*. — 232. *S'aimer encore*.  
 M. de HARCOËT : 37. *Derniers Rameaux*.  
 Mary HELLA : 238. *Quand la cloche sonna...*  
 M. A. HUILLET : 259. *Seule dans la vie*.  
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.  
 Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*. — 228. *Mieux que l'argent*.  
 Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.  
 M. LA BRUYERE : 165. *Le Rachat du bonheur*.

(Suite au verso.)

**Principaux volumes parus dans la Collection (Sults).**

- Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*  
 Annie LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet.*  
 Mme LESCOY : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*  
 Hélène LEITRY : 41. *Les Cœurs dorés.*  
 Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*  
 Georges de LYS : 141. *Le Logis.*  
 MAGALI : 221. *Le Cœur de tante Mico.*  
 William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*  
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*  
 Hélène MATHERS : 17. *A travers les siècles.*  
 Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*  
 Jean MAUCLERE : 193. *Les Liens brisés.*  
 Suzanna MERCEY : 194. *Jocelyne.*  
 Prosper MERIMEE : 169. *Colomba.*  
 Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*  
 Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*  
 Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.*  
 José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*  
 B. NEULLIES : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*  
 Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*  
 Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*  
 Charles PAQUIER : 263. *Comme une fleur se fane.*  
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*  
 Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*  
 Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)  
 Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*  
 Pierre REGIS : 224. *Le Veau d'Or.*  
 Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.* — 241. *L'Ombre de la Glotte.*  
 — 257. *L'Aube sur la montagne.*  
 Procope LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*  
 Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*  
 Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violans.*  
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*  
 Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*  
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*  
 Jean THIERY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suxte.* —  
 210. *En lutte.*  
 Mario THIERY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*  
 Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*  
 T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La*  
*Patiote.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Les Mauvais Amour.* —  
 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune*  
*fille mozerne.* — 122. *Le Droit d'atmer.* — 144. *La Roue du moulin.*  
 — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*  
 Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*  
 Camille de VERINE : 255. *Telle que je suis.*  
 André VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*  
 Vasco de KEREVEN : 247. *Sulota.*  
 Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*  
 Jean de VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*  
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*  
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.* — 227. *Prix*  
*de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.*  
 Harry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C-92721

MARGUERITE PERROY

---

# L'Impossible

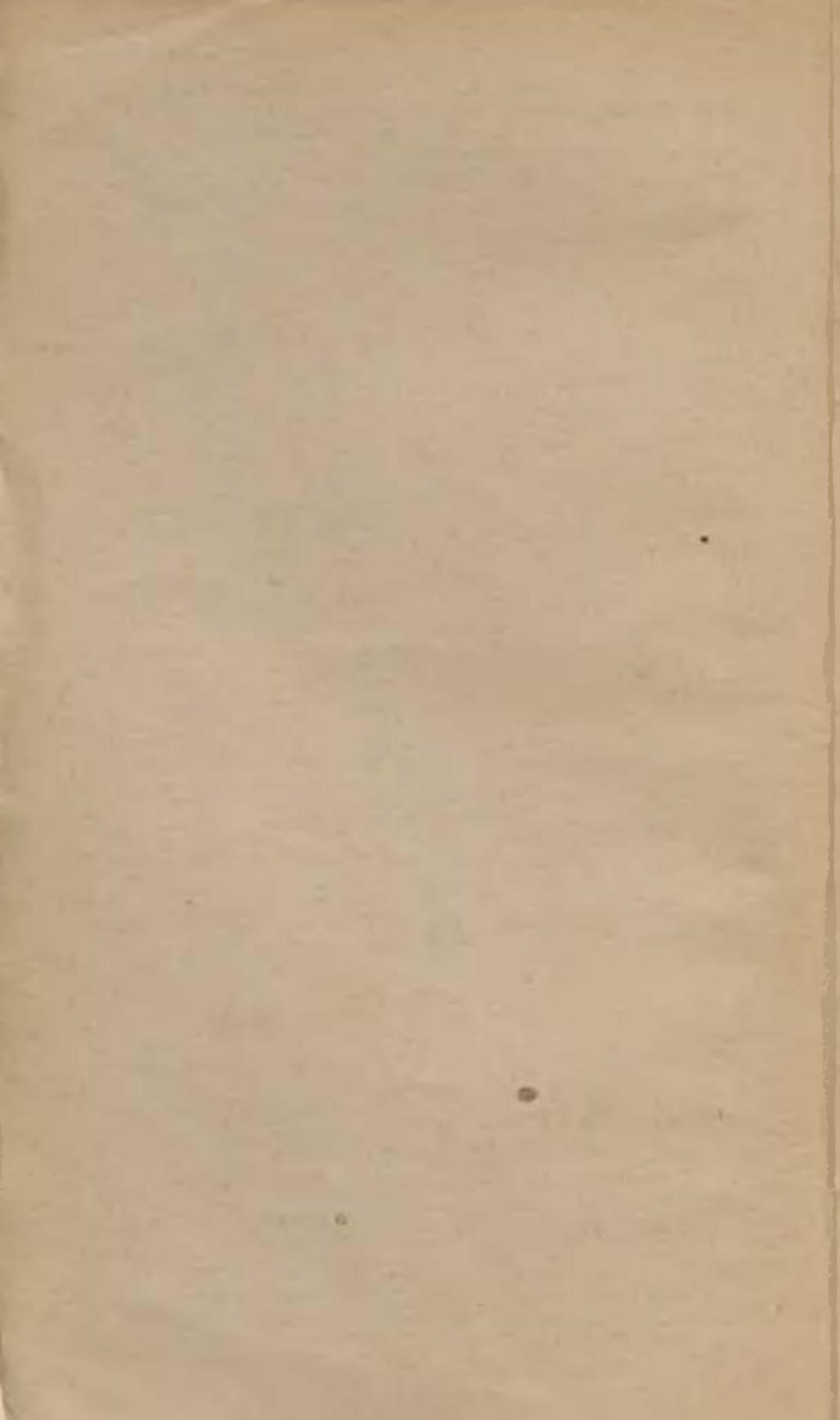
## Amitié



**COLLECTION STELLA**

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV)



# L'Impossible

## Amitié

---

*Aux Anciennes du Cercle Sainte-Genève,  
les disparues et les vivantes.*

M. P.

### I

#### CHEZ TANTE FÉE

Quand elle eut savouré son chocolat, servi dans une vieille écuelle auvergnate, par la non moins vieille et non moins auvergnate servante, Marthe Estève constata qu'il était seulement neuf heures. Elle en éprouva quelque contrariété.

Deux heures solitaires s'annonçaient. Tante Félicité, tante Fée, pour rajeunir l'appellation trop surannée, n'était guère visible le matin.

Elle descendait volontiers à l'église avec Marthe, mais au retour ne l'accompagnait point. Ses prières se prolongeaient. Puis elle faisait son tour de village, causant avec l'une, avec l'autre, conseillant un remède, indiquant une recette.

Rentrée chez elle, dans la maison carrée, un

peu isolée du bourg par le pont, elle s'occupait. Minutieux astiquages, plats fins à préparer, surveillance du verger, mille petites choses remplissent les existences où l'absence de grands intérêts creuse un vide.

Tante Féc ne pouvait pas, au moins à Ludesse, employer au service d'autrui toutes ses heures.

Marthe, en général, prisait fort cette liberté matinale : lire, écrire, errer en la seule compagnie de son rêve, ami jaloux qu'une présence effarouche. Mais, ce matin, une appréhension bizarre et vague, ayant dès le réveil happé son cœur impressionnable, s'y agrippait.

Pourquoi?... Une veillée joyeuse, une nuit sans cauchemars, une date que n'assombrissait aucun souvenir endeuillé, un ciel léger, poudré de soleil, propice aux excursions, rien ne justifiait ce malaise.

Pourquoi pressentir qu'une pierre noire marquerait ce jour?

Vainement la jeune fille voulut, dans le recueillement de la fruste église, secouer l'enveloppement. Sous le porche, elle l'avait retrouvé. A présent fébrile, elle guettait le courrier. Lui, démentirait ou préciserait l'absurde anxiété. Mais, dans ce Ludesse, perdu derrière le puy de Saint-Sandoux, au seuil austère des hautes montagnes, le facteur arrive tardivement.

Pour s'évader d'une attente énervante, M<sup>lle</sup> Estève enfila d'un bond l'escalier aux marches basses, luisantes de cire, et se précipita résolument dans une chambre close.

Sur le lit confortable en banal acajou, confusément, une forme blanche s'étirait. Une voix brouillée de sommeil balbutia :

— Quelle heure est-il?

Le sec claquement du bois sur la muraille répondit. Impitoyable, Marthe ouvrait les volets.

Une protestation indignée jaillit. Sur l'oreiller,

une mousse blonde étincelait. Le visage enfoui sous les draps fuyait l'éblouissement brutal. Soudain, le reproche éclata :

— Tu es la plus insupportable des cousines ! cria la dormeuse éveillée malgré elle.

— Oh ! si peu cousine, plaisanta l'autre.

— Mais si insupportable !...

La parenté, entre les deux pensionnaires de M<sup>lle</sup> Ormesse, n'était, en effet, qu'une fiction affectueuse. Marthe appelait « ma tante » la très intime amie de sa mère. Yvonne Doré, nièce bretonne de la vieille demoiselle, passait à Ludesse de longs mois ; tante Fée la retenait le plus longtemps possible ! Ce séjour dégrevait le mince budget d'Yvonne.

La mort de ses parents, tués ensemble dans un accident d'auto, avait laissé la jeune fille, à vingt et un ans, libre, seule et gênée.

Son père emportait dans la tombe, avec sa brillante situation d'assureur, le principal revenu.

Justement, la vie chère s'aggravait alors. Pour y parer, peu d'économies. Follement artiste, vibrante comme une corde de violon, Yvonne, indolente à l'effort, ne se résolvant point à travailler, vivait de peu :

— Je suis plus paresseuse que gourmande, affirmait-elle.

Très fière, elle n'acceptait d'être à la charge de personne.

Mais tante Fée donnait à son hospitalité les apparences d'un service rendu. Elle arguait de son isolement. Yvonne, sans être dupe, ne se rebellait point contre cette tendre délicatesse.

— Est-ce que c'est l'heure de dormir ? dit Marthe, d'un ton indigné. Est-ce que je dors, moi ?... et tante Fée ?... et Catherine ?

— Ah çà ! Qu'est-ce qui te prend, aujourd'hui ? Tous les jours, je flâne ainsi, pendant que vous

autres, femmes vertueuses, vous devancez l'aurore aux pieds du Seigneur! Ordinairement, tu ne le trouves pas mauvais, au contraire! Débarrassée de mon exubérante personne, tu goûtes une quiétude...

— Pas aujourd'hui.

— Parce que?...

— Parce que : rien!... J'ai le cafard.

— Toi! O Minerve! Et la cause?

Marthe, esquissant un geste incertain, releva des sourcils interrogateurs.

— Tu l'ignores?... Très grave, alors. Est-ce que tu serais amoureuse?

— Pour ça, non. Cherche ailleurs.

— Je ne cherche rien du tout. Puis-je sonder les replis de ton âme? Ote-toi de là. Je m'habille.

Marthe vint s'accouder à la fenêtre. Surplombant la cuisine en vis-à-vis, cet observatoire permettait de remarquer les allées et venues.

Catherine agitait constamment sa forte carrure, ses bras masculins, sa tête coiffée d'un bonnet très blanc, que le dimanche ornait du chatoyant nœud à la folle. Sa face de pleine lune, enflammée par le fourneau, se penchait sur les légumes en cours d'épluchage et se relevait brusquement pour surveiller les évolutions du chat gris, perché sur la haute cheminée.

Tante Fée, elle, fluette en sa robe grise assortie à celle du minet, glissait sans bruit ni gestes. Des bandeaux, cendrés eux aussi, encadraient son visage ridé, presque translucide, où deux yeux noirs, très chauds, dénonçaient la jeunesse de l'âme survivant à celle du corps. Un large velours noir enserrait le chignon postiche, son unique coquetterie.

Elle remuait, dans une terrine jaune, quelque chose d'invisible.

— Yvonne, annonça Marthe, tante Fée prépare une crème.

— Tant mieux ! J'adore les bonnes choses, quand j'ai seulement la peine de les manger.

La jeune fille, ayant terminé hâtivement sa toilette, vint s'encadrer dans la fenêtre, près de son amie.

L'or ébouriffé dont s'auréolait la nuque d'Yvonne contrastait avec le chignon abondant et sage qui casquait de feuilles mortes M<sup>lle</sup> Estève, et d'où nulle mèche rebelle ne s'échappait jamais.

Cette opposition, la seule, car leurs tailles ne différaient guère, symbolisait leurs caractères.

Marthe possédait une âme riche ; mais l'éducation avait maintenu dans l'ordre ses énergies, d'abord effervescentes, à présent disciplinées. Ses yeux à peine bleus à force de pâleur, ses prunelles automnales dérobaient les flammes couvant en son cœur.

Celles d'Yvonne étaient drôlement pailletées, comme ses cheveux. Leur pétillement avouait, sans vergoguer, le règne de la fantaisie, l'envie insouciante de vivre.

Le heurt du marteau résonna sur la porte. Marthe tressaillit ! Le facteur ! Pour la première fois de son existence, l'absence de lettres à son adresse la combla d'aise.

Elle courut porter à tante Fée ses missives et ses journaux.

— Pose-les là, petite ; je ne puis pas lâcher ma cuiller.

Marthe revint au salon, déçue. Elle ne sentait point son cœur délivré. Persuadée que le courrier, s'il ne confirmait le pressentiment fâcheux, l'exorciserait, elle constatait le vague à l'âme persistant. En serait-il de lui comme de ces tenaces maux de tête dont l'Auvergne assure : « Lorsqu'on les lève, on les couche » ?

Elle écouta distraitement Yvonne lui conter, d'après les épîtres reçues, les menues nouvelles

de Clermont, nouvelles clairsemées. En cette saison, les potins se font, dans les rues, aussi rares que les gens.

La cloche du dîner tinta, donnant à cette maison de liberté une allure de béguinage.

Tante Féc, assise, la serviette sur les genoux, annonça, une petite flamme allègre dansant au bord des yeux :

— Une nouvelle, mes enfants, vous n'allez plus vous ennuyer.

Deux cris indignés jaillirent :

— On ne s'ennuie pas avec vous, tante Féc!

— Bon, bon, vous êtes bien gentilles; mais il faut de la jeunesse à la jeunesse. Les Dallisat nous arrivent ce soir.

Les deux exclamations se mêlèrent.

Nul ne remarqua l'accent de Marthe.

Yvonne assaillait M<sup>lle</sup> Ormesse de questions :

« A quelle heure arrivaient les hôtes nouveaux?... Irait-on les chercher à la gare? »

La vieille fille se complaisait dans les détails d'un événement qui, visiblement, l'épanouissait.

Ni l'une ni l'autre ne prirent garde au silence de M<sup>lle</sup> Estève.

Un choc cristallise les imperceptibles sels suspendus dans une solution saturée. Ainsi son déplaisir, autour de la nouvelle, prenait corps.

« Qu'est-ce que cela signifie?... songeait la jeune fille. Je suis ravie de revoir Elisabeth... Et Gérard? Que peut-il être, à présent, sinon le mari amicalement indifférent d'une amie? J'ai volontairement renoncé à l'épouser. Quelques regrets depuis, en constatant la difficulté des mariages après guerre pour les filles sans dot, ne veulent rien dire. Pourquoi leur arrivée dans une maison où, tout autrement que moi, ils sont chez eux, me semble-t-elle importune, indésirable?... Moi qui aime tellement Elisabeth!... »

Marthe, en effet, avait chéri cette amie au point de lui sacrifier, sinon son amour, du moins son avenir.

Tante Fée, affichant en toute occasion sa prédilection pour Gérard Dallisat, son neveu breton de la branche opposée à celle d'Yvonne, rêvait alors de le marier avec M<sup>lle</sup> Estève, sa nièce par amicale adoption.

Un autre projet parallèle, un peu plus avancé pourtant, destinait, vers la même époque, Gérard à Elisabeth Blagis.

La loyauté des Estève s'alarma de venir sur ces brisées. Cependant, le jeune homme, mis au courant par tante Fée, allait choisir. Mais alors, Marthe, consultée, refusa net le prétendant possible.

Déjà mûre par l'esprit, elle restait, à vingt ans, étrangement jeune par le cœur. Gérard ne lui déplaisait point. Mais elle n'aspirait encore au mariage que sans empressement.

Très candide, elle n'anticipait guère sur les joies nuptiales. Concevant l'amour comme une plus totale, plus fervente, plus exclusive amitié, ses rêves blancs ne l'absorbaient aucunement.

Aussi les plaisirs enfantins qu'elle imaginait autour du mariage pesèrent peu dans la balance. Elle leur préféra le bonheur d'Elisabeth, de trois ans plus âgée, et si impatiente, elle, d'être mariée!

Cœur passionné, un peu chimérique, Marthe pouvait-elle hésiter? Il lui plaisait secrètement de vouer un sacrifice à cette amitié absolue, légèrement exaltée, dont s'enivrent les âmes très pures, ignorantes d'autres philtres.

On prétextait la jeunesse de M<sup>lle</sup> Estève. Tante Fée, ignorant le vrai motif, crut au manque de sympathie : Gérard ne plaisait point à Marthe. Elle n'insista pas.

Gérard, averti, put céder aux désirs de ses pa-

rents et rechercher librement l'autre alliance entrevue.

Marthe ne fit à son amie aucun mystère de l'aventure. Sa jeunesse ignorait ce désintéressement qui dérobe à la bénéficiaire la preuve d'un dévouement si rare.

Rien ne pouvait, en ceci, froisser Elisabeth. Presenti des deux côtés, Gérard, en somme, ne s'était nullement prononcé.

Comme si le sacrifice lui était dû, la jeune fille remercia Marthe nonchalamment, avec son sourire de déesse, sans prix pour la naïve enfant.

Elisabeth, ménagère de sa grâce et de ses effusions, savait à merveille se faire choyer. En retour, elle accordait seulement des paroles et des regards, déconcertants par leur intangible calme.

Ceux qui l'aimaient, envoûtés par un incompréhensible sortilège, se créaient une Elisabeth illusoire, riche de tendresse concentrée.

Dans un baiser un peu plus prolongé que de coutume, Marthe crut recevoir de son amie plus qu'elle ne donnait en faisant à la chère indifférente cadeau de son propre bonheur.

Elle ignorait quelle graine d'amertume semait sa généreuse confiance. Les années coulèrent sans que se profilât sur l'horizon la silhouette « à quoi rêvent les jeunes filles ». La guerre diminuant, avec le nombre des candidats, les chiffres des dots, les chances d'épousailles devinrent quasi chimériques. Alors, seulement, le regret s'insinua, furtif, dans le cœur de M<sup>lle</sup> Estève, victorieusement combattu et bientôt rejeté aux oubliettes.

Pourquoi donc sa présente contrariété ?

Résolue, elle y contredit tout haut, pour faire taire les voix intimes.

— Quelle joie de revoir Elisabeth !

— Ah ! lança étourdiment Yvonne, dont les paroles avançaient toujours de cinq secondes sur la

réflexion, Gérard est cent fois plus agréable qu'elle !

— Tu ne veux tout de même pas que l'arrivée de Gérard me réjouisse plus que celle d'une amie... et quelle amie ! Lui ne m'est rien, après tout.

— A moi non plus. Mais que ton Elisabeth est terne, à mon goût. Une statue, quoi ! On la croirait pourvue, au lieu d'une âme, d'un mécanisme ingénieux, tant elle parle, remue, toujours à temps et correctement.

— Yvonne, interrompit tante Fée, oublies-tu qu'elle est aussi ma nièce ?

— La femme de votre neveu, précisa la jeune fille, en secouant la tête. Ne me grondez pas, petite tante, vous partagez tout à fait mon avis. Elisabeth vous fait maintes fois bouillir le sang... Je me demande comment Gérard y tient.

— Sa patience dépasse la tienne, heureusement. Tu juges autrui d'une façon trop tranchante, ma chérie. Apprends à t'adapter, sans cela tu souffriras.

— Tant pis ! Elisabeth et ses pareils me font l'effet d'un somnifère, je ne m'y adapterai jamais. J'aime mieux souffrir et vivre :

— A ton âge, on dit cela, fit pensivement la vieille fille, parce qu'on ne sait pas.

Elle se leva de table et, par la terrasse entourée de noueuse glycine, descendit au jardin pour sa visite quotidienne.

— Qui vient à Coudes avec moi, chercher nos voyageurs ?

— Moi, dit Yvonne.

— Et toi, Marthe ?

— Non, tante Fée, je préparerai les rafraîchissements, point sans besoin. Deux heures de voiture sur une route sans arbres !...

Yvonne se planta devant son amie, les mains derrière le dos :

— Par exemple !... Je n'en reviens pas !... Ton avidité d'horizons ?... Ta frénésie de prome-

nades?... Finies?... Envolées?... Tu es étonnante, aujourd'hui.

— Toi, tu l'es tous les jours. Je désire me reposer ce soir. Voilà tout.

Quand on dit : Voilà tout, cela signifie presque toujours que ce tout n'est rien, rien qu'un camouflé, épargnant aux vrais motifs les curiosités indiscretés.

Le soir, à la nuit survenante, Marthe Estève, les yeux braves, refoulant l'absurde angoisse, souriant à l'inconnu, étreignait M<sup>me</sup> Dallisat, avec une tendresse accrue par son tacite remords.

Et la quiétude monotone des jours s'étala de nouveau, pareille à la surface d'un lac sans rides, après les superficiels remous qu'une pierre y propage. Chaque soir, les enfants couchés, Georges et Paulette, turbulents lutins bien à leur place chez une fée, on s'attardait sur la terrasse. La nuit de septembre, prompte et claire, assourdisait les bruits. L'odeur des tabacs montait, capiteuse, du jardin dévalant. Le silence, les parfums achevaient d'engourdir ces citadins, désaccoutumés des franches caresses prodiguées par le vent libre qui, tout le jour, les avait assaillis.

Une de ces soirées indolentes succédait à une longue randonnée.

— Rives austères, lac souriant, prononça Gérard Dallisat, continuant tout haut sa méditation, contrastes des choses. Le contraste des esprits s'y ajoute. Ce lac d'Aydat raccorde l'histoire chrétienne de l'Auvergne à sa légende païenne : Sidoine y frôla le fantôme d'Aydat, la druidesse.

Personne ne lui répondit. Certaines paroles évocatrices donnent l'essor aux rêves envolés par essaims. Chacun suivait le sien. Mais quelques-uns rasant terre, hirondelles des soirs orageux.

— Lors de ta dernière permission, Gérard, la friture à Aydat coûtait moins cher, ne crois-tu pas?

Bien timbrée, la voix d'Elisabeth Dallisat résonnait, tintement pur d'une cloche en cristal. Mais sa question, inopportune en cette heure à peine terrestre, heurta les âmes comme une dissonance.

— Je n'en sais rien, répliqua son mari. Cherche ailleurs une machine à compter : je n'enregistre pas les prix, moi. Surtout quand une excursion me dispensa de meilleurs souvenirs.

— Moins utiles peut-être. Avec les difficultés actuelles, on ne saurait trop se rendre compte.

— Par grâce, Elisabeth, laissez-nous écouter les étoiles. Nous évoquions la blanche Aydat, emportant aux plis de sa tunique, avec le secret du trésor druidique, la clé de la caverne où il git. Ne la faites pas fuir. La vie pratique aura son temps.

— Elle est de tous les jours, ma petite, contredit la jeune femme. Si vous pouvez l'ignorer, tant mieux pour vous.

Yvonne sentit la pointe et marqua le coup. A cause de tante Fée et de son vieux camarade Gérard, elle se tut.

La discussion tomba, ni M<sup>lle</sup> Ormesse, ni Marthe n'intervenant. Tante Fée tenait ferme au sage parti pris de ne mettre jamais le doigt entre l'arbre et l'écorce.

Marthe, par une ancienne habitude, ne contredisait point Elisabeth, tout en donnant secrètement raison à Gérard!

Depuis huit jours, elle se raillait pour l'inquiétude sourde causée par l'arrivée des Dallisat. Elisabeth se laissait aimer comme autrefois, avec la même condescendance, mystérieusement fascinatrice. Gérard se révélait simple et courtois, causeur agréable, souvent profond, entraîneur de promenades. Chaque jour, on explorait les alentours; soit vers les monts hautains aux gorges farouches; soit dans la vallée où la Veyre ondoie sous les

pommiers, accompagnant sa chanson fraîche du soyeux froissement des peupliers.

Elisabeth quittait rarement son fauteuil.

Garder sa petite Paulette, quelquefois Georges, quand la course s'annonçait trop fatigante, terminer une robe ou un tablier, tout servait de prétexte à son horreur pour la marche. Vainement, on l'invitait, on la pressait. Vainement, tante Fée assurait qu'elle veillerait volontiers sur les petits : M<sup>me</sup> Dallisat se retranchait sur les inflexibles devoirs d'une mère de famille. Elle appartenait à cette espèce de femmes tellement hypnotisées par les choses les plus minces que les plus importantes leur échappent, et, par exemple, le mécontentement de leur mari.

Gérard eût souhaité partager avec sa femme le plaisir de ces excursions en montagne. Triomphalement, parce qu'une voiture cette fois s'imposait, il avait obtenu qu'elle vint à Aydat. Encore s'était-elle installée, avec un tricot, sous l'abri rustique où l'on déjeune, à l'orée de la sapinière.

Ses amies, son mari et même tante Fée, alerte encore, quêtèrent seuls, autour du lac, des points de vue et des souvenirs; Paulette et Georges, des cailloux. De loin, elle les écoutait chanter. La voix de Gérard s'alliait avec celle d'Yvonne, dont l'ampleur chaude émerveillait son partenaire.

M<sup>me</sup> Dallisat, mentalement, supputait le coût de cette journée inutile.

A présent, à quoi eût-elle songé, sinon au prix de revient, sa hantise?

— Rentrons au salon, proposait Gérard, pour clore harmonieusement ces heures.

— Il serait plus raisonnable d'aller se coucher, objecta sa femme.

— La raison, toujours la raison! Une folle envie me dévore, là!

— A ton aise. Je dormirai dans un fauteuil, voilà tout.

— Merci ! s'exclama gaiement Yvonne.

Pour ne pas contrarier Elisabeth, on abrégua la séance musicale. Après deux morceaux, où s'exhalait le fougueux tempérament d'Yvonne, on se distribua les bougeoirs.

En haut de l'escalier, les tremblantes clartés se dispersèrent, vite éclipsées une à une, comme avalées par le couloir nocturne.

Marthe, en tressant ses cheveux, revivait cette journée de soleil et de vent parfumé.

Soudain, l'opposition foncière entre Elisabeth et son mari, accusée par tous ces petits détails journaliers, foisonnant dans la vie commune, posa devant son esprit un point d'interrogation :

Son sacrifice à elle avait-il acheté leur bonheur ?

M<sup>lle</sup> Estève en douta. L'amour reste une conquête. Le secret des femmes heureuses n'est que leur persévérance attentive à la refaire chaque jour.

Elisabeth semblait ne point s'en douter.

C'était une femme en pleine fleur, aux traits réguliers ordinairement inexpressifs. Son regard flottant s'empêtrait, sans y paraître, dans tous les détails, sans jamais embrasser un ensemble. La bouche un peu dédaigneuse achevait d'imprimer, sur sa physionomie, une indifférence distante. Sa nonchalante démarche accentuait son allure de déesse sur les nuées.

Fiancée, sa beauté froide avait ensorcelé l'ardent Gérard. Avec lui, comme avec Marthe, Elisabeth bornait ses efforts de séduction aux sourires mesurés, aux phrases énigmatiques. L'amitié ou l'amour y découvrait cela même que leur ferveur y mettait : leur écho, leur reflet.

Pendant la lune de miel, tout se passa pour le mieux. M<sup>me</sup> Dalliat jouait à merveille le rôle d'idole.

La guerre survenant, Gérard partit..

Lorsqu'il revint, le permissionnaire aspirait, comme tous, au repos ouaté de calme, à l'empressement un peu admiratif auquel les femmes accoutumaient les soldats.

Elisabeth, au contraire, ne lui épargna le récit d'aucune des difficultés matérielles parmi lesquelles se débattait l'arrière.

Au lieu de traiter son mari en héros, exalté au-dessus de ces mesquineries, elle lui infligeait l'agacement des chétives questions, insupportables même aux hommes ordinaires. Gérard fut tout ensemble excédé et, sans se l'avouer, vexé.

Les louanges des étrangers, des amis, encensaient l'aviateur constellé de palmes. Seule, la femme aimée, au lieu de rehausser cette gloire par sa propre fierté, au lieu de s'en parer, y prenait garde à peine.

Tricots à réparer, galons à recoudre, ces tâches, indispensables, certes, mais secondaires à côté de la réfection morale escomptée, la préoccupaient exclusivement.

La guerre terminée, Elisabeth imposa quotidiennement à son mari l'étalage des complications ménagères, l'obsession de la vie chère. Aucune conversation ne s'élevait en sa présence, sans que, de sa part, une réflexion ultra-pratique lui coupât les ailes.

Elle aimait son mari à sa manière. Ce n'était pas la bonne.

Soucieuse de ses enfants jusqu'à l'exagération, elle tenait méticuleusement son ménage, mais énervait prodigieusement son époux.

Tempérament exactement contraire au caractère d'Elisabeth, propre aux spéculations beaucoup plus qu'au positif, Gérard s'ennuyait chez lui :

Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain.

Ils se seraient admirablement complétés, si M<sup>me</sup> Dalliat avait su pourvoir, avec son ingé-

niosité matérielle incontestable, aux nécessités de chaque jour, réaliser les patients prodiges qui maintiennent le confort familial, malgré la crise économique, tout en épargnant à Gérard ses soucis, tout en suivant, surtout, vers des régions supérieures, aux heures d'intimité, la pensée de son mari.

Cette conception de sa mission conjugale restait totalement étrangère à cette parfaite ménagère. Obstinée à rétrécir son horizon, elle exigeait sans répit, de l'intelligence la moins préparée à y consentir, un semblable amoindrissement.

Gérard se réfugiait dans son cabinet, écourtant les tête-à-tête, remplissant, par ses lectures favorites, le temps que ses dossiers d'avocat lui laissaient. Tante Fée remarqua, dès son arrivée, la taciturnité de son neveu, ses répliques nerveuses aux importunes interventions de sa femme. Elle se réjouissait donc en le voyant se détendre, redevenir l'homme souriant, expansif, grandi sous ses regards quasi maternels.

La poésie des espaces, la tendresse clairvoyante de sa tante, la compagnie de ses pseudo-cousines épanouissaient cette âme contractée.

Avec Yvonne, les heures musicales transposaient son âme ailleurs, dans l'harmonieuse paix. Avec Marthe, les discussions d'idées reprenaient, à chaque incident des journées, délivrant son esprit du terre à terre perpétuel.

M<sup>me</sup> Dallisat assistait aux unes et aux autres, plaisantant son mari, ses amies, tante Fée elle-même, pour ce qu'elle appelait leur jeunesse.

Quelquefois Gérard, énervé de la sentir si banale en ses pensées, si peu compréhensive, rivée au sol, sans élan possible, fronçait les sourcils et semblait derechef dans un silence amer.

Parfois, il se levait brusquement et s'en allait, solitaire, remâchant sa déception. M<sup>me</sup> Dallisat, le-

vant sur lui son regard tranquillement surpris, l'interrogeait :

— Est-ce que tu sentirais la fraîcheur, Gérard?  
Un haussement d'épaule lui répondait.

## II

## UN ORAGE SURVINT

Avant l'arrivée des Dallisat, une grande promenade était projetée pour Saint-Saturnin. On devait y retrouver un groupe de Clermontoises, amical chapelet égrené aux alentours.

Un rappel impérieux en fixa la date.

Gérard, invité par Yvonne, qui s'accommodait fort bien de sa compagnie protectrice et complaisante, se récusa d'abord, prétextant que, parmi cette légion féminine, un homme serait indésirable.

— Pas du tout, répliqua l'espiègle. Un homme, ça sert toujours. A porter les paquets, à quérir de l'eau... Que sais-je encore?

— Voyons, Yvonne, prends-tu Gérard pour un factotum? protesta M<sup>lle</sup> Estève.

— Je le crois, dit en riant M. Dallisat. A ce titre, j'accepte d'escorter ces dames, y compris toi, Elisabeth.

— Oh! moi, jamais de la vie! M'absenter encore une journée entière! Quitter mes enfants pour courir les champs...

— J'emmène Georges, ça le fortifie et l'aguerrit. Tante Fée garderait si bien Paulette! Tes amies de là-bas t'espèrent.

— Celles d'ici te désirent, interrompit Marthe gentiment.

Gérard insista :

— Allons, Elisabeth, viens avec nous savourer l'aube ensoleillée de l'automne.

— Mon ami, allez en paix chasser par monts et par vaux de poétiques impressions. Vous en avez tous trois le goût et les loisirs. Une mère de famille a d'autres chats à fouetter. Ne te plains pas de posséder une femme trop sage.

— Je ne me plains pas, ma chérie, assura Gérard en l'embrassant. Mais toi-même, si ton mari se passe de ta présence avec peine, ne le regrette pas. Si tu ne viens pas, je reste.

M<sup>me</sup> Dallisat arbora son air de Junon, comme disait cette impertinente Yvonne.

— Ah! non, merci! Très touchée. Mais te priver d'un plaisir aussi vif qu'une journée en plein air, jamais! Interrompre vos sublimes entretiens! On me prendrait pour une femme jalouse. Va, Gérard, va : tante Fée et moi nous nous tiendrons compagnie. Va, j'y tiens absolument.

M. Dallisat ravala sa déception une fois encore. Vainement, il souhaitait la compagnie de son Elisabeth dans ses promenades, plus vainement encore en ses pensées. Loyalement, il rendait hommage aux incontestables vertus de sa femme et s'irritait en la sentant si lointaine. Elle lui manquait.

Le jour se leva sans un nuage.

En déjeunant, M. Dallisat fit, près de sa femme, une nouvelle et inutile tentative.

— Mes enfants, conseilla tante Fée pour couper court, c'est le moment de vous équiper, je crois, si vous ne voulez pas manquer le rendez-vous à Saint-Saturnin, et, surtout, au croisement des routes.

— Oh! fit Marthe, pour celui-là, nous sommes sûrs d'attendre, Geneviève et Germaine sont toujours en retard.

— Raison de plus pour arriver à l'heure et les taquiner, déclara l'enfant terrible.

— Votre dîner est emballé dans la corbeille carrée, expliqua la vieille demoiselle. J'espère que vous aurez de quoi manger.

— Nous attraperons plutôt une indigestion, tante Tée. Chacune doit apporter des provisions.

— Heureusement que Gérard véhiculera la corbeille, glissa malicieusement M<sup>lle</sup> Doré.

— Comment donc ! Je ne vais avec vous que pour cela ! repartit l'interpellé.

On s'apprêta sous le regard satisfait de M<sup>lle</sup> Ormesse.

Cette vieille fille, exquise et rare, aurait servi d'exemple à de nombreuses vieilles femmes. Loin d'entraver, par une inconsciente jalousie, les plaisirs qu'elle ne partageait plus, elle prenait une joie attendrie à pencher vers la jeunesse la branche où mûrissent les fruits d'allégresse. Le bonheur d'autrui, surtout lorsqu'elle l'avait préparé, réjouissait son âme. Ainsi, les soirs d'hiver, la flamme allumée de ses mains éclairait son visage assombri par le crépuscule.

Ses nièces l'embrassèrent avec une gratitude spontanée. Elles ignorent ces élans, les tantes, les aïeules acharnées à découvrir un obstacle ou un inconvénient aux projets des autres ; celles qui ne furent jamais jeunes ou l'ont oublié.

Elisabeth accablait son mari de recommandations.

Distraitement, il acquiesçait à tout.

Le départ fut silencieux... Gérard et Marthe, chacun à leur façon, pensaient à M<sup>lle</sup> Dallisat, abandonnant Yvonne à ses idées, ce que la bavarde détestait.

Heureusement, on arrivait à l'angle de la route qui, par Chaynat, descend d'Olloix. Sous un noyer aux branches bénissantes, deux formes claires se détachaient. Elles s'avancèrent. On pressa le pas

des deux côtés. L'impatience juvénile hâte l'instant où la joie aborde au cœur.

Les Mazel n'étaient-elles pas les amies de toujours.

— Miracle! criait Yvonne, vous voilà exactes. Je vais faire une croix blanche...

— Où?... Pas à la cheminée, interrompit Geneviève Mazel, en riant, nous n'en avons pas apporté!...

— Non, au noyer. Donnez-moi un couteau.

Germaine, la prenant par le bras, la fit pirouetter.

— Allons vite, en route pour Saint-Saturnin! Sinon, nous arriverons en retard, et c'est nous qu'on accusera!...

— On ne prête qu'aux riches, conclut Yvonne.

— Est-elle impolie, Monsieur! fit M<sup>lle</sup> Mazel, prenant à témoin M. Dallisat.

Pendant cette joute amicale, Marthe gardait le silence.

On reprit la marche.

Le mari d'Élisabeth, assez connu du petit groupe intime, ne gênait en rien la joyeuse liberté des propos. On avait déploré l'absence de sa femme, avec une demi-sincérité, d'ailleurs. Toutes l'estimaient, quelques-unes l'aimaient... Cependant, sa glaciale sagesse douchait les enthousiasmes et les fantaisies. De cette raison à jet continu, ces jeunes spontanéités se passaient fort aisément.

Germaine Mazel s'exclama, malignement admirative :

— C'est une vestale que vous avez épousée, Monsieur. Elle garde le foyer en filant la laine.

M. Dallisat mordit sa moustache pour réprimer son agacement. Pourquoi cette gamine touchait-elle à son cœur irrité?

Les promeneurs gagnèrent promptement Saint-Saturnin.

Le village monte à l'assaut du contrefort que

l'église domine, élégante et massive à la fois, allongée dans le ciel par son clocher octogonal.

Toujours devisant, le groupe l'atteignit, à travers les rues étroites et raides.

Personne ne les attendait aux alentours. Reprenant haleine, ils entrèrent.

Cette nef aux admirables proportions unit la solidité la plus stable au plus audacieux élan. Dans le style auvergnat, le cintre roman concurrence la hardiesse de l'ogive. Ce vaisseau, merveilleusement équilibré dans son ascension, investissait l'âme d'une exaltation paisible.

Des pas légers sur les dalles annoncèrent les retardataires. Sur le seuil, une fusée d'exclamations joyeuses, des échanges d'embrassades éveillèrent les échos. Après quoi, contournant l'église, on s'enfonça dans les ravins en contre-bas.

Sur la porte du cimetière, une inscription effacée à demi avertit le passant que le sort des gisants le guette.

— C'est triste, la mort, dit Geneviève Mazel, mélancolique. Elle sépare...

— Moins que la vie, souvent, répliqua Marthe.

Toutes ses amies la regardèrent. Elle rougit.

— Tes sentences sonnent lugubre, aujourd'hui, ma chère, constata Marie Violet. Qu'as-tu donc?

— Le spleen, je crois, expliqua Yvonne. L'autre jour, figurez-vous, ça la tenait si matin...

— Je te prie de te taire, Yvonne.

— Ma langue est à moi, protesta l'incorrigible. Enfin, le croiriez-vous, son vague à l'âme résista, même au télégramme annonçant Elisabeth.

— Grave symptôme, déclara M<sup>me</sup> Violet, qui présidait la bande. Si l'amitié n'agit plus...

— L'amour entre en jeu, conclut sa fille.

Marthe, exaspérée d'être sur la sellette, envoya ses gants mis en pelote à la tête d'Yvonne.

— D'ailleurs, de temps en temps, ça la reprend, n'est-ce pas, Gérard?

M. Dallisat sentait le malaise de Marthe.

— Je ne m'en suis jamais aperçu, affirma-t-il.

Marthe profita de son intervention pour rompre les chiens.

— Yvonne se forge des chimères. Je ne me connais aucun motif de tristesse.

— Donc, tu es gaie, conclut Antoinette Balasy, un sourire sur ses lèvres entr'ouvertes. Cela va de soi.

— Oh ! vous savez, Antoinette, rectifia Germaine, tout le monde n'incarne pas comme vous le flegme. Vous êtes admirable, vous ! On le sait. Le moyen, s'il vous plaît, ma chère, de ne jamais céder au noir, même sans motif ?

— Faire « comme si », répondit tranquillement la jeune fille.

Les bravos crépitèrent. La recette et sa formule étaient familières à toutes, à cause de certain livre lu, commenté, médité ensemble.

— La sagesse parle par votre bouche, Antoinette, assura M<sup>me</sup> Violet. A présent, déjeunons.

Le déballage commença. Les apprêts, les découvertes au fond des paniers, l'entraîn, les rires exorcisèrent chez Marthe et chez Gérard la mélancolie.

On devait se séparer assez tôt, les Violet ayant à franchir une longue distance pour rentrer chez elles.

Yvonne, infatigable, proposa de finir l'après-midi en faisant un bout de conduite aux Mazel :

— Avec Gérard, on peut s'aventurer sans risque.

M. Dallisat se déclara prêt à favoriser cette fugue.

Les adieux faits, la bande se disloqua. On remonta vers Chaynat.

Les paysans gaulaient des noix.

— Pauvres arbres ! soupira soudain Yvonne. On

leur prend leurs fruits et on arrache leurs feuilles.

— Les fruits sont mûrs; qu'importe la chute des feuilles! dit M<sup>lle</sup> Estève.

— Cela m'attriste de les voir ainsi déchiquetés par la gaule.

— Ce que la gaule ne ferait pas, la première gelée l'accomplirait. D'ailleurs, c'est le sort commun. Nulle vie, ici-bas, ne donne son fruit sans se dépouiller auparavant en quelque mesure.

— Oh! toi, tu juges toujours tout d'un point de vue si élevé!

— Le seul où l'on voit les choses dans leur vraie perspective, conclut M. Dallisat.

— Vous aussi, Gérard, vous êtes un homme trop vertueux. Vous intimidez ma folle envie de vivre.

— Mais nous vivons, il me semble! protesta le jeune homme, riant de bon cœur.

— Vous vivez en saintes gens!

On entra dans les gorges d'Olloix. La route sinue à travers un sol désertique. Des amas de roches se cabrent. Par endroit, un oëillet montagnard empourpre ces laves convulsées. Triste, même sous un éblouissement de lumière, ce paysage volcanique l'était davantage encore ce soir-là. Le ciel, trop foncé d'abord, s'était brouillé. Le soleil, piquant depuis le départ, calcinait les herbes. Maintenant, les nuages resserrés pesaient, grisâtres. Une brise agressive sifflait, retroussant les feuilles vernies des noyers encore intacts.

L'oppression ambiante agit sur les enfants comme sur les oiseaux. Instinctivement désireux d'une protection, Georges, s'arrêtant de courir, prit la main de son père.

— Je me demande, dit M. Dallisat, s'il ne serait pas prudent de rentrer à Ludesse. Un orage couve là-haut.

— Non, non, supplia Yvonne; j'adore être se-

couée par le vent. On dirait que quelqu'un de très fort vous entraîne on ne sait où... C'est grisant!

— Je ne trouve pas agréable, répliqua Germaine Mazel, d'être emportée on ne sait où, même par quelqu'un de très fort.

— Gérard a raison, dit Marthe, rentrons. Nous nous tremperons.

— Je voudrais tant voir ce qu'il y a derrière.

— Derrière quoi?

— Derrière tous ces tournants. Je désire toujours violemment le jour à venir et l'autre versant des montagnes.

— Que tu es enfant! Le jour à venir et l'autre côté réservent parfois de fâcheuses surprises. L'âge apprend à ne les point tant souhaiter.

— Oui, dit Gérard pensivement, la vie abonde en tournants... Brusquement, l'horizon change.

— Les sages, reprit Marthe, marchent vers leur but, sans trop s'inquiéter du chemin.

Yvonne répliqua :

— Je suis donc sage une fois dans ma vie, puisque je veux, malgré vous, aller vers mon rêve.

— Ton rêve habite Olloix?

Germaine Mazel ne manquait jamais une taquinerie.

Machinalement, on hâtait le pas.

— La sagesse ne s'entête pas à marcher de l'avant quand la raison dénonce un danger, reprit Marthe.

— L'orage est imminent, affirma Gérard. Peut-être vaut-il mieux continuer. Nous sommes plus près, à présent, d'Olloix que de Ludesse.

— Quant à nous, dirent les Mazel, nous n'avons pas le choix. Pour le coup, notre but est par delà.

Une goutte d'eau s'écrasa sur le nez de Georges.

— Il pleut! cria le petit.

— Après la pluie, le beau temps, répondit Yvonne, énervée.

Les gouttes se succédaient, larges et pressées, giclant sur les rochers bruns.

— Nous sommes pris, constata M. Dallisat. Marchons le plus vite possible.

— Moi, je ne peux pas, gémit son fils.

— Je te porterai. Allons, hop!

L'enfant grimpa sur les épaules paternelles. Yvonne jeta sur lui son écharpe.

— Gardez-la, Yvonne. Votre corsage si léger va se transformer en loque mouillée.

— Non, non; mon caprice vous vaut cette averse. Je ne veux pas que Georges prenne du mal à cause de moi.

Marthe, relevant sa jupe à plis, s'enveloppa les épaules de son ampleur secourable.

La pluie noyait l'horizon, courant sur les pentes, glissant dans les ravins, inondant les rocs. Des ruisselets torrentiels se déversaient dans les chemins.

Yvonne, tout à coup, se prit à rire.

Germaine Mazel interrogea :

— Qu'est-ce qui te distrait si fort?

— Je pense à la tête que ferait Elisabeth si elle recevait l'averse avec nous.

Gérard songeait à sa femme, justement, aux gémissements dont elle accueillerait leur retour. La comparaison entre elle et ses compagnes, souples et promptes à prendre du bon côté les risques et les incidents, l'attristait de nouveau.

Marthe, tempérament hypersensible, ne laissait perdre pour elle aucune souffrance, mais en épargnait beaucoup à autrui, parce qu'une divination, analogue à des antennes morales, lui faisait pressentir ce qui froisse et meurtrit. Sa sympathie profonde pour Gérard devina combien la réflexion d'Yvonne heurtait un point douloureux. Elle la releva pour amortir le coup.

— Elisabeth ne serait pas satisfaite, à juste titre.

certes; tes fantaisies nous exposent tous à une pneumonie.

— Allons bon, tu vas grogner maintenant.

— Je ne grogne pas, mais je t'empêche d'attaquer des gens plus sensés que toi. Quand le ciel s'est plombé, nous aurions dû rebrousser chemin. C'est grand dommage qu'Elisabeth n'ait pas été là pour nous y obliger.

Marthe, au fond d'elle-même, éprouvait souvent, depuis que la vie en commun faisait mieux saillir les traits de caractère, une secrète impatience contre son amie. Mais la fidélité de M<sup>lle</sup> Estève s'empressait d'autant plus à la défendre. Le jugement nouveau formulé en elle, malgré elle, sur M<sup>me</sup> Dallisat, la gênait. Ne constituait-il pas une faute contre l'amitié?

— Voilà le refuge, annonça Germaine Mazel. Une amie à nous loge là. En avant!

On hâta le pas, d'un nouvel effort. Geneviève courut, frappa contre l'huis, le poussa : tous s'engouffrèrent dans la maison, à l'abri, enfin!

La fermière, une femme avenante et solide, jeta des fagots dans l'âtre. Une flambée s'alluma. On mit des fers devant ce brasier. Revêtues de vêtements d'emprunt, ces demoiselles repassèrent les leurs, bons à tordre. La vapeur emplit la salle, se mêlant à la fumée du foyer où crépitaient les bûches.

Active et apitoyée, leur hôtesse fit chauffer du lait pour les promeneurs, charmés de son hospitalité. Sur une chaise gisait une robe d'enfant, à demi cousue. Dans un berceau, un bébé se mit à crier.

— Je vais le bercer, il me connaît, dit Germaine Mazel.

— Nous vous dérangeons joliment, Madame, observa Gérard. Votre fils et votre ouvrage vous réclament.

— Il y a un temps pour tout, Monsieur. Beau-

coup de choses dans le monde pressent davantage qu'une robe, et même qu'un marmot endiablé comme le mien, toujours piaillant.

M. Dallisat se surprit, une fois de plus, à comparer l'étroitesse d'idées de sa femme avec la mentalité et la manière d'une autre. Il se le reprocha.

Au dehors, le ciel bouleversé par la tempête s'égonnait. L'embellie écartait les nuages, à présent dégonflés. Les habits enfin secs, on vit l'heure trop tardive pour redescendre à pied. Ces jours de septembre s'éteignent brusquement, comme une lampe sous un coup de vent.

La fermière appela sa fille aînée, occupée dans la chambre haute :

— Tu vas garder le petit, expliqua-t-elle. Je descends ces messieurs et dames à Ludesse.

Elle s'en fut atteler.

— Adieu, les Ludessois ! disaient les Mazel, pendant ce temps-là. Filons sans carrosse, nous autres ; dans une demi-heure, nous mettrons nos pantouffles.

Un peu avant la maison de tante Fée, la conductrice arrêta son cheval :

— Il vaut mieux, expliqua-t-elle, ne pas arriver en voiture. On croirait que vous avez eu du mal. A quoi bon donner du tourment inutile au pauvre monde ?

— Vous avez raison, acquiesça Gérard. Merci beaucoup. Combien vous dois-je ?

— Me devoir ? Par exemple ! Je ne donne pas ce que je vends, mais je ne vends pas ce que j'offre. Une amitié en vaut une autre. C'est encore moi qui redois à M<sup>lle</sup> Félicité. Le bonjour de ma part à la demoiselle et à Catherine.

D'un coup de fouet vigoureux, elle enleva son cheval.

Décidément, tante Fée gagnait bien son nom. Bon génie de tout le pays, même absente elle venait en aide aux siens. De la vraie mission de

la femme, cette vieille fille, ignorant les joies, accomplissait sans bruit les devoirs. La nuit, encore indécise, allait se poser sur le val quand Yvonne frappa. Au premier coup de marteau, des cris répondirent. Catherine accourait, le bonnet en bataille, les bras indignés.

— Vous nous en avez fait une belle peur ! C'est-y une idée de courir ainsi par ces temps ! Vous devez être quasiment tout mouillés, bonnes gens !

— La paix, Catherine ! ordonna la douce voix de tante Fée. Quand ces enfants subissent un désagrément, est-ce le moment de leur crier après, comme si c'était leur faute ?

M<sup>me</sup> Dallisat ne s'inspirait point de cette indulgente et profonde philosophie. Exaspérée d'inquiétude, elle donna dans les errements de Catherine, en énumérant les calamités qui allaient s'ensuivre : vêtements et souliers « confondus », selon l'expression auvergnate, rhumes et angines, toute la lyre. Quand on eut, par mégarde ou franchise, avoué l'escapade, ce fut bien pis ! Vainement, Yvonne s'accusa.

Elisabeth lui répliqua, sans ambages, que les gens sérieux sont fous s'ils écoutent les têtes à l'évent.

Vainement, Marthe intervint, excusant à la fois Yvonne et Gérard. Elisabeth, vexée de cette contradiction inattendue, lui reprocha de rester plus enfant que son âge.

Gérard reçut un second orage, dont nul abri, cette fois, ne le défendit.

Il laissa d'abord patiemment tomber l'ondée. Mais Elisabeth, ressassant encore, après souper, son blâme rétrospectif et ses prédictions funestes, l'énervement explosa :

— Je te prie de me laisser la paix, trancha-t-il. A quoi bon récriminer ? Me crois-tu donc un gosse en tutelle ? Pour les maladies, nous y veillerons. Quant aux effets abîmés, tâche de le comprendre une bonne fois, je perdrais mille francs sans re-

gret pour que tu renonces à ta ridicule obsession de la dépense.

Il sortit. De la soirée, on ne le revit plus.

La tête basse, cette fois, Elisabeth pleurait à la dérobée.

De telles scènes de ménage appesantissent un intolérable malaise sur les assistants.

Le plus tôt possible, Yvonne et Marthe, pour y échapper, vraiment courbaturées d'ailleurs, s'éclipserent.

Tante Féc, alors, se rapprocha d'Elisabeth.

— Ma chère petite, ne vous rongez pas de chagrin. Gérard vous aime bien.

— Moi aussi, je l'aime bien. Est-ce que je m'inquiérais sans cela? Si je me tourmente, il se fâche. Si j'épargne, c'est pour son bien, parce que je l'aime, justement.

— Vous l'aimez, oui, à votre façon. Essayez de l'aimer à la sienne, croyez-moi. L'amour doit être la main qui soutient, jamais le boulet qui entrave. Certaines prudences ridicules excèdent leurs victimes. Certaines parcimonies également. Sachez parfois dépenser de l'argent, même beaucoup, même inutilement, pour économiser la patience de votre mari. Sachez le suivre quelquefois, le comprendre toujours.

Elle embrassa la jeune femme affaissée, muette, les lèvres frémissantes et le cœur sanglotant.

Toutes deux montèrent se coucher.

Quand Elisabeth entra dans sa chambre, Gérard dormait. Du moins cet apparent sommeil conjurait le pénible tête-à-tête.

## III

## LES SOLEILS ONT FLEURI

— Une dépêche pour M<sup>lle</sup> Yvonne, annonça Catherine, houleulant la porte de la salle à manger où l'on soupait. Le petit n'a pas pu l'apporter plus tôt. Il dit comme ça que son pneu a crevé en route.

Catherine resta bouche bée : Yvonne, la dépêche lue, la froissait en boule et, rageusement, la lançait au chat.

Celui-ci sauta dessus d'un bond souple. Son coup de patte l'envoya sous la table.

— C'est de l'oncle Jean, expliquait M<sup>lle</sup> Doré. Une crise au cœur. Il me réclame tout de suite. Quelle guigne ! Moi qui me plaisais tant ici.

Des larmes de dépit jaillirent des yeux brusquement nuageux.

M<sup>lle</sup> Doré s'accoutumait à vivre au gré de son caprice, à faire à sa tête, disait Catherine ; tout imprévu contrariant ses plans l'irritait comme une offense. Enfant longtemps délicate, ses parents, par nécessité, ménageaient ses nerfs :

— Ne la contrariez pas, avait recommandé, devant elle, un docteur imprudent.

La petite, fine oreille, entendit. Aussi déclarait-elle avec un accent comique :

— Je ne dois pas être contrariée, rappelant aux siens la malencontreuse ordonnance.

Tous, famille et amis, s'habituaient à satisfaire docilement cette gamine, si drôle et si charmante malgré ses défauts.

Seule à présent, maîtresse d'elle-même, elle s'ingéniait à s'éviter les contrariétés. Mais, avec l'âge, survient l'heure où la vie malicieuse les multiplie. Nul ne réussit à les esquiver.

Yvonne s'en apercevait aujourd'hui.

Cet oncle Jean, veuf, et solitaire, son unique proche parent du côté paternel, lui témoignait une sollicitude intermittente, un attachement bizarre et certain.

— Tu ne peux pas te dispenser de partir, ma petite, déclara tante Fée. Il y va de ton intérêt, diraient certaines gens : ton oncle peut assurer ton avenir. Moi, j'en fais une question de reconnaissance ! M. Doré fut, pour ton père, en maintes circonstances, mieux qu'un frère aîné.

— Je sais, tante Fée, je sais. Seulement, ça tombe tellement mal... Ne pouvait-il attendre un peu ?

— La maladie ne prend pas notre heure, ma petite Yvonne.

— Pauvre oncle ! Je le plains beaucoup, ... vous comprenez... Mais ce que ça me vexa de vous quitter !... Le beau temps s'attarde, lui... De pareilles journées, je les vis double... Justement, je voulais absolument monter au puy de Saint-Sandoux.

— Pour voir ce qui se cache de l'autre côté ? plaisanta Marthe.

— Eh bien, proposa Gérard, si vous en escomptez un si grand plaisir, Yvonne, pourquoi pas ?

— Non, interrompit tante Fée ; une dépêche, cela prouve l'urgence. Yvonne ne saurait remettre son départ. Demain, au train de quatre heures...

— Elle partira, ma tante. Nous grimperons là-haut dès six heures. A midi, nous serons à table ici. A deux heures, la voiture emmènera la voyageuse.

— Merveilleux, ton plan, mon ami ! Quand Yvonne fera-t-elle ses paquets ? La nuit, je suppose ? questionna M<sup>me</sup> Dallisat, ironique. A t'entendre, on la croirait une hirondelle. Aucun préparatif ! On lisse ses plumes et on s'envole.

— Je la ferai, ma malle. Je la ferai, c'est tout

affaire, Elisabeth. Que vous êtes gentil, Gérard ! Tout sera prêt, allez !

— Sauf tout ce que vous oublierez dans votre hâte, ma petite,

— J'y veillerai, reprit tante Fée. Puisque cette ascension la tente si fort, accordons-lui ce dédommagement. Devenir garde-malade à son âge n'est pas si gai.

Le lendemain, les trois promeneurs devancèrent le soleil. Le déjeuner se fit attendre. Catherine s'affairait en grommelant. Un tel changement d'horaire bouleversait toutes ses manies.

D'accord avec M<sup>me</sup> Dallisat, elle maudissait ces extravagances que la « demoiselle » approuvait, on ne sait pourquoi.

Tante Fée affirma de nouveau qu'elle assumait la responsabilité des bagages. Une fois de plus, son indulgente complaisance s'ingéniait pour procurer à chacun les satisfactions souhaitées. Elle savait, par expérience, combien la saison en est courte et traversée.

Une rude montée défend le puy au triple sommet. Barrière bossuée, hérissée de taillis, il obstrue le seuil de la région montagnaise. Mais, en ce prime matin d'arrière-saison, l'air vif, léger, fouettant les nerfs encore alanguis par le sommeil, aidait la grimée.

Seulement, les pieds glissaient sur l'herbe, lourde et transie de rosée. Et, sur le flanc du puy, on se noya dans les brumes. Opaques, s'enroulant aux collines avoisinantes, elles étouffaient la respiration, jusqu'au triomphe du soleil qui les efflocha, les fonda.

Yvonne escaladait le sentier caillouteux aussi prestement qu'une chèvre des montagnes, Marthe à pas plus lents. Elle aimait les ascensions par goût instinctif des hauteurs. Les horizons vastes l'exaltèrent.

Seulement, pour peu que, se retournant, elle

aperçût le vide sous ses yeux, elle cédait au vertige, à moins de se raccrocher à quelques branches. Son amie se moquait lorsque, aux passages malaisés, elle acceptait l'aide attentivement offerte par Gérard.

— Tu n'as pas le pied montagnard, Marthe!

— Cependant, rien ne me contente si pleinement que d'affronter ainsi les sommets difficiles à atteindre.

— Cela répond aux aspirations de ton âme vers les altitudes, ma vertueuse amie. Ton corps, lui, reste récalcitrant. Inversement, il tend à piquer dans les précipices.

On parvenait, assez essoufflés, sur le plateau dominant les trois pitons accolés. D'en bas, on jurerait une plate-forme arrondie. Au contraire, là s'étale une ample steppe où les œillets ensanglantent l'herbe rase, où paissent d'immobiles troupeaux de rochers, vestiges des antiques catastrophes géologiques. De-ci de-là, un arbre isolé, berger farouche, guette.

Le sombre vestibule de la Haute-Auvergne s'impose, béant, aux regards que limitent les Monts Dore.

Au premier plan, des villages perdus, agrippés en de vertigineux ravins, suspendus sur des surgissements volcaniques, affectent les plus fantastiques figures. Le mystère des abîmes, où les Couzes invisibles roulent les débris de rocs effrités, sollicite l'appétit si humain de l'inconnu formidable.

Certaines âmes s'y complaisent, au point de s'y river pendant des heures. D'autres s'en détournent, effarées.

Ces rudes aspects de la terre, là où son ossature se montre à nu, veulent, pour être goûtés, des cœurs à la forte trempe.

Gérard et Marthe s'en détachaient toujours à regret.

Le sourire du pays natal les séduisait, certes : la Limagne prodigue en épis ou la vallée proche et verdoyante sur l'autre versant du puy. Toutefois, ils préféraient le visage austère de l'Auvergne, cette face empreinte d'inviolable énergie, révélée aux initiés assez épris d'elle pour la poursuivre au fond des rébarbatifs défilés.

Yvonne, bien entendu, mourait d'envie de bouger. Les perspectives sauvages écrasaient son esprit. Et puis, ne fallait-il pas voir l'autre côté ? On descendit pour remonter sur la pointe du troisième piton, le moins étendu : sentinelle avancée vers la vallée où l'Allier vagabonde.

— Tiens, fit Yvonne, quelqu'un là-haut !

— Un homme, précisa Gérard.

L'escalade se hâtait à cause de l'heure fugace. Sur le faite assez étroit, l'inconnu, assis, contemplait. L'arrivée des intrus ne réussit point à le distraire.

La vue différait tellement de l'horizon inverse qu'un étranger se pouvait croire ensorcelé, transporté par des farfadets en un autre pays. Une large plaine se déployait, fertile, carrelée de champs inégaux, nuancés, prêts au labour. Une coulée de prés irrigués, aux verdure perpétuelles, contournaient le puy en amont. En aval, elle sinuait avec le cours de la rivière, jusqu'à l'Allier.

Sur une colline, Monton blottissait, dans l'ombre de sa Vierge, l'amas de ses foyers. Sur la crête opposée, l'église de Soulasse rassemblait ses ouailles.

Le soleil levant dorait la cime frissonnante des peupliers, dont l'altièrre quenouille domine l'humilité féconde des pommiers bas. L'église pastorale et la Vierge blanche étincelaient, la lumière transformant leur matière banale en marbre rayonnant.

Yvonne éprouvait une imperceptible déception. Les choses espérées déçoivent qui les rêva trop belles. Marthe, au contraire, jouissait intensément,

Elle savourait la candeur matinale, la vision rafraîchissante.

Yvonne lui toucha l'épaule et, lui montrant le puy de Saint-Romain masquant, en face, d'autres horizons :

— A présent, je voudrais être là-haut, voir d'autres choses.

— Insatiable, gronda son amie, sans insister.

De semblables désirs se levaient souvent en elle. Seulement, on lui avait appris à subir le joug du possible.

Gérard marchait à l'écart, variant ses points de vue. Il passa devant l'étranger. Deux exclamations se croisèrent :

— Dallisat !

— Ravel !

— Toi ici ?

— Le plus étonnant, c'est de t'y voir ! Je te croyais fixé dans quelque lointaine garnison rhénane.

— Non. Ma sœur morte de la grippe en 1918, mon frère colonisant au Maroc, j'ai demandé le Centre : ma mère vit seule et tristement au Puy.

— Je comprends. Quel curieux itinéraire est la vie, tout de même ! Elle réunit aussi bizarrement qu'elle disperse, selon les étapes. Nous retrouver dans cette paix, après nous être quittés dans la tragique horreur des Éparges!...

Dans cet effroyable secteur, Henri Ravel, depuis longtemps en campagne avec Gérard Dallisat, avait été blessé à la tête. Depuis lors, une cicatrice barrait son visage, de la lèvre à l'œil gauche. Quand il revint au régiment, après une longue convalescence, Dallisat, versé dans l'aviation, l'avait quitté. Ils ne s'étaient plus revus.

Quel dessein secret les rapprochait de nouveau d'une si singulière façon ? Quelle incompréhensible coïncidence !

— Il n'y a pas de hasard, prononça Dallisat, répondant à leur tacite et mutuelle interrogation.

A cette heure précise, il avait raison, plus qu'il ne le croyait.

Ravel aperçut les deux jeunes filles. Il désigna Marthe plus proche d'eux, toute tendue vers la beauté, le visage illuminé du dedans.

— 'Ta femme? dit-il.

Gérard perçut l'accent admiratif.

— Non : ma cousine, mes cousines, acheva-t-il, ou, pour mieux dire : des amies de ma femme.

— M<sup>me</sup> Dallisat n'est pas avec vous?

— Non, elle craint la marche, expliqua Gérard, un peu gêné devant son camarade.

A son rôle de chaperon, jamais il n'avait vu de difficulté. Élisabeth, si pointilleuse sur les convenances, n'y trouvait pas à redire. On se traitait depuis toujours en parents. Pourquoi ne pas continuer?

Le jeune officier jugeait trop graves les choses de la vie et de l'amour pour plaisanter sur des femmes. Il demanda simplement :

— Veux-tu me présenter?

— Volontiers.

Les deux hommes rejoignirent les jeunes filles.

Gérard leur nomma son camarade de tranchées, un courageux, bien besognant, sans bruit ni gloire.

La physionomie seule de Ravel dénotait l'homme d'action. Dans un masque osseux, vigoureusement sculpté, sous les cheveux courts en brosse, le front avançait sur de profondes orbites où luisaient des yeux d'acier. Le menton résolu accentuait ce type énergique. Son expression volontaire ressortait en opposition avec Gérard Dallisat, que son visage fin, harmonieusement allongé, ses cheveux blonds rejetés en arrière, ses yeux noirs caressants et rêveurs, son sourire doux, sous les longues mous-

taches pâles, rendaient un peu trop féminin... mais si charmeur.

Dans cette automnale matinée, toute la grâce agonisante du paysage accaparait les regards. On ne s'attarda point à détailler les personnes. La conversation glissa vite sur les villages, bouquets épars dans la verdure.

— Voilà mon gîte, expliqua M. Ravel, pointant sa canne sur Monton.

— Tu niches là-haut? Par exemple! Comment se fait-il?

— Une permission m'échut peu après ma permutation. Comme je n'y comptais pas, ma mère avait émigré vers le Maroc. Je ne voulus pas aller seul en Haute-Loire, ni bâiller dans les rues de Clermont. Un camarade me recommanda une pension dans ce coin. J'en ai fait mon port d'attache et j'explore ce pays.

— Mais alors, dit Gérard, tu es libre?

— Comme l'air. Pas même une relation d'hôtel, je les déteste et vis en sauvage.

— Tu descendras déjeuner avec nous à Ludesse. Je ne te lâche plus. Elisabeth sera charmée de te connaître.

Le jeune homme accepta. Aucune raison pour refuser. Ami de l'imprévu, il renouait volontiers une bonne camaraderie. Prolongée de quelques heures, la rencontre avec ces charmantes jeunes filles, simples et intelligentes, ne le contristait point.

— Heureusement que je file, murmura Yvonne à Porcille de Marthe, quand, à la descente, elles se laissèrent distancer. L'ami de Gérard darde un œil d'aigle. Il me fascine. J'ai peur de lui.

— Nigaude, va! Est-ce qu'il ressemble à un serpent, ce pauvre garçon? Je le trouve sympathique, moi, distingué, sans pose...

— Eh!... Eh!... le Prince Charmant, quoi!..

Entrevue à l'aube, sur la cime d'un volcan éteint...  
Ça promet ! Pas banal, en tout cas.

— Tu es absurde. Ma parole, à t'entendre, on me prendrait pour une tête à emballement, moi !...  
Toi, oui !...

— Moi, je pars. Toi, tu restes... D'ailleurs, tu sais, l'eau qui dort...

Le sentier s'égarait parmi des éboulis, des cailloux roulants, instables comme une amitié mondaine. Le sol manquait sous les pieds.

L'officier se retourna :

— Mademoiselle, proposa-t-il à Marthe, voulez-vous me permettre de vous aider ?

— Certainement, Monsieur, répondit la jeune fille, non sans regretter, *in petto*, l'amical appui de Gérard.

Elle lui vouait à présent une amitié loyale, rapidement épanouie par les échanges d'idées. Je ne sais quoi, en harmonisant leurs âmes, y forçait l'éclosion de la mutuelle sympathie. L'accord presque constant entre leurs manières de voir et de sentir renouvelait chaque jour, chez M<sup>lle</sup> Estève, une joie de haute qualité. Apprendre de lui des choses ignorées, comprendre les autres autrement et mieux, grâce à l'intelligence avertie et intuitive du jeune homme, la comblaient d'aise.

Cependant, une main ferme s'emparant de la sienne lui interdisait le moindre faux pas et la libérait enfin dans un sentier praticable.

— Tu vois, chuchota Yvonne, il ne m'a pas offert son secours, à moi.

— Toi, tu as des ailes, ça se voit tout de suite. Moi, je me cramponne ridiculement. Tout le monde s'en aperçoit.

Ce fut l'appétit singulièrement aiguïté par la marche, et l'esprit par la causerie, que les promeneurs dévalèrent sur Ludesse.

L'officier parlait peu, assez cependant pour ame-

ner sur les lèvres de Gérard d'originales répliques. Le choc des souvenirs les mettait en verve.

Au travers de leur joute, Yvonne jetait ses réparties stupéfiantes, Marthe, les réflexions jaillies du tréfonds inconnu de sa sensibilité, excitée par l'altitude, assurait son amie.

Tante Fée, enchantée de tout plaisir advenant à ses enfants, M<sup>me</sup> Dallisat, femme du monde accomplie, accueillirent fort aimablement l'étranger.

Immédiatement à l'aise, il déplora tout haut que Ludesse et Monton fussent séparés par des kilomètres. Gérard s'associait à ses regrets.

— Mais, proposa soudain M<sup>lle</sup> Ormesse, supprimer la distance ne souffre aucune difficulté. Je connais le moyen.

— Vous êtes une fée, décidément, ma tante, une fée comme on n'en voit plus.

— Pas besoin de baguette... Que M. Ravel prenne la voiture avec Yvonne. On le laissera sur la grand'route. En deux heures, par Veyre, il arrive à Monton, fait sa valise, paie son hôtel et revient. Au retour de Coudes, la voiture le cueille au même endroit et nous l'amène ici. Cela va de soi.

— On ne saurait plus aimablement tout arranger, Mademoiselle. Mais je crains d'être indiscret en introduisant un étranger, un inconnu dans votre vie familiale.

— Un ami de Gérard est un neveu pour moi, affirma tante Fée gracieusement. Acceptez, Monsieur. Je n'aime point les chambres vides.

— Gérard dit vrai, Mademoiselle, vous réincarnez les fées bienfaisantes. Rien ne résiste à votre pouvoir, pas même ma sauvagerie. Je serai votre hôte ce soir.

Marthe seule accompagna Yvonne, tante Fée, retenue par des affaires de fermages, l'ayant déléguée.

Sa malicieuse amie lui décocha, du wagon, une dernière flèche :

— Bonne chance pour ton flirt, Marthon. Ce retour en tête à tête, combien poétique...

— Fort ennuyeux. Gérard aurait bien dû venir.

— Pauvre Gérard! Sa femme lui a démontré qu'un homme sérieux ne se promenait pas le soir en voiture, après avoir ascensionné le matin. Ne l'accable pas, voyons!

— Sois tranquille, je n'attaque pas ton cher cousin.

— Oh! tu sais, pour cousin... et pour cher!.. Il te l'est tout autant qu'à moi.

Le train siffla, et M<sup>lle</sup> Estève remonta dans la voiture. La côte, extrêmement raide et encaissée à la sortie du bourg, se monte au pas. Parvenu en haut, les yeux errent au loin, sur la vaste Narse, à gauche. A droite se profile la tour de Montpeyroux. Marthe connaissait le paysage. M<sup>lle</sup> Ormesse ne permettait pas à ses invités d'arriver à Ludesse par les autos publiques desservant Champeix. Ces monstres, comme elle les appelait, sur cette route resserrée entre une muraille et un ravin, l'effrayaient.

Elle préférerait payer une course en voiture pour conduire, sans hâte ni péril, ses hôtes à la gare. On avait donc le temps de détailler les environs.

Berée par le silence et l'ombre, Marthe s'abandonnait à cette somnolence délicieuse, un peu dangereuse, où l'on ne sait si l'on pense ou si l'on songe. Un arrêt, soudain, l'éveilla. Henri Ravel, sa valise à la main, se tenait debout au bord du fossé.

— Exactitude militaire, remarqua M<sup>lle</sup> Estève.

Un jeune homme fat aurait répliqué qu'on ne saurait manquer si agréable rendez-vous.

— L'inexactitude détraque la vie, répondit simplement l'officier.

Ils se turent longtemps. A cette heure-là, les voix comme les oiseaux cessent de chanter. Elle s'efforçait de rattraper au vol son rêve interrompu.

Lui regardait moins la plaine obscure à demi que ce visage de femme, impénétrable et pourtant par instant traversé d'une lueur, ainsi qu'une nuit d'été par les étoiles filantes.

Le silence, à la fin, devenait gênant. Cette timidité de paroles, spéciale aux hommes d'action, retenait M. Ravel. Une gêne imprécise arrêtait Marthe. Cependant, elle prit l'initiative. Son tact féminin avait découvert le sujet le plus capable de mettre à l'aise l'officier, embarrassé du tête-à-tête presque nocturne : la guerre.

Bientôt, M. Ravel reprit son entrain de la matinée. Entre eux, d'ailleurs, toutes les campagnes initiales évoquaient Gérard.

La route ne parut pas trop longue à Marthe. Son compagnon partageait son impression, car il murmura : Déjà ! quand Ludesse pointilla de feux minuscules la nuit hâtive. Pour lui, l'invisible présence d'un tiers, si amical fût-il, était superflue. Celle de M<sup>lle</sup> Estève lui suffisait.

On savoura les journées suivantes chez tante Fée avec une ferveur intensifiée : n'étaient-elles pas les dernières ? La saison ensoleillée éparpillait ses jours de grâce. Les vacances aussi.

Les Dallisat et le capitaine Ravel, à deux jours près, rentraient à Clermont dans une semaine. C'en était fait jusqu'aux prochaines vacances, si lointaines et si décevantes, parfois. Ressembleront-elles aux plus exquises ?

Les journées, s'écourtant de plus en plus, abrégèrent les promenades. Elisabeth, depuis quelques jours, semblait sérieusement languissante. Anxieux, Gérard préférait demeurer près d'elle.

Henri Ravel découvrit pourtant cet aspect plus sévère de l'Auvergne, que la vallée souriante où Monton émerge lui laissait ignorer.

Les entretiens des deux amis causaient à Marthe un plaisir très vif. Ces conversations d'hommes

aux préoccupations élevées se tenaient au diapason de son âme.

De plus en plus, elle admirait Gérard, en toute droiture d'âme. De plus en plus, elle le traitait en grand frère, un frère aîné, son rêve. L'absence de fraternité virile laissait dans son cœur un vide. Son intelligence aspirait aux élargissements qu'une intimité de ce genre procure.

Le D<sup>r</sup> Estève, son père, praticien d'une grande valeur professionnelle et morale, ne pensait guère en dehors de sa médecine, où toutes ses facultés s'absorbaient. Marthe avait perdu, sans le connaître, son frère au berceau.

Après elle, deux filles cadettes firent attendre à leurs parents la joie enfin survenue de posséder un fils... Cet enfant de dix ans n'était pas, ne serait point pour Marthe l'ami souhaité, capable de compléter la mentalité de sa sœur en la virilisant. Ce qu'un frère de son sang ne ferait jamais, ni, sans doute, le mari sagement relégué parmi les chimères, Gérard y réussissait. Elle lui en gardait une reconnaissance attendrie.

Cette amitié, douceur neuve, l'empêcha de remarquer les attentions d'Henri Ravel. D'ailleurs, sa précoce sagesse restait fidèle à la loi édictée par l'expérience maternelle. Elle n'attachait aucune importance aux avances des jeunes gens, si prompts à se retirer ensuite à l'énoncé de la fortune.

Même envers les partis vacants, sa réserve, sa prudence s'exagéraient presque. Confiante par nature et par volonté d'être bonne, Marthe Estève se défiait des hommes et de l'amour.

Les chagrins d'autrui lui avaient appris que le mariage n'en résultait pas toujours, mais souvent un irréparable déchirement.

Le flirt ne lui convenait pas. Naïve jouteuse, elle eût été désarmée. Le fleuret de l'adversaire imprudemment déboutonné n'épargnerait point à

son cœur l'inguérissable blessure. Aussi gardait-elle ses distances.

Mais, entre elle et Gérard, l'amour, même superficiel et platonique, était impossible. Une telle certitude, inconsciente d'ailleurs, faisait, sans qu'elle y pensât, l'attrait, la sécurité de ce sentiment. Elle s'abandonnait à l'irrésistible courant de cette sympathie transparente et sans péril. Que lui importait M. Ravel?

M. Dallisat constatait, au contraire, assez volontiers, le goût naissant de son camarade pour la pseudo-cousine qu'il traitait en sœur. Il s'attachait à Marthe, lui aussi. Tempérament creusé en profondeur, d'où jaillissaient d'impétueux enthousiasmes, nature ardente, que des principes solides avaient captée et orientée, elle s'affirmait amie sans pareille, docile à écouter, prompte à comprendre.

La dernière soirée de M. Ravel s'écoula sur la terrasse. Georges courait dans les allées, mimant une locomotive; Paulette se traînait par terre, au grand détriment de ses robes, au grand mécontentement de sa mère. N'était-il pas déplorable, en vérité, de montrer, à trois ans, un tel penchant au désordre et un tel manque de soin?

Le jardin épanouissait ses dernières fleurs, aux nuances mourantes, d'autant plus délectables. Une touffe de soleils, corolles triomphales, éclaboussaient d'or les demi-teintes avoisinantes.

-- Ces soleils sont magnifiques, remarqua M<sup>me</sup> Dallisat, le chien et loup l'ayant arrachée à ses interminables broderies.

-- Un peu raides, observa tante Fée, ne trouvez-vous pas? Leur éclat semble narguer les floraisons automnales.

-- Mais non, répliqua Marthe, pas insolents : énergiques, voilà tout. Ils recueillent et concentrent dans leur sève en été tous les intenses rayonnements, pour ensoleiller l'agonie grisâtre de la saison.

— Parcils à nos souvenirs, reprit Gérard, ils illuminent les jours mornes avec des reflets.

— Eh bien, conclut Henri Ravel, toi au tribunal, moi au quartier, nous posséderons, grâce à vous, Mesdames, des soleils intérieurs.

Il regardait M<sup>lle</sup> Estève.

Souriante, elle s'inclina :

— Trop aimable, dit-elle.

— Non, sincère seulement, je vous assure.

— A propos, questionna Elisabeth. A quand ton départ, Marthe?

— Peu après le vôtre. Maman me reprendrait volontiers. Mais tante Fée retomberait du coup en pleine solitude.

— Vous ne rentrez pas à Clermont, Mademoiselle?

— Après la Toussaint seulement, Monsieur. Mes morts me gardent.

Les morts de tante Fée : ses parents d'abord, une sœur, disparue à la veille de ses noces. Une autre tombe retenait, au cimetière de Ludesse, la vieille demoiselle. Sous cette pierre dormait un ami d'enfance, devenu, à l'âge où le cœur s'ouvre, l'élu. Election discrète, tellement que le bénéficiaire ne s'en avisa point. En quête d'amour au loin, il ne revint au pays, veuf et vieux, que pour y mourir. Pendant ce temps, sans se plaindre, également incapable d'aimer deux fois et de se marier sans amour, M<sup>lle</sup> Ormesse avait effeuillé sa jeunesse, se muant, sans y prendre garde, en tante Fée.

Ce diminutif, elle le préférait à son vrai nom, si mal accordé avec sa vie...

Nommer Félicité cette femme frustrée du bonheur : cruelle ironie ! M<sup>lle</sup> Ormesse le pensait-elle tout bas ? Elle ne l'avouait point, se bornant à affirmer pour son nom d'amitié sa prédilection.

Une pudeur inviolable scellait au cœur de tante Fée son secret et sa douloureuse tendresse. Personne, jamais, n'essaya de percer le mystère : ja

mais, non plus, la vieille fille ne fit peser sur autrui le linceul ensevelissant son vieux cœur.

Henri Ravel quitta Ludesse le lendemain... On se sépara sur un au revoir joyeux. La ville réunirait bientôt le petit groupe.

L'officier bénissait le Seigneur : désigné pour Clermont, conduit à Monton, puis, enfin, au puy de Saint-Sandoux, précisément ce jour-là, plutôt le matin que le soir, n'était-ce pas providentiel? Il se surprit heureux, non sans remords, d'avoir passé sa permission loin de sa mère.

De ces journées, pourtant, qu'emportait-il? Pas même une espérance : un souvenir seulement, lumineux comme les grands soleils du jardin, une image déjà chère : cette Marthe aux prunelles attirantes et secrètes, cette Marthe qui ne pensait pas à lui.

Les Dallisat partis, la jeune fille aida tante Fée. Élevée à la mode ancienne, la vieille demoiselle s'obligeait à des rangements méthodiques et méticuleux. On entreprit la grande lessive : mobilisation de cuiviers, de battoirs, de femmes et de langues. Le linge, étendu sur les fils de fer, à plusieurs reprises, à cause des jours écourtés et des pluies fréquentes, sécha enfin. Quand elle s'amoncèla, pliée, repassée, dans les armoires fleurant la cire et la lavande, Marthe annonça son retour à sa mère.

Toujours volontiers, elle rentrait au foyer. Cette année, son impatience en hâtait l'heure.

Après le surmenage que la vie moderne impose, bon gré mal gré, rien de si reposant cependant que ce séjour à Ludesse.

Un invincible besoin de changement dégoûte-t-il donc le cœur des lieux aimés? Ou plutôt, lorsque certains visages s'en évadent, les cadres les plus délicieux ne paraissent-ils pas vides?

Le matin du départ, Marthe descendit au jardin. Une forte gelée venait de tuer l'été, persis-

tant dans les fleurs. Roses tardives et dahlias, parmi leurs feuillages racornis, penchaient piteusement leurs cadavres calcinés.

Mieux abrités par un haut mur, plus résistants, d'ailleurs, les soleils illuminaient encore cette désolation.

Marthe, chez qui se nouaient promptement les associations d'idées, soupira :

— Pauvre tante Fée, son cœur ressemble à son jardin. Qu'y reste-t-il?... des souvenirs, des reflets... Qui sait?... la plupart, après avoir vécu, ne conservent sans doute pas davantage. A certains, cela même fait défaut. Se contenter à bon marché, voilà la vraie sagesse.

La jeune fille, cueillant une de ces fleurs resplendissantes, la piqua dans sa ceinture.

De Ludesse elle emportait, comme le pronostiquait Henri Ravel, beaucoup de soleils intérieurs.

#### IV

##### L'OISEAU DE NUIT

Onze heures sonnent à la cathédrale. Les sons vibrent très nets dans la pureté glaciale de décembre.

Marthe Estève, les joues cramoisies sous la bise aux mordantes caresses, qui cingle son visage entre sa toque enfoncée jusqu'aux sourcils et le col relevé du manteau, monte la rue Grégoire-de-Tours.

Elle aime ce froid sec, ce soleil d'hiver qui s'essime à décapuchonner les maisons noires coiffées de neige.

L'allégresse de vivre circule en elle. Son pas

alerte martelant les pavés l'affirme. Elle se hâte.

Où prendrait-elle le temps de flâner dans les rues? Bon, cela, pour les désœuvrés qui bâillent leur vie ou la soupirent. M<sup>lle</sup> Estève l'emploie. Dès le matin, ne lui faut-il pas seconder, et, parfois, suppléer, l'unique et précieuse bonne, que la crise domestique oblige à ménager, non plus comme soi-même, mais plus que soi-même?

M<sup>lle</sup> Estève, souvent patraque, se voit contrainte par son seigneur, maître et docteur, à l'extrême prudence. Sa fille aînée tâche, par son ingénieux dévouement, de la lui permettre, et l'impose à force de tendres remontrances.

Les petites sœurs sont en pension à Saint-Allyre, le bout du monde. Les accompagner incombe à Marthe. M<sup>lle</sup> Estève ne se résout pas à laisser trotter seules ces jeunessees. La nouvelle couvée a beau s'ébrouer librement, sur ces poussins la mère ou la sœur aînée étendent leur vigilance.

Marthe se charge d'ailleurs de toutes les courses ménagères. Sa prestesse surprenante (sitôt sortie, sitôt rentrée!) supprime à la domestique, avec l'occasion de longs bavardages, ces rencontres où s'exerce la surenchère éhontée des gages.

Enfin, la jeune fille s'occupe d'œuvres. Très sagement, M<sup>lle</sup> Estève ouvre à son activité un champ moins restreint et moins monotone que la famille, première servie d'ailleurs, et à sa jeune liberté ce dérivatif de bon aloi.

A mesure que le mariage, indéfiniment, recule dans les possibles problématiques, M<sup>lle</sup> Estève, loin d'accaparer sa fille, comme tant d'autres, ou de la tenir en servitude affectueuse, lâche les rênes. Que Marthe affermissse, épanouisse sa personnalité, par un dévouement dilaté au delà du cercle intime, cette mère sans égoïsme, assez pour être clairvoyante, n'y trouve que des avantages. Par exemple, le jeudi matin, M<sup>lle</sup> Estève, fort adroite de ses doigts, accoutumée à s'en servir d'ailleurs,

enseigne la couture aux petites filles, avec son amie Louise Vizolle, « une du Cercle ».

Ce Cercle d'études, où se retrouve, élargi, le groupe joyeux de Saint-Saturnin, où des discussions d'idées se concluent par une entr'aide amicale, reste l'oasis pour M<sup>lle</sup> Estève. Ce lien très étroit la rattache à sa jeunesse. Ses meilleures amitiés se donnent rendez-vous là. Le même idéal, ensemble poursuivi, prépare, opère la fusion des cœurs et la perpétue.

En cette fin d'année, le nombre des habituées reste incomplet. Yvonne Doré soigne toujours son oncle et respire les violettes à Toulouse. Les fenêtrées closes rue du 11-Novembre narguent le désir de Marthe. Yvonne lui manque : cette espiègle a le don d'allégresse.

L'amitié occupe toujours dans la vie de M<sup>lle</sup> Estève une large part. Elle aime ses amies, certes, mais aussi l'amitié pour l'amitié, comme d'autres l'amour pour l'amour. Justement, depuis qu'elle a renoncé à goûter celui-ci dans une heureuse union, elle épanche avec une ferveur plus intense ses tendresses inemployées, dans les âmes amicales. L'amitié lui dispense des loisirs heureux. Sans elle, peut-être, l'ennui, à certaines minutes, hanterait son cœur. Les œuvres ne remplissent pas toutes les heures. La vie mondaine ne la distrait point. Elle l'esquive le plus possible. Ces relations, ces plaisirs superficiels fatiguent, sans les remplir, les cœurs profonds.

A quoi bon perdre là les instants si amplement réclamés par les tâches utiles, les joies meilleures ?

Marthe préfère à toutes les soirées, à tous les thés papotants, une après-midi chez les Dallisat. Jadis, elle disait : chez Elisabeth. Maintenant, son affection associe la femme et le mari. La place de choix, M<sup>me</sup> Dallisat, bien entendu, la garde. Le droit du premier occupant, le sacrifice consenti

pour elle assurent sa royauté. Marthe n'imaginait pas son cœur sans Elisabeth. Seulement, l'accord intellectuel et moral et cet indéfinissable penchant qui allie ensemble les âmes donnent à Gérard droit de cité. Cette double attirance, qu'elle ne distingue pas, pousse Marthe, quand elle descend vers la petite maison occupée par les Dallisat, boulevard Gergovia.

Sans y penser, elle accélère la marche.

Un ouvrage reste en permanence dans la corbeille, toujours parfaitement rangée, d'Elisabeth. Les deux femmes travaillent en bavardant. Quelquefois, Gérard lit à haute voix et commente un livre d'actualité, page historique ou poème. Elisabeth ne perd pas un point; Marthe, elle, ne perd pas une ligne. Souvent, la percale abandonnée se casse en plis neigeux sur ses genoux. Son esprit s'évade, condamnant les doigts à l'inertie. Il vole docilement suivant le rêve de l'auteur ou la suggestion de Gérard.

Dans la pièce voisine, quelquefois, Georges joue avec Robert, le benjamin des Estève. Par intermittences, des cris perçants, des bruits de gifles ou d'objets cassés alertent précipitamment M<sup>me</sup> Dallisat.

En son absence, la lecture continue. Cela ne la contrarie nullement. On le sait. Que lui importent ces réveilleries sans portée?

Marthe vit donc une vie pleine et parfaitement heureuse. Aussi le souvenir d'Henri Ravel n'encombre guère sa pensée. Plusieurs fois, ils se sont rencontrés, soit dans les rues, toujours les mêmes, où se coudoient, à travers les villes de province, les affaires et les routines, soit chez les Dallisat.

A le revoir, M<sup>lle</sup> Estève prend plaisir, le même qui s'infiltré au cœur lorsque les choses ou les êtres évoquent de précieux souvenirs. Pas davantage.

Pourquoi donc pense-t-elle à lui ce matin?

— Bonjour.

Marthe tressaille. Sa main prestement échappée au manchon se tend vers Gérard. Lui, embarrassé par sa serviette d'avocat, sa canne et son chapeau, cherche vainement comment la serrer.

— Couvrez-vous vite, conseille en riant la jeune fille, cela vous débarrassera. D'ailleurs on gèle.

— Vous ne le sentez pas, je gage. Je vous regardais venir : vous ne courez pas, vous voltigez. Où sont vos ailes ?

— Je suis toujours pressée, avoue la jeune fille. Surtout, je déteste flâner dans les rues.

— Voilà qui n'est guère féminin. Les étalages doivent causer la majeure partie des rhumes encaissés par vos pareilles, si différentes de vous, achève Dallisat.

— S'obséder ainsi de sa toilette, affaire de jeunes filles anxieuses de conquérir un époux ou des femmes assez éprises pour réparer des ans... Je ne suis qu'une vieille fille, moi, mon ami.

Gérard fixe le visage clair, les yeux limpides. Derrière cette transparence, une âme juvénile bouillonne, source fraîche où le soleil ne s'est pas encore reflété.

Le titre, revendiqué avec tant de sincérité par cette enfant, donne le fou rire à Dallisat.

— Vous exagérez, Marthe. Un amoureux vous décocherait un compliment, que vous auriez l'air d'avoir cherché. Un ami se contente de plaisanter votre hâte de vieillir. A propos... non, sans propos, c'est bien le jour de votre mère, aujourd'hui ?

— Oui, bien sûr, homme peu perspicace. La preuve...

Sous le nez de Gérard, la jeune fille redresse un bouquet frileux.

— Bon. Alors, annoncez, avec notre visite, celle d'Henri Ravel. Il désire être présenté à M<sup>me</sup> Estève.

— Tiens!

— Cela vous contrarie?

— Point du tout, cela m'amuse plutôt.

— Pourquoi?

— Parce que, chose bizarre, je pensais à l'instant à M. Ravel, ce qui m'arrive rarement. Juste à ce moment précis, je vous rencontre.

— Coïncidence point étonnante. Chaque jour, je reviens du tribunal à la même heure, par la même rue.

Mentalement, la jeune fille se promet de profiter du renseignement, pour satisfaire, de temps en temps, son envie de causerie amicale, ou pour transmettre à Elisabeth un rendez-vous.

— A ce soir donc, Gérard. Cette perspective me dédommagera par avance. Recevoir, quelle corvée!

M. Dallisat questionne, taquin :

— Vous êtes si sauvage que cela, Mademoiselle?

— Non, mais le bavardage papillonnant des salons m'ennuie à pleurer. On enfile des riens, ou bien l'on égrène des potins. Si peu de sincérité dans les paroles, si peu de pensées aussi!... Le monde m'écoeure. L'amitié, la vraie,... il n'y a que cela. A ce soir.

Elle s'éloigne, ses pas craquant dans la neige. Gérard sourit tout seul. Cette journée les réunira deux fois. Tant mieux!

Marthe laisse lire au fond d'elle-même. Pareille aux Couzes diaphanes révélant les moindres nuances des galets, son âme ne recèle aucun fond trouble. On ne s'y heurte point à la coquetterie inavouée. Tant de femmes ne peuvent approcher un homme sans chercher un flirt. Son affection rafraîchit.

M. Dallisat coupe en angle la place Michel-L'Hospital et descend avec précaution. Sur la pente raide, des gamins, les mains dans leurs poches, s'es-

claffent aux chutes des passants. Gare au verglas et aux glissades!

Sur le cours Sablon, les arbres tendent au ciel bleu leurs branches givrées. La double rangée prolonge au loin sa virginale procession, qui s'évanouit dans les blancheurs des collines proches.

Une pendule marque onze heures un quart. Gérard ralentit le pas,... goûtant la noblesse de cette perspective allégée, neigeuse. A regret, il rentre au logis. Ce soir, sans doute, si le soleil persiste, les arbres noirs pleureront leur éphémère et liliale beauté.

Au bruit de la clé paternelle, Paulette se précipite entre les jambes de M. Dallisat :

— Maman, elle est malade.

— Qu'est-ce que tu chantes?

— Maman, elle est couchée.

Surpris, le père interroge la domestique :

— Madame?

— Mon Dieu, Monsieur, répond en souriant l'interpellée, une veuve au service des Dallisat depuis leur mariage, Madame se repose. Il n'y a point de mal, je crois; plutôt du bonheur qui vient.

Débarrassé de son manteau, Gérard jette au hasard sa serviette sur un meuble et court chez sa femme. Sa joie l'entraîne, sa compassion aussi. Il songe à quel prix les mères achètent la grande allégresse.

— Oh bien, ma chérie?

— Ah! te voilà enfin!

— Enfin?... Je ne suis pas en retard, que je sache?

— Peut-être bien, mais je suis si fatiguée!

— Pouvais-je le deviner? Tu ne m'as rien dit ce matin.

— Et ma lassitude depuis quelques jours, tu ne l'as pas remarquée? Oh! les hommes! Vous planez si haut! Nos misères ne vous font pas sourciller, à moins qu'elles ne vous agacent.

— Voyons, Elisabeth, t'ai-je quelquefois reproché d'être malade?

— Je crois bien... Je ne le suis guère que... lorsque je suis comme aujourd'hui... alors!

Cet « alors » condamne Dallisat. Il embrasse sa femme et s'assoit, tendrement résigné à écouter les doléances. Elisabeth ne se plaint pas d'une troisième maternité, jamais elle ne regimbe contre un devoir. Seulement, son inerte imagination s'éveille et bat la campagne, dès qu'il s'agit de multiplier en les amp. fiant les conséquences ou les possibilités désagréables.

Ce don de découragement navre Gérard.

— Si je passe tout ce temps au lit, qui s'occupera des enfants?... Et si la bonne s'éreinte?... Et si elle s'en va?... Et si je ne puis pas nourrir?...

La litanie continue. Heureusement son mari, ce matin, surabonde d'optimisme et de patience. Sa nouvelle paternité comble la mesure de joie déjà remplie par sa halte reposante avec Marthe. Puis son Elisabeth lui devient infiniment chère. En cette heure sacrée, il oublie ses menus travers ou les accepte.

Dans la vie journalière, ils empoisonnent sa paix. Mais ce nuage insidieusement amassé, importun, menaçant parfois, un grand coup de soleil le chasse : l'amour soudain rajeuni, scintillant, grâce à la commune espérance.

Gérard apporte une solution à tous les « si », à tous les « qui sait? ». Pour changer le cours des idées, il interroge enfin avec sollicitude :

— Tu ne te lèvera pas?

— Pas aujourd'hui.

— Alors, j'irai seul présenter Ravel à M<sup>me</sup> Estève?

— Tu iras seul...

— Ça tombe mal... On pourrait peut-être attendre.

— Pourquoi? Tu connais les Estève depuis aussi longtemps que moi...

— Pas si intimement.

La jeune femme, poussée par on ne sait pas quoi, proteste en riant :

— Oh! tu as failli épouser Marthe.

C'est, entre elle et Gérard, la première allusion à ce projet. Il s'étonne :

— Tu l'as su?... Comment?...

— Par elle-même. Tu connais son enthousiasme en amitié. Renoncer à ce mariage à cause de moi prouvait à quel point elle m'aimait. Elle a tenu à me l'apprendre. Rien de plus naturel que cette confiance. Le sacrifice l'était moins. Je me demande parfois si je n'eus pas tort de l'accepter. Marthe te convenait tellement mieux que moi, achève M<sup>me</sup> Dallisat.

Cette humilité sans feinte, inattendue et touchante, émeut Gérard. Il se penche, le bras sous les épaules de sa femme, et, l'étreignant, attire sur sa poitrine la tête au royal profil.

— Pourquoi parler ainsi, Elisabeth? Tu n'es pas jalouse de Marthe, je pense.

Une inquiétude, oiseau peureux, traverse l'âme de M. Dallisat.

Dans les tempéraments minutieux, rivés aux détails, la jalousie trouve aisément prise. Promptes à remarquer les menus faits, habiles à les interpréter pour se torturer, les femmes de cette catégorie-là sont des proies désignées à la bête rongeuse.

La conduite passée, la valeur morale des êtres chers, leurs preuves de tendresse évidente, rien ne les rassure. Un rien leur masque tout. Les grandes lignes leur échappent. Gérard se sent contraint de ranger sa femme parmi les prédisposées à ce mal inguérissable.

En a-t-il assez tenu compte? Il se reproche, à présent, d'y avoir fourni peut-être l'ombre d'un

prétexte. Mais Elisabeth, attendrie par son élan passionné, le rassure. La voix, miraculeusement détendue, persuasive, interroge :

— Jalouse?... De Marthe!... Que veux-tu dire?

— Notre réciproque amitié ne te chagrine pas?

— Moi? Certes non. Je te connais trop et elle aussi. Vous n'êtes pas de ceux qu'on soupçonne, même du plus innocent flirt. Seulement, je sens vos âmes (je ne dis pas vos cœurs, remarque-le) tellement d'accord. Je me dis : Peut-être, à cause de moi, ont-ils tous les deux manqué leur bonheur. Je ne suis pas jalouse, tu le vois bien, puisque je préfère me reposer et t'envoyer chez elle sans moi.

Un sourire confiant exorcise la fugitive alarme.

Gérard, rassuré, voudrait chanter son bonheur total, inespéré. Il en rumine encore la douceur au déclin de l'après-midi.

Cinq heures. Les lampes anciennes, modernisées par l'électricité, que tamisent des gazes aux tons atténués, ensoleillent le salon empire des Estève. Le feu flambe et crépite. Il pose sur les fauteuils, tendus de soie jaune parsemée de lauriers verts, son reflet rougeoyant.

M<sup>me</sup> Estève s'entretient avec une visiteuse, ou plutôt subit, sans tenter de l'endiguer, un flot intarissable de paroles. Marthe ne semble guère intéressée par son interlocutrice. Par réaction, sans doute, contre la volubilité maternelle, cette jeune personne laisse échapper rarement des mots très choisis. Les mains croisées aux genoux, plus blonde sous la lumière et dans sa robe de velours bleu sombre, Marthe s'efforce de renouer sans trêve le fil continuellement brisé de la conversation.

Elle étouffe un soupir de soulagement quand la porte s'ouvre. Que d'espérances entre-bâillent ainsi les portes que referme une déception.

Au lieu des amis attendus se faufile, trottinante, M<sup>lle</sup> Trèves, la voisine de tante Fée, son repous-

soir, le type de ces vieilles filles qui déshonorent la corporation, prétend Marthe.

Leur liberté s'emploie à entraver celle d'autrui. Elles se vengent d'avoir méconnu le bonheur, ou d'avoir été récusées par lui, en menant une chasse ingénieuse aux allégresses voisines.

Parce qu'on redoute M<sup>lle</sup> Trèves, on la reçoit en s'efforçant de l'écartier. Avec des prétextes polis, les portes des œuvres se ferment successivement devant elle. En vain cherche-t-elle à s'insinuer partout, à fouiner partout pour critiquer tout ce qu'on fait, et même — danger pire — ce qu'on ne fait pas.

Aussi volontiers demanderait-on au Ciel d'être délivré d'elle, au même titre que de la famine et de la peste.

Instinctivement, Marthe évite la médisante demoiselle. Imprudente Marthe, qui sème une rancune. Le terrain est bon, la graine lèvera.

Ayant rempli un vaste fauteuil avec sa volumineuse personne amplifiée encore par un majestueux collet rembourré de fourrure, M<sup>lle</sup> Trèves entame le chapitre d'actualité : la prochaine vente de charité.

Coupant la figure flasque où les yeux virevoltent, inquisiteurs, ses lèvres minces, comme usées par la malice, commencent à distiller du fiel quand, cette fois, entre M. Dallisat avec M. Ravel.

Tous deux s'inclinent en baisant la main de M<sup>me</sup> Estève, toute menue dans sa bergère, puis devant les visiteuses. Enfin, Marthe échange avec eux d'amicales poignées de mains et tout de suite s'informe d'Elisabeth.

— Elisabeth, un peu fatiguée, vous prie, Madame, de l'excuser, explique Gérard à la maîtresse de céans.

Marthe, intriguée, interroge d'un haussement de sourcils, caractéristique étant coutumier.

L'attention générale se concentre sur Henri Ra-

vel, en qui M<sup>me</sup> Avore flaire un gendre possible et souhaitable. M. Dallisat en profite. Assis près de M<sup>lle</sup> Estève, il lui confie l'heureuse nouvelle.

L'expressif visage, aussitôt, reflète la joie dont Gérard rayonne. Pour le mieux féliciter, lui et à travers lui son Elisabeth, elle lui serre la main. Ce geste furtif dit tout, sans laisser transpirer le secret du foyer ami. Mais un œil fureteur les épie, entre les paupières grasses et modestes. M<sup>lle</sup> Trèves, toujours à l'affût, vient de surprendre leur entente et leur allégresse. Férocement, elle jubile. Elle a gagné sa journée. Un roman déjà se compose dans sa tête. Sur le chapeau de jais, l'aigrette menaçante tremble, tant l'indignation bout dans les replis tortueux que ce crâne abrite :

« Cette Marthe, avec ses airs de vierge ingénue, elle va bien!... Sa mère n'y voit rien... Pauvre petite Elisabeth, une amie prétendue intime... »

M<sup>lle</sup> Trèves est là pour redresser les torts et défendre les opprimés, grâce à Dieu! (Plutôt au diable!) Comme elle va les surveiller maintenant! Une femme avertie en vaut deux.

Les innocents coupables se mêlent à présent à la conversation. Chacune de leurs paroles allonge l'acte d'accusation. L'avis de Gérard coïncide ordinairement avec celui de Marthe. Cela saute aux yeux. Cet accord tacite ne dénonce-t-il pas leurs sentiments pervers? D'ailleurs, M<sup>lle</sup> Trèves, ayant, exprès pour voir, prononcé le nom de M<sup>me</sup> Dallisat, a vu, de ses deux yeux vu ce qui s'appelle vu, les deux suspects échanger un regard souriant et complice. Le mari, à présent, avec un calme cynique, affirme ne pas être inquiet le moins au monde au sujet de sa femme... Pas inquiet, le monstre!

M<sup>me</sup> Avore et sa fille se décident à lever la séance. Visiblement, cela soulage Henri Ravel, lassé par la contemplation de la fille, trop claire-

ment commentée par l'accaparement éloquent de la mère.

Marthe accompagne ces dames.

Au retour, elle prend une bonbonnière pour offrir du chocolat, selon les rites. Sans penser à mal, elle indique à M. Dallisat ses bonbons préférés... On ne saurait être mieux au courant... M<sup>lle</sup> Trèves n'y tient plus. Elle en sait assez... Elle en sait trop... Elle s'en va.

Marthe, cérémonieuse, la reconduit.

— Au revoir, ma chère petite, au revoir. Je m'en irai seule, allez. Retournez au salon, votre cœur y aspire.

Venimeuse, elle glisse dehors, laissant Marthe interdite.

« Qu'est-ce que cela signifie? Cette fée Carabosse pense que j'aime quelqu'un? Ah! j'y suis : M. Ravel... Quelle erreur, tout de même... Très sérieux, le capitaine; un peu trop renfermé peut-être; un beau caractère. Malgré les suggestions d'Yvonne, jamais l'idée ne me serait venue... Ces vieilles filles ancien modèle voient l'amour partout... Et moi qui ne le vois nulle part. »

Imagination intacte, conscience fière, cœur pur, comment le verrait-elle surtout où il ne doit pas être? Son amitié pour Gérard s'exhibe avec une si audacieuse franchise, parce que jamais une pensée douteuse ne la troubla.

Dans l'intimité, la causerie se poursuit, libre et vivante. M<sup>me</sup> Estève, un peu lasse après une soirée de réceptions, s'y associe par son sourire attentif et indulgent au jeune entrain.

Au départ, M. Ravel, de plus en plus captivé par la simple grâce de Marthe, tressaille quand la maîtresse de maison l'invite à revenir, en famille. Son visage grave s'illumine.

— Je vous prends au mot, Madame; je reviendrai, soyez-en sûre, puisque vous accueillez si aimablement un inconnu.

— Comment seriez-vous un inconnu pour maman? interrompt M<sup>lle</sup> Estève. Je lui ai tant parlé de Ludesse, raconté nos promenades, décrit l'ermitage découvert au Saint-Sandoux... Maman explore tous mes souvenirs et retient les meilleurs.

— Je n'espérais pas, Mademoiselle, y mériter une place; merci.

Marthe rougit... Elle observe enfin le regard très doux, presque timide, expression étrange chez cet homme de fer, que l'officier arrête sur elle.

Les deux amis partis, agenouillée, elle couvre le feu pour épargner au tapis les éboulements de braise. Sans surprise, elle accueille l'insinuation maternelle :

— Il me revient tout à fait, l'ami de Gérard.

— A moi aussi, répond Marthe, assenant un grand coup sur la bûche, d'où monte une fusée d'étincelles.

— Tant mieux! Il est visible, ma petite, que tu lui plais infiniment. Tu t'en apercevais?

— Pas avant ce soir... Vous savez, maman, par prudence, je ne regarde jamais les hommes sous l'angle du mariage...

— Sous lequel, alors? questionne M<sup>me</sup> Estève, amusée.

— Celui de l'indifférence, le plus souvent; de l'amitié quelquefois, en cas d'harmonie préétablie, comme on dit dans les livres.

La mère hoche la tête.

— L'amitié entre homme et femme ne dure guère ou prend vite un autre nom, si l'âge ou quelque autre élément ne fait intervenir le respect qui tient à distance.

Scandalisée, Marthe s'insurge, ouvrant tout grands ses yeux alarmés.

— Mais... j'ai de l'amitié pour Gérard, maman, beaucoup d'amitié.

Sur les lèvres de M<sup>me</sup> Estève, une recommandation hésite, qu'elle n'ose formuler. La prudence la

dicte tout bas. Cependant, ces prunelles confiantes, candides, faut-il donc en ternir le cristal? Faut-il assombrir cette âme claire en jetant l'expérience que nourrissent les laideurs humaines, comme le noir charbon alimente la flamme?

M<sup>me</sup> Estève estime Gérard, elle est sûre de sa fille. Mieux vaut se taire. Et puis, son cœur le pressent, renoncer à l'amitié de M. Dallisat, espacer donc ses rapports avec Elisabeth, navrerait Marthe. Comment, d'ailleurs, justifier cette attitude? A quoi bon, dès lors, empoisonner de réticences la joie que procure un attachement irrécusable?

M<sup>me</sup> Estève ne reculerait pas, elle imposerait à sa fille le chagrin, s'il fallait choisir entre la douleur et l'ombre même du mal. Mais, ici, rien à redire, pour la plus scrupuleuse conscience.

Une mère se persuade aisément que les siens passeront indemnes à travers les périls, et que l'opinion épargnera chez eux cela même que sa malveillance blâme ailleurs.

M<sup>me</sup> Estève se décide à répondre :

— Gérard est le mari de ton amie la plus intime. Tu aimes sa femme comme une sœur. Cela légitime votre mutuel attachement, votre affection, pour ainsi dire fraternelle. Celle de M. Ravel pour toi me paraît d'un tout autre genre.

D'un bond, Marthe se relève, délivrée du poids brusquement abattu sur son cœur. Elle tourne le commutateur. Tout s'éteint. Le feu, étouffé sous les cendres, laisse filtrer seulement une intermittente lueur.

Marthe ignore quel chagrin l'a frôlée, détourné par la tendresse maternelle. M<sup>me</sup> Estève, déjà, se reproche son pitoyable et imprudent silence.

La loyauté de Gérard, celle de son enfant la rassurent.

Toutes deux ignorent quel avenir cet instant prépare. L'aiguillage de leur vie, la plupart le franchissent sans y prendre garde.

Rien ne le signale ici; rien, surtout, n'indiqué la meilleure voie. Joyeuse, M<sup>lle</sup> Estève marche de l'avant.

La voix du D<sup>r</sup> Estève résonne dans la salle à manger voisine.

— Est-ce qu'on mange, Mesdames? Je meurs de faim. Vous autres, vous avez dévoré le cher prochain toute la journée, ça vous sustente.

— Oh! papa!

Marthe sort, précédant sa mère, évitant de se cogner aux meubles. Le docteur les attend en riant. Il sait sa femme et sa fille d'esprit trop large, de cœur trop bon, pour se plaire aux cruels jeux de langue.

— Allons, à table... Vous quitterez après vos belles toilettes de gala. Il me plaît de vous voir élégantes.

On obéit.

Le docteur souffre de n'avoir pu offrir aux siens plus de luxe. Sa carrière fut entravée par deux maladies malchanceuses, ses gains restreints par ce qu'il nomme sa « diablesse de conscience ». Il prolonge outre mesure ses visites, réédite sans fin les auscultations. Et, finalement, se laisse trop souvent payer en monnaie de singe.

Marthe cause, très animée ce soir.

La parole aigre de M<sup>lle</sup> Trèves a déserté sa mémoire, si bien qu'elle oublie même de la redire à sa mère.

Chez les Dalliat, le ménage, à la veillée, savoure la nouvelle espérance qu'Élisabeth, les nerfs détendus par le repos, envisage à présent d'un cœur jubilant. Son mari revit, en les lui racontant, les instants amicaux vécus rue Ballainvilliers.

Dans la sérénité du foyer, ni les uns ni les autres, les volets clos sur leur bonheur, ne devinent l'oiseau de nuit qui rôde, traçant autour d'eux les cercles maléfiques.

## DANS LA TOURMENTÉ

La salle de l'Hôtel de Ville prêtait, jadis, aux plaisirs protocolaires, aux bals officiels, son décor presque solennel. Ces premiers jours de janvier l'ouvraient à la charité, fort élégamment incarnée en des vendeuses aux grâces affairées. Les acheteuses s'y risquaient de gré ou de force, souriantes, et, pour la plupart, préoccupées de s'en tirer le mieux possible, c'est-à-dire à moins de frais. Quelques-unes venaient pour l'œuvre... Combien pour la politesse? Les fleurs voisinaient avec la papeterie, le bazar concurrençait les ouvrages de dames. Les mains gantées se plaisaient au maniement des jolis objets, à faire chatoyer le crêpe de Chine finement brodé. Le tintement des cuillers sur la porcelaine appelait au buffet les gourmandises, d'avance absoutes par le bon motif. Les voix bourdonnantes, si l'on fermait les yeux, évoquaient, irrésistiblement, un essaim d'abeilles, aux heures brûlantes, dans une haie.

Assise derrière son comptoir, M<sup>me</sup> Dallisat attendait les clientes. Sa situation sociale, ses relations, la carrière de son mari, tout, à son sens, l'obligeait à figurer dans cette vente. Elle devait cependant économiser ses forces. Marthe, au contraire, allait et venait, plaçant des billets de loterie avec un entrain jamais rebuté par les refus, jamais désarçonné par les prétextes.

— On gagne une aquarelle superbe, expliquait-

elle... Toute la splendeur de nos montagnes à fixer dans sa chambre... Pour un franc.

Pour rien, on gagnait déjà un sourire.

— Tu es lyrique, ma chère, lui jeta Geneviève Mazel, au passage. Pas moyen de rivaliser avec toi!

— Il faut bien faire le boniment. Cela décide les irrésolus, répondit M<sup>lle</sup> Estève, à mi-voix, en glissant dans son sac l'argent convoité. Une rude corvée, tu sais, le placement des billets.

— Crois-tu plus enviable le sort des naïfs qui en prennent? protesta Marie Violet, survenue à son tour. Moi, je ne gagne jamais.

Une aimantation réunissait toujours le groupe, uni par une franche et solide amitié qui se payait beaucoup moins de compliments que de taquineries, beaucoup plus d'actes que de phrases.

— Sauve qui peut! fit, avec une comique épouvante, Louise Vizolle, voilà M<sup>lle</sup> Trèves!

— Lui soupçonnez-vous le mauvais œil? demanda Geneviève.

— Je ne soupçonne rien... Elle m'impressionne et je la fuis... Là... avez-vous remarqué le regard décoché de notre côté? Elle nous visait sûrement... Laquelle de nous?

— Toutes, affirma, avec son ton habituel, absent et net tout ensemble, Madeleine d'Arthys, la réplique blonde et un peu alanguie de la brune et entreprenante Louise.

— Que lui avons-nous fait?

— Nous sommes jeunes, elle ne l'est plus.

— Ça! par exemple, est-ce notre faute? Ça nous passe tous les jours, d'ailleurs, soupira Geneviève.

Marie Violet intervint, d'accord avec Madeleine, comme toujours, malgré leur dissemblance apparente.

— Mad a raison... Notre jeunesse, notre allant, notre joie l'offusquent. Je vous en prie, ne riez pas comme cela, Marthe! La susdite ne vous quitte

pas des yeux. Gare à vous! Que peut-elle bien perpétrer?

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

répliqua M<sup>lle</sup> Estève.

— Dissipons le rassemblement, dissipons, commanda Louise.

Comme une volée de moineaux, les amies s'égaillèrent dans la vaste salle. M<sup>lle</sup> Trèves s'était installée près d'Elisabeth, au grand déplaisir de la jeune femme. Cette vieille fille, on le savait, employait ses jours en bavardage, et sa langue à enfanter des cancons. Il fallait pourtant la subir, car elle pratiquait d'inexorables représailles. La santé de M<sup>me</sup> Dallisat lui inspirait, en tout cas, l'intérêt le plus vif.

— M. Dallisat ne semblait pas tourmenté, l'autre jour. Cela nous a tous rassurés.

— Pas tourmenté, je crois bien. Pas le moindre sujet d'inquiétude, repartit Elisabeth, avec un demi-sourire.

— Sans doute, les hommes ont tellement de distractions. Ils attachent peu d'importance à nos fatigues.

« Le « nos » est joli », songea la jeune femme, réprimant son envie de rire.

Marthe s'approchait, une rose pourpre à la main.

Saluant M<sup>lle</sup> Trèves, elle fixa la fleur sur la robe blanche de son amie. Elisabeth se laissa faire, les paupières baissées. Les relevant, elle dit affectueusement :

— Merci.

— Les affaires marchent-elles bien, ma belle petite? questionna la vieille demoiselle.

— A ravir! Excusez-moi, Mademoiselle, je continue.

— Charmante enfant! Vous avez là une délicieuse amie.

— En effet, approuva froidement M<sup>m</sup> Dallisat qui détestait afficher ses sentiments.

M<sup>l</sup> Trèves s'y trompa.

« Eh! eh! ça ne paraît pas très chaud... Est-ce que déjà?... Profitons-en pour la mettre en garde... Mais comment faire pour lui donner l'éveil sans la froisser? »

Le diable vient au secours de ceux qui le servent, en desservant la charité. Presque aussitôt, Gérard Dallisat encadra dans la porte sa silhouette élancée. Henri Ravel l'accompagnait.

Vers eux, ce fut une ruée. Les vendeuses se les arrachaient. Les messieurs, très rares et très incapables de refuser des inutilités offertes par de jolies femmes, quelle aubaine!

Contre l'assaut, ils firent bonne contenance. Marthe restait à l'arrière-garde, sûre de son heure. Déjà, Ravel, débarrassé des assaillantes par une capitulation totale, s'avancait.

— Un billet, proposa M<sup>l</sup> Estève. On gagne une vue de Saint-Sandoux, vous savez.

— Alors, je les prends tous. Combien vous dois-je?

La jeune fille s'effara :

— Mais il en reste vingt...

— Tant mieux, j'aurai vingt chances, et peut-être aussi le souvenir du coin d'Auvergne qui m'est le plus cher.

Le regard d'acier, miraculeusement assoupli, pénétrait les yeux de Marthe. Elle les baissa devant cet aveu, discret comme une fleur glissée aux pages d'un album.

— Tu vas bien, mon cher, raila gaiement Gérard, libre enfin, les Amazones de la Charité l'ayant largement rançonné... Et moi, alors?... « Rien plus », comme dit Paulette.

— Venez, suggéra M<sup>l</sup> Estève, en l'entraînant. Elle échappait ainsi à son embarras. La générosité significative de l'officier la déconcertait.

A présent, une bande enfantine prenait d'assaut M. Ravel.

M<sup>lle</sup> Trèves, aux aguets, sans en avoir l'air, observait la scène. Elle vissait l'acuité de ses prunelles sur les deux amis, occupés à fureter, ensemble, au travers du comptoir, avec une tranquille cordialité.

Suave, elle avertit M<sup>me</sup> Dallisat :

— Voilà votre mari, chère Madame.

Elisabeth chercha dans la foule, de plus en plus dense.

— Tiens, en effet. Il ne m'a pas vue, sans doute.

— M<sup>lle</sup> Estève ne lui en a pas laissé le temps.

— C'est une intrépide vendeuse que Marthe.

— Et une excellente amie, disiez-vous. Votre mari semble partager votre avis.

Le regard froid d'Elisabeth descendit, hautain, sur la vieille fille.

Pour l'éviter, celle-ci fouilla son sac en perles, désespérément. Une toux diplomatique justifiait la recherche de sa bonbonnière.

— Gérard prend plaisir à causer avec une femme intelligente. Rien de plus naturel, dit sèchement M<sup>me</sup> Dallisat.

— Certainement, M<sup>lle</sup> Estève cause avec esprit. D'ailleurs, les jeunes filles ont des loisirs. Lire, entendre des conférences, tout leur est permis ! Il en va tout autrement des pauvres mères de famille, n'est-ce pas ? Alors, cela change ces messieurs.

M<sup>me</sup> Dallisat, excédée par ces insinuations, retenait à grand'peine de cinglantes répliques. Comment, sans l'offenser, expulser l'importune ?

Cependant, malgré elle, et pour la première fois, un sourd malaise, insinué sournoisement dans son cœur, lui rendait indésirable le long entretien de Gérard avec son amie. Étonnée, elle se débattait là contre. L'énervement la gagnait. Si bien qu'au lieu de la phrase poliment décisive, élaborée pour fermer la bouche perfide, elle prononça, mais tout

haut, par mégarde, comme en rêve, et pour elle seule :

— Tout de même, cela se prolonge un peu trop ! Triomphante, son interlocutrice intervint :

— Ne leur en veuillez pas, mignonne, le temps passe vite, quand on s'entend si bien.

— J'en suis persuadée, trancha M<sup>me</sup> Dallisat, vexée.

Comment avait-elle ainsi laissé surprendre l'inexplicable sentiment désavoué par sa raison ?

— Plus on est de fous, plus l'on rit. Vous le savez, Mademoiselle. A trois, le temps nous paraîtra encore plus court. Vous m'excusez.

Nonchalante à dessein, elle se dirigea vers son mari.

— Te voilà enfin ! s'écria celui-ci. Je n'osais point t'approcher. Ton cerbère m'intimide. Marthe et moi faisons des vœux à sa patronne pour ta délivrance. Oui, tu sais bien, sainte Marthe dompta ia Tarasque. Je veux vous conter une bonne histoire à toutes deux ; mais cette marchande de potins en tiers, ah non ! Écoutez-moi, maintenant.

— Ét mon comptoir ? objecta la jeune femme... Raconte à Marthe, si elle a le temps.

— Oh ! non, Elisabeth, supplia son amie ; ce sera tellement plus amusant à trois !

— Je te tiens là, déclara Gérard, je ne te lâche plus. Ton amour du lucre m'effraie, à la fin.

Il commença son récit.

Dans l'âme d'Elisabeth, leur accueil sans réticences, leur instant désir de sa présence dissipaient l'impression pénible, irritante fumée.

M<sup>lle</sup> Trèves vit rire le trio à gorge déployée, les deux amies se tenant par la taille, puis gagner le buffet, escorté par Henri Ravel. Avait-elle perdu son temps ? Elle pouvait le croire.

L'ivraie était semée, cependant.

Quelques jours après, M<sup>me</sup> Dallisat dut s'aliter à nouveau. La vente l'avait éreintée.

Le D<sup>r</sup> Estève lui prescrivit des soins, du repos, pas de sorties, la chaise longue, une sévère prudence, en un mot.

M<sup>me</sup> Dallisat se priverait même d'aller chez tante Fée. Les Dallisat s'y rendaient presque chaque soir. Elisabeth avait perdu ses parents. La mère de Gérard habitait Marseille avec sa fille. Toute leur famille se résumait en cette tante maternelle, la perle des vieilles filles, l'exemple et l'honneur de son espèce, assurait Gérard.

Marthe Estève, souvent, s'adjoignait au rendez-vous familial. Sa mère l'y accompagnait quelquefois, mais redoutait, en hiver, de circuler, le soleil couché, dans les rues étroites, aux traîtres courants d'air.

M<sup>lle</sup> Ormesse habitait rue du Port, dans la partie haute et resserrée. Sa maison rébarbative, aux fenêtres grillées, lui convenait, prétendait-elle, en riant, contredite par l'indignation générale. Tout en haut, son minuscule appartement, tournant le dos à la rue maussade, regardait la cour emmurée, où des lauriers courageux croissaient, fleurissaient, embaumaient en leur saison.

On la trouvait chez elle, à contre-jour, pour épargner ses yeux usés, établie dans un fauteuil bas en velours rouge, commode et laid. Des miniatures, peintes en ses années de jeunesse, embellissaient le petit salon aux meubles disparates et amicaux. Le soir, une lampe très voilée enveloppait de sa lumière atténuée ces choses et cette demoiselle d'autrefois.

Les pauvres honteux, les quêteuses, les affligés connaissaient bien ce logis modeste. Tante Fée se privait assez pour donner beaucoup.

Lorsqu'elle sortait, les voisins, ignorant son chemin, savaient son but. La sainte fille portait quelque part sa délicate bonté, son dévouement effectif. Ou bien elle s'en allait à Notre-Dame du Port, non pour y épier autrui, mais pour y prier.

L'attachement admiratif des personnes d'œuvres, pour M<sup>lle</sup> Ormesse, n'avait d'égal que leur aversion pour M<sup>lle</sup> Trèves, sa voisine, son vis-à-vis plutôt.

Un hasard ironique rapprochait leur logement. Si distantes s'avéraient leurs âmes.

Sa vue très affaiblie rendait dangereuses, pour tante Fée, les sorties tardives. Elle recevait donc le soir. Ses crépuscules restaient rarement solitaires, tant on savait accueillants son logis et son cœur.

Quand M<sup>me</sup> Dallisat se résigna sérieusement à prendre les précautions exigées par ses nouvelles espérances, Gérard vint seul rue du Port. On ne voulait pas désaccoutumer tante Fée de cette joie quasi journalière. Marthe, sortant de chez Elisabeth, souvent y retrouvait Gérard.

Si des intrus dérangent le familial trio, M. Dallisat, prétextant l'heure ou le travail, s'éclipse. Seuls, au contraire, il savourait leur intimité très haute, une de celles, très rares, dont le goût sans pareil persiste au cœur après que la jouissance nous en fut ravie. Comme leurs causeries ailées survolaient les potins, les sujets oiseux ressassés, banalités monotones, dans les visites du jour de l'an!...

La santé d'Elisabeth, celle de M<sup>me</sup> Estève, les écoliers, Georges, Robert et les jumelles, les lettres d'Yvonne taillaient sa part à l'actualité affectueuse, la seule intéressante. Ensuite, on s'évadait vers des régions culminantes, où tante Fée, méditative et familière des cimes, guidait l'essor de ses jeunes amis. Pauvre tante Fée, ses regards éccœurés du mal ne le frôlaient jamais qu'à regret. En tout cela, sa candeur ne voyait pas malice. Vivant par l'âme seule, en toute pureté, comment eût-elle soupçonné le péril?

Hélas! la jaunisse humaine voit tout en jaune. Etre irréprochable en ce monde pervers n'assure

personne contre la malveillance. Tante Fée ne pressentit pas le piège dressé si près d'elle.

Le piège, c'était M<sup>lle</sup> Trèves ou plutôt sa fenêtre. Dans l'embrasure, une glace permettait à l'occupante de surveiller la rue par les deux bouts. L'obscurité prompte, en ces jours écourtés, entraînait quelque peu son espionnage, justement à l'heure propice.

Mais elle constata rapidement que, sous le porche béant de M<sup>lle</sup> Ormesse, une lampe électrique servait sa malice. Les silhouettes se détachaient nettement dans sa clarté crue. Dès lors, identifier M. Dallisat et M<sup>lle</sup> Estève, rien de plus facile.

A son grand scandale, elle vérifia ses suppositions. Tante Fée recevait, ensemble, les deux jeunes gens : la femme de l'un, la mère de l'autre étant absents. Au vrai, le lieu du rendez-vous semblait fréquenté et les rencontres nullement clandestines. Sur le rectangle lumineux, d'autres habitués découpaient leurs fantômes familiers.

Henri Ravel, quelquefois, venait revivre, près de son aimable hôtesse, le souvenir des vacances dernières.

Un complaisant hasard l'y conduisait toujours à l'heure où Gérard y venait. Presque sûr d'y retrouver Marthe, l'officier s'arrangeait pour cela. Il ne voulait pas aller trop souvent chez M<sup>me</sup> Estève. M<sup>me</sup> Ravel, toujours au Maroc, ne connaissant pas la jeune fille. Trop d'assiduité risquerait de compromettre l'objet de son culte secret.

Le soupir résigné, inévitable écho éveillé par les coups de sonnette, n'accueillait pas le sien, qu'on distinguait parmi tous, strident et ferme.

Catherine, en l'introduisant, annonçait : Monsieur Henri.

La famille l'adoptait. Ses brèves paroles, sa tournure d'esprit concise, ses conceptions trop nettes, trop absolues ne valaient point, au goût de Marthe, la séduction poétique, les pensées nuancées

de Gérard. Néanmoins, la très respectueuse attention dont le capitaine l'entourait ne lui causait nul déplaisir. Toutefois, la normale solution par le mariage, elle ne l'envisageait point. M. Ravel? un ami comme Gérard, moins bien appareillé à son âme, beaucoup moins intime. Escomptant peu l'avenir, elle s'interdisait de le scruter, et ne construisait pas même un château en Espagne.

Par une fenêtre entre-bâillée, le destin bienveillant lui faisait signe. Sa défiance s'obstinait à tenir sa porte close.

M<sup>me</sup> Estève regardait plus loin, avec ses yeux maternels, et ne dissimula guère sa réelle satisfaction quand M<sup>me</sup> Ravel, Clermontoise pour quarante-huit heures, rencontra Marthe chez M<sup>me</sup> Dalisat. La jeune fille s'ingéniait à distraire la recluse.

— Comment la trouves-tu? demanda, tout de suite, M<sup>me</sup> Estève à sa fille.

— Très à mon goût, maman. Taille moyenne, les cheveux noirs à peine striés d'argent, un grand front pensif, des yeux brillants, un sourire...

M<sup>me</sup> Estève s'impacienta :

— Mon Dieu, laisse en paix son physique. Est-elle sympathique?

— A moi, très. Seulement, vous savez, cela dépend tellement des atomes réciproques...

— Enfin, te plaît-elle?

— M<sup>me</sup> Ravel sera la plus adorable des belles-mères possibles, après vous, toutefois, conclut malicieusement la jeune fille. C'est cela que vous vouliez me faire dire, n'est-ce pas, maman?

— Tu es insupportable.

— Mais non, maman, mais non. Vous me préférez ainsi. Imaginez votre fille, gémissante, effondrée sous son bonnet de sainte Catherine... Tenez, je parle sérieusement. Très attirante, M<sup>me</sup> Ravel, très ; elle a des yeux profonds, pareils aux vôtres. Des yeux qui comprennent. On aimerait à se confier à son cœur. Elle a le don.

M<sup>me</sup> Estève remercia Dieu, ce soir-là.

Les sympathies sont rarement unilatérales ; M<sup>me</sup> Ravel, ayant séduit Marthe, devait être conquise, elle aussi. Allait-elle s'inaugurer, enfin, pour sa fille aimée, cette destinée heureuse dont la mère désespérait parfois ? L'heure était si défavorable, et cependant, pour engager sa vie, Marthe ne se contenterait pas d'un à peu près.

Mais les matines d'espérance ouvrent parfois la rigile de nos déceptions.

Le soleil plus chaud prélude à l'orage.

Le lendemain, une panne électrique plongea tout le quartier haut de la ville dans l'ombre, au moment du cercle chez tante Fée. On se bouscula dans une tâtonnante course aux bougies. Catherine exhalait ses grognements, au fond de sa cuisine ténébreuse. On s'éclaira vaille que vaille.

La rue, elle, ressemblait au vestibule des enfers. Sept heures ! Il fallait partir. Les visiteurs se risquaient dehors, s'engouffrant dans la nuit. Les lampes de poche ou les briquets, faiblement, narguaient l'obscurité. Les cannes et les parapluies tâtaient les marches.

— Il faut que je rentre, déclara Marthe.

Tante Fée objecta :

— Il fait noir comme dans un four.

— Tant pis... Je tâcherai de ne pas me perdre.

Gérard proposa :

— Je vous accompagnerai, Marthe. Cela ne me détourne pas.

— Cela vaut mieux ainsi, approuva M<sup>lle</sup> Ormesse. Partez vite, mes enfants. Je serai plus tranquille sachant Marthe escortée. Il y a tant de mauvaises gens.

Plus que vous ne croyez, imprudente tante Fée, vous qui marchez droit dans la vie aux sentiers obliques...

Marthe et Gérard arrivaient dans la cour, gouffre d'ombre. Brusquement, elle s'irradia. Leur

double silhouette s'enleva, sombre, sur la lumière enfin revenue.

M<sup>lle</sup> Trèves guettait.

Parce qu'on y voyait clair à présent, ni M. Dallisat ni sa compagne ne jugèrent devoir se séparer, comme des écoliers pris en faute. Ils partirent ensemble jusqu'au seuil des Estève, rue Ballainvilliers.

M<sup>lle</sup> Trèves, jubilante, remâchait son indignation.

— Cette fois, ça y est. Pris sur le fait. Le scandale en plein !

Offusquée dans son pharisaïsme, satisfaite en son instinct de méchante mouche qui se plaît sur les fruits gâtés, elle parlait toute seule.

Les fautes d'autrui, même imaginaires, fournissaient, à sa vertu négative, une occasion de s'admirer, à sa vigilance un prétexte pour intervenir dans ce qui ne la regardait pas.

Il fallait agir... Cela ne pouvait durer ainsi...

M<sup>lle</sup> Félicité n'y voit pas plus loin que le bout de son nez, assez long, il est vrai.

M<sup>lle</sup> Trèves, embellie par un pied de marmite entre les deux yeux, raillait volontiers le nez jaloux de sa voisine.

« On lui montrera ce qui se manigance sous son aile, pauvre dupe !... Il est urgent aussi de prévenir M<sup>me</sup> Dallisat. Pas commode... Comment lui insinuer ?... Quel motif inventer pour cette visite extraordinaire ?... Elle est si peu communicative, surtout. Ah ! si elle avait tenu compte de mes premiers avertissements... ! »

Restait M<sup>me</sup> Estève. Celle-là ne devrait-elle pas veiller sur sa fille ? Mais, avec elle, rien à faire... Au premier mot, on serait remis à sa place, et comment !... Aveugles par état, les mères !

Bien décidée à tout mettre en œuvre, pour le plus grand bien de tous, évidemment, M<sup>lle</sup> Trèves attendit, sans patience, le prochain sermon de charité.

Pour rester dans l'esprit de la cérémonie, elle rumina ses édifiants projets, pendant que le prédicateur s'évertuait à enseigner l'amour fraternel, le « Sint Unum ».

A la sortie, elle se posta dans le tambour. Germaine Mazel assurait que, pareille aux araignées, elle affectionnait les recoins, pour y mieux ourdir ses embûches.

La tourbillonnante M<sup>me</sup> Ryde se cogna sur elle :  
— Chère petite, c'est Dieu qui vous envoie !

Il en fallait rendre grâce au diable, bien plus sûrement. Émbusqué sur le parvis, il cherchait à rattraper le temps perdu pour lui, pendant cette heure dédiée aux pauvres.

— Qu'y a-t-il, chère Mademoiselle ?

Pour M<sup>me</sup> Ryde, tout le monde était cher. Son sourire se multipliait inlassablement. Elle se connaissait une foule d'amis, rien que des amis. Personne jamais ne lui inspira ni éloignement ni même indifférence. Son encombrante serviabilité la mêlait en maintes affaires où elle n'avait rien à voir. Elle collectionnait déjà un nombre coquet de rebuffades. On ne comptait plus les gaffes à son actif. Sereine, elle restait seule à ne pas s'en douter.

Trotter, potiner, s'agiter, elle n'imaginait aucun autre programme d'existence.

M<sup>lle</sup> Trèves lui saisit le bras. En chuchotant, elles remontèrent la rue du Port. L'élégante M<sup>me</sup> Ryde secouait, d'un geste saccadé, son manchon de skunks, scandant ainsi les confidences murmurées.

Au coin de la rue Pascal, ces carrefours étant prédestinés aux effusions comme aux rhumes, elle serra les mains de la vieille fille.

— Comptez sur moi, chère Mademoiselle, comptez sur moi. Vous savez combien j'aime Elisabeth. Il faut qu'elle coupe court... Marthe agit sans mauvaise intention, j'en suis sûre... Une enfant, une véritable enfant. Elle ne voit pas la portée de

ses actes... Quant à M. Dallisat... Vous savez, les hommes!

L'exclamation, suivie d'un silence plus significatif encore, accabla le sexe fort; certaines femmes, M<sup>me</sup> Ryde en particulier, ayant la fâcheuse habitude de généraliser leurs expériences personnelles.

— Surtout, recommanda M<sup>lle</sup> Trèves, pour vous tout cela, sous le sceau du secret. Je me fie à votre discrétion, ma chère enfant. Pas un mot à personne.

— Soyez tranquille, chère amie, vous me connaissez : je suis un mur, un vrai mur.

La vieille fille s'éclipsa, fort satisfaite. Elle en avait des preuves : certains murs sont de merveilleux échos.

De son pas tanguant, elle monta chez M<sup>lle</sup> Ormesse.

Tante Fée tricotait, pour Elisabeth, une brassière blanche et souple. Elle reçut sa visiteuse fort aimablement. Sa conscience lui reprochait l'antipathie irraisonnée, si peu charitable, que lui inspirait M<sup>lle</sup> Trèves.

Ces demoiselles parlèrent d'œuvres. Par exception, M<sup>lle</sup> Trèves ne critiqua rien, ni personne, pas même M<sup>me</sup> Tellus, cette péclore qui l'évinçait d'une présidence. Toutes ses brigues, toutes ses ruses avaient échoué contre l'unanime exclusion. « La mouche du coche », et venimeuse encore, avait conclu le directeur de l'association.

« Elle se convertit », pensa tante Fée, en la voyant tout sucre et tout miel.

— Vous êtes seule, remarqua soudain la convertie. C'est surprenant.

— Oui, ma petite Marthe ne viendra pas. Sa mère garde le lit. Un cœur délabré, cette pauvre amie. Sa fille la soigne avec une tendresse attentive. Je n'attends pas sa visite, ces jours-ci.

M<sup>lle</sup> Trèves rapprocha sa chaise contre le fau-

teuil rouge et, se penchant, la voix assourdie, murmura :

— Cela sera providentiel, ma bonne demoiselle, Tante Fée, interloquée, répéta :

— Providentiel?

— Mais oui. Bien à mon corps défendant, je dois vous prévenir : devoir pénible, mais certain. Vous l'ignorez, mais on parle.

Tante Fée sursauta.

Ce mot, dans leur milieu esclave des conventions, tributaire du qu'en-dira-t-on, assumait un sens précis, menaçant.

— On parle?... De Marthe?... Pourquoi?

— On trouve bizarre... et, comment dire? choquante son intimité avec M. Dallisat... Ils se voient souvent, ici ou là..., chez vous, en particulier... Ils sont jeunes tous deux... et...

Tante Fée se redressa, indignée :

— Et l'on pense que je couvrirais, entre ces enfants que j'aime comme miens, un flirt?

Sur ses lèvres, le dégoût hachait les paroles.

M<sup>lle</sup> Trèves, effarée, fit machine en arrière.

— Non pas, non pas certes, vous exagérez... On vous estime trop... N'employez pas des mots pareils qui déforment les choses... On ne soupçonne entre eux aucun mal... Seulement, on craint un danger...

— La vigilance de *on* se hâte d'y parer. Personne ne paie les espions et les calomniateurs. Pourquoi le métier a-t-il tant de vogue? lança tante Fée, dédaigneuse, arrachée, cette fois, à ses résolutions.

— Croyez bien, assurait M<sup>lle</sup> Trèves, que je ne vous disais pas cela pour vous affliger ni pour vous froisser, certes, mais...

— Pour me rendre service, je n'en doute pas, et je vous en suis infiniment reconnaissante.

Le ton cinglant donnait congé. M<sup>lle</sup> Ormesse, pour le mieux signifier, se leva.

M<sup>lle</sup> Trèves opéra sa retraite, avec des phrases

bénisseuses, sous le regard hostile de tante Fée, rajeunie par la colère.

Gérard, survenu peu après, trouva sa tante affairée dans son fauteuil, roulant nerveusement son rosaire.

Contre la malice des hommes, quel autre secours sinon Dieu? Tante Fée fut tentée d'avertir M. Dalisat. Elle y renonça, résolue à ne jamais parler sous le coup d'une émotion, sans avoir réfléchi et prié.

A quoi bon, d'ailleurs, précipiter l'heure de la souffrance?

Ils causèrent donc affectueusement. Gérard perçut, dans les réflexions de l'indulgente demoiselle, une saveur inaccoutumée d'amertume.

— On dirait, tante Fée, observa-t-il, que vous avez une peine.

— Mon petit, chacun a la sienne, répondit-elle, éludant la question. Il faut sept séries de neige pour faire un hiver, combien de chagrins pour faire une vie?

— Quelqu'un vous tourmente : une santé, un avenir, reprit le jeune homme, sachant ce cœur uniquement occupé des autres.

— Oui, c'est-à-dire non...

Tante Fée savait mal mentir, les réticences mêmes la gênaient. Elle crut tout concilier en prononçant le nom des amis en cause.

— M<sup>me</sup> Estève est malade.

— Depuis quand?

— Depuis avant-hier, dans la nuit... Une crise au cœur. Son mari la condamne au repos. On doit la suivre de très près.

— C'est pourquoi ma femme se plaint. Martha reste invisible.

Il tira sa montre :

— J'ai le temps; je vous quitte, tante; en passant, je prendrai des nouvelles.

M<sup>lle</sup> Ormesse ouvrit la bouche, tentée une fois

encore... Dirait-elle, maintenant, ce qui devait être dit ?

Gérard, déjà, enfilait son pardessus dans le vestibule.

Catherine, curieuse comme une bonne de curé, écoutait peut-être. En somme, Marthe, pour longtemps, retenue chez elle... Fallait-il se presser de troubler leur claire amitié ?

— Au revoir, Gérard, au revoir, mon cher enfant.

Boulevard Gergovia, M. Dallisat rentra préoccupé. Il avait entrevu Marthe, visage soucieux de garde-malade alarmée. Le D<sup>r</sup> Estève ne lui cachait pas ses inquiétudes. Pour sa fille aînée s'annonçaient des fatigues, un assujettissement prolongé, surtout l'anxiété constante.

— Madame est-elle seule ? questionna Gérard, et quittant son chapeau.

— M<sup>me</sup> Ryde est avec Madame.

Loin de conjecturer ce que cette visite apportait dans sa vie, Gérard songeait à l'épreuve survenue chez leurs amis ; il répondit :

— Bon, j'y vais.

Quand il entra dans le petit salon bleu, la conversation se brisa, telle une vitre sous un jet de pierre. Ce fut tellement sensible que le maître de la maison se sentit gêné. Chez lui, il arrivait en intrus.

Il salua M<sup>me</sup> Ryde. La jeune femme s'évertuait en paroles volubiles, masquant ainsi son propre embarras. Evidemment, M. Dallisat tombait mal.

— Vous allez bien ?

— Oui... merci. Qu'il est tard !... Excusez-moi... Je me suis oubliée en causant... Cette chère Elisabeth s'ennuyait toute seule... Je me sauve... Au revoir, chérie... Tout ira bien... allez. Adieu, Monsieur. Non, je ne veux pas être reconduite... Je connais le chemin.

Elle s'éclipsa, laissant les époux en présence.

Muette, Elisabeth poussait durement son aiguille, l'étoffe fronçait sous le fil prêt à casser... Gérard, étonné, examinait sa femme, cette attitude imprévue, étrange.

Il voulait parler des Estève. Une intuition l'arrêta. Ce fut une phrase vulgaire qui tomba, coup de sonde dans l'abîme obscur.

— Nous allons diner ?

— Je le pense. Il est assez tard.

— Je ne rentre jamais beaucoup plus tôt.

— Naturellement.

La voix de M<sup>me</sup> Dallisat tintait faux, aussi nerveuse que ses doigts. Gérard s'inquiéta.

— Es-tu malade, Elisabeth ?

— Malade ? Point du tout. Où prends-tu cela ?

— Dans ton air. Tu ne parais pas dans ton assiette.

— Tu t'en aperçois, voilà qui m'étonne.

— Puis-je ne pas remarquer ta mauvaise humeur ?

— Ma... oui... en effet... C'est moi qui ai tort.

— Voyons, reprit M. Dallisat, froissant dans ses mains une fleur arrachée au hasard. Tu cherches à me dire des sottises. Quelle mouche te pique ?

— Je trouve abusives tes citations chez tante Fée, jusqu'à cette heure, voilà tout.

— Par exemple, voilà bien la première fois que tu t'en plains. Deviendrais-tu jalouse de tante Fée ? Ce serait comique, sais-tu !

Elisabeth murmura des mots inintelligibles.

— Qu'est-ce que tu racontes, à mi-voix ? D'ailleurs, je ne suis pas resté rue du Port. Je viens de chez les Estève.

Un ironique sourire, arquant la bouche de la jeune femme, en accentua le pli amer.

— Evidemment ! Marthe n'était pas chez tante Fée.

— Non : sa mère est malade.

— Ton empressement ne m'étonne point. Il ne surprendra personne, d'ailleurs.

Dallissat dévisagea sa femme. Ainsi l'avocat fouillait ses clients taciturnes, méfiants Auvergnats chez qui l'on devait extirper la vérité.

— Ah çà ! que signifient ces airs sibyllins, Elisabeth ? Tu parais en vouloir à tout le genre humain.

— Tu veux le savoir ? Eh bien ! cela me fâche, pendant que je suis cloîtrée, d'entendre la ville commérer sur toi et s'apitoyer sur moi.

Ahuri, Gérard se demanda si l'état de sa femme n'amenait pas, dans son équilibre mental, une perturbation passagère. M<sup>me</sup> Dallissat continuait :

— Tu devrais me tenir compagnie, au lieu de poursuivre, ici ou là, ton flirt spirituel avec Marthe.

Gérard tombait des nues. Il haussa les épaules :

— Tu deviens folle, ou plutôt on te monte la tête. M<sup>me</sup> Ryde, cette petite peste !

— M<sup>me</sup> Ryde est la bonté même. Il ne s'agit pas d'elle, mais de Marthe. Elle aurait mieux fait de s'épouser, jadis.

— Elisabeth, ton état excuse ton absurdité. Je te croyais assez de confiance en moi...

— J'en ai... j'en ai... Tu ne comprends donc pas mes paroles. J'ai dit un flirt, et, qui plus est, un flirt spirituel, oui, un flirt d'âmes. Je choisis mes mots. Pour moi, je te le répète, il n'y a que cela, et c'est trop.

Chez Gérard, l'irritation fourmillait. Il se contentait. Sa femme traversait un moment de moindre résistance physique et d'épuisement nerveux, de là cet accès impromptu de ridicule jalousie. Il lui prit la main, cherchant, pour l'apaiser, les mots les plus tendres. Elle écoutait, les yeux vagues, rivée à l'idée fixe. Depuis la fameuse vente, en dépit d'elle-même, certains détails la frappaient, jamais notés

jusqu'alors. Son tour d'esprit servait trop bien ce pointilleux recensement. Les suggestions de M<sup>me</sup> Ryde firent cristalliser ces remarques infinitésimales. Sur leur bloc s'usait, vainement, la persuasion de Gérard.

Pas assez intelligente pour démêler la sottise de certains « on dit », pas assez passionnée pour leur imposer une infrangible confiance, Elisabeth se butait. Relevant son front, soudain, elle supplia :

— Promets-moi de ne plus voir Marthe

Il recula d'un pas.

— Alors, c'est sérieux, décidément ? Puis-je, ma chère, te promettre une sottise ? Rompre avec Marthe, ton amie de toujours, accrédi-terait les fameux bruits qu'on a l'exquise attention de colporter jusqu'ici. Cela ferait tort à M<sup>lle</sup> Estève. Commettre une telle injustice, même par amour pour toi, je n'y consentirai pas. Une bonne nuit, d'ailleurs, te portera conseil.

— On va diner, maman, cria Georges, faisant irruption.

Ce fut le signal de la trêve.

Au dessert, M<sup>me</sup> Dallisat se retira pour se coucher.

Seul dans son cabinet, Gérard mêla ses réflexions à la tournoyante fumée de son cigare. Il conclut que, sur sa femme, cette fois, la maternité influait bizarrement. Tout en ménageant sa nervosité, il ne devait pas capituler devant des exigences abusives. Sa conscience ne lui reprochait rien. C'était vrai, ses rencontres avec Marthe lui étaient précieuses. Il ne s'en cachait pas. Cela différait tellement des insinuations dont, à juste titre, Elisabeth pourrait s'offenser. Une amitié si forte, mais si affectueuse, si fraternelle. Il s'emportait tout haut contre ces vipères dont la bave malsaine salit tout ce qu'elle touche.

Le lendemain après midi, il s'installa auprès de sa

femme avec ses dossiers. Sa résolution ne variait point. Aux nerfs malades de la jeune mère, il procurerait une détente par certaines concessions.

— Tu ne sors pas? dit M<sup>me</sup> Dallisat.

— Non; les enfants absents, la solitude ne te vaut rien. Je te garde.

Il lui souriait loyalement. Un sourire incertain lui répondit.

Une heure coula, silencieuse. Chacun redoutait le péril des mots.

La sonnette vibra, Marthe survint.

A sa vue, les traits de M<sup>me</sup> Dallisat s'altérèrent. Eveillée, la jalousie ne s'endort plus.

« Voilà donc le secret de cette claustration conjugale. Il l'attendait! »

Gérard, pénétrant sa pensée ombrageuse, maudissait la coïncidence.

— Enfin, je m'échappe un moment, disait Marthe, embrassant M<sup>me</sup> Dallisat, raidie sous ses lèvres. Papa s'est chargé de garder maman.

— Il attend quelqu'un? insinua, railleuse, Elisabeth, en fixant son mari.

Il sentit l'allusion. Son regard offensé la démentit.

Innocemment, Marthe répliquait .

— Non. Il n'attend personne. Jamais il ne fait ses visites le dimanche soir. Alors, sachant mon désir de te voir...

— Moi?

Cette fois, le ton agressif, l'accent dubitatif frappèrent la jeune fille.

— Oui, toi. Tu ne le crois pas?

— J'ai cru beaucoup de choses, assez pour être dupe...

M<sup>lle</sup> Estève se tourna vers M. Dallisat :

— Dites donc, Gérard, Elisabeth est mal lunée, ce soir. Que lui ai-je fait?

— Rien du tout, protesta l'interpellé. Elle devient un peu nerveuse. Cela s'explique.

Pour dissimuler son malaise, il feuilletait, machinalement, un dossier. Marthe les examinait l'un après l'autre. Comment déchiffrer cette énigme?

On entendait, au dehors, un halètement sauvage. Cette bise hérissait les nerfs. M<sup>lle</sup> Estève tenta de renouer la conversation :

— Il va neiger.

M. Dallisat marcha vers la fenêtre.

— Il neige.

— De là ta fatigue, Elisabeth. Ma pauvre maman en souffre aussi. Le temps déchargé, vous irez mieux.

— Ce n'est pas la neige qui me pèse.

— Quoi donc?

— Mes tourments.

— Tu as des tourments, ma grande? Y puis-je quelque chose? Pour toi, j'essaierais l'impossible, tu le sais bien.

— Oh! je t'en prie, pas de phrases, pas en ce moment. Occupe-toi de mon mari. Causez! causez! Faites comme si je n'y étais pas.

Stupéfaite, M<sup>lle</sup> Estève cherchait, sur le visage de M. Dallisat, l'explication de cette hostilité déconcertante. Il se taisait, craignant un éclat pire.

— Je crois que je vous dérange, dit alors Marthe. Adieu, Elisabeth. Je ne sais quand je pourrai revenir.

Elle sortit, sans embrasser M<sup>me</sup> Dallisat.

Gérard l'accompagnait. Rapidement, entre les portes, il lui confia :

— Marthe, excusez Elisabeth. Elle n'est pas responsable en ce moment. Pardonnez-moi. Aujourd'hui, je ne pouvais ni l'apaiser ni la gronder, pas même vous expliquer. Quoi qu'il arrive, gardez foi dans mon amitié.

Sous la neige, M<sup>lle</sup> Estève s'en allait, la figure

jouettée par les flocons piquants, l'âme en désarroi. Quel sortilège envoûtait Elisabeth, glaçait Gérard, détruisait leur intimité?

Vainement, Marthe explorait ses souvenirs : rien n'était advenu entre eux. Tout était changé pourtant. D'impérieux sanglots gonflaient sa gorge. Un désir de confiance l'oppressait. La chapelle des Capucins l'attira.

Austère, en sa blanche nudité que la lampe empourpre, elle se trouvait vide à souhait pour qu'un gémissement n'y suscitât point des curiosités indiscreètes. Marthe implora la force d'affronter le chagrin inconnu.

Ignorer d'où vient le coup, ni quel autre menace, chanceler en pleine et paisible joie, c'est dur.

Les âmes jeunes ne prévoient pas quelles embûches imprévues le malheur camoufle sous nos allégresses éphémères. Elles s'affolent sous le choc et vacillent.

Hors de la chapelle, M<sup>lle</sup> Estève heurta, dans l'ombre, une femme abritant sous sa cape un petit enfant... Une pensée lui sauta au cœur, ancre de secours, bouée de sauvetage dans les naufrages intimes : « Maman ! »

Elle hâta le pas.

Revoir sa mère, lui parler, sûre d'avance qu'elle devinerait et saurait défendre sa fille : voilà ce qui pressait.

Une mère n'est-elle pas, contre la vie méchante, l'inexpugnable refuge?

— Te voilà, fit le D<sup>r</sup> Estève. Tant mieux. Je viens de subir une rude alerte. Ta mère a eu une syncope. La piqûre la remonte, le cataplasme sur le cœur rétablit la circulation. Néanmoins, la faiblesse s'accroît. Mon inquiétude également. Si cela recommence, je ne réponds plus de rien.

Sa fille, défaillante, s'appuya au mur.

Le docteur continua :

— Je veillerai cette nuit, Marthon. Tu te surmènes assez. D'ailleurs, je la surveillerai. Cela vaut mieux. Demain, sois très sévère pour les visites, sans l'effrayer, bien entendu... Lui éviter toute émotion, voilà le plus important. Rien qui l'agite... Ça le préoccupe... Au besoin, supprime le courrier... Tu as compris ?

D'une voix blanche, la pauvre petite répondit :

— Oui, père.

Elle rentra dans sa chambre, quitta ses vêtements de sortie. Des sanglots l'étouffaient... Sa mère en danger... La pire douleur suspendue sur son cœur et sur son existence, l'angoisse de ces minutes dont chacune pouvait être mortelle.

Et puis, dans la rafale abattue sur son âme, et qui l'aveuglait, elle devait s'interdire, impitoyablement, l'abri, le cher, le tendre abrî si désespérément souhaité.

— Pas d'émotions, surtout !

Il fallait se taire, renfermer tout en soi, et sourire.

La neige, au dehors, tombait dru ; le vent cinglait les vitres, les flocons s'y écrasaient comme des gifles.

Dans la maison, la tiédeur désengourdissait les membres. Mais, frustrée du secours maternel. Marthe, en son cœur, frissonnait.

## VI

## CŒURS DE CHEVALIERS

M<sup>lle</sup> Ormesse, annonça la domestique.

Marthe lâcha le bas qu'elle reprisait, près de sa mère somnolente.

La malade ouvrit les yeux, sourit, et faiblement implora :

— Je voudrais la voir.

La jeune fille avait imposé, tout le jour, une rigoureuse consigne. Elle préservait le repos de la malade et sa propre solitude. Depuis l'aube, elle ne quittait point la chambre, où flottait, dans la pénombre, la fade senteur des médicaments.

M<sup>lle</sup> Estève ne souhaitait nullement sortir, croiser des indifférents auxquels il faut faire bon visage. Comment, le cœur tordu par le chagrin, débiter la monnaie des banalités souriantes? Mais tante Fée... tante Fée, le soleil dans le brouillard, la ressource, l'unique confidente possible, la chère maman étant exclue par son cœur trop fragile.

Tante Fée entra, sans bruit, ombre légère, apaisante vision. Elle embrassa M<sup>lle</sup> Estève, s'installa contre le lit. Marthe, à mi-voix, lui raconta la syncope soudaine, lui détailla les soins prescrits, gardant pour elle, bien entendu, les inquiétudes paternelles.

— Avec cela, notre maman chérie sera bientôt sur pied... Quelle fête, ce jour-là!... J'en ris d'avance.

Elle riait, en effet. Mais ce rire fêlé sonnait faux. M<sup>lle</sup> Ormesse la dévisagea :

— Tu as veillé cette nuit, Marthe?

— Non, tante Fée. Pas moi, mon père.

En effet, elle s'était couchée, et même, assommée par la peine, elle avait dormi. Mais ce sommeil, agité, nerveux, demi-conscient, pire qu'une insomnie, la laissait brisée. Les traits tirés, les yeux fiévreux révélèrent la nuit mauvaise.

— Yvonne rentre cette semaine. Son oncle reprend ses vieilles manies. Donc il est guéri. Sa nièce peut partir. Elle ne lui sert plus de rien.

— Pour cette fois.

— Pour cette fois, oui! Il le laisse comprendre. Depuis qu'il est vieux, il se souvient d'Yvonne, chaque fois qu'il en a besoin. Ainsi font beaucoup de gens pour le bon Dieu.

— Yvonne ne regrettera pas Toulouse, l'exil pour elle?

— Yvonne! Elle déraisonne de joie et se forge des félicités. C'est à croire qu'elle ne peut plus se passer de nous. Le mal du pays la rongait, à l'en croire... Elle me promet de longues visites, à toi aussi. Elle projette même de tenir compagnie à Elisabeth. Je n'y comprends rien. Elle la souffrait tout juste autrefois, et même cet été.

— Tout change, constata Marthe, brièvement.

Derechef, M<sup>lle</sup> Ormesse la regarda. Ces yeux mornes, ces lèvres serrées pour retenir quelque chose, parole ou sanglot, que signifiait?...

« Je la trouve désespérée, ce soir, ma petite Marthe, songea la vieille fille. Son cœur non plus ne va pas... Savoir si...? »

Aussitôt, la question jaillit :

— As-tu vu les Dallisat?

— Hier.

— Comment sont-ils?

— Bien.

— Elisabeth doit-elle sortir?

— Je ne sais pas.

« Elle a eu vent de quelque chose. Pas naturels, tous ces monosyllabes. Je veux la confesser. »

M<sup>lle</sup> Ormesse se leva.

— Allons, Suzanne, je te fatigue à la fin. Soyons raisonnable. J'emmène Marthe pour bavarder un peu plus. Tu sonneras, si ta garde-malade te manque.

— Oui, oui, distrais un peu ma pauvre fille. Au revoir, ma Fée.

Dans la chambre de Marthe voisinaient un lit de cuivre brillant, un bureau, deux chaises, un fauteuil bas. Un paravent avouait, en la dissimulant, la toilette invisible.

Un seul luxe : les gravures simplement encadrées, mais choisies avec goût, et des livres serrés sur une étagère tournante.

Un crucifix d'ivoire signait le mur.

Tante Fée s'assit dans le fauteuil. Marthe se laissa choir, le front contre les genoux de sa vieille amie.

— Tante Fée, il faut que je vous parle.

— Je m'en doute. Tu as pleuré... Tu n'as pas dormi... Qu'est-ce qui t'arrive, ma chérie?

— Je n'en sais rien.

— Comment? Tu ne sais pas pourquoi tu pleures?

— Si, mais je ne sais pas ce qui arrive...

— Où?

— Chez les Dallisat.

« Allons, pensa M<sup>lle</sup> Ormesse, je n'ai pas su parer le coup assez tôt. »

En elle, de nouveau, l'indignation bouillonna, comme du lait chaud, quand on remet la casserole sur le feu.

Marthe raconta, point par point, sa visite boulevard Gergovia. Derrière les gestes, les paroles, pour elle inintelligibles, sa tante reconstituait le petit drame intime : la jalousie d'Elisabeth, surex-

## L'IMPOSSIBLE AMITIÉ

citée par quelques racontars imprudents... ou voulus; la gêne de Gérard, informé, lui aussi, par une scène conjugale peut-être.

— Voilà, concluait Marthe, j'ai beau me creuser l'esprit... Je ne comprends pas... Que me reprocher contre eux?... Je les aime trop pour leur faire la moindre peine... Alors?... Il ne faut donc compter sur personne... Tout n'est qu'un leurre, même l'amitié... Oui, l'amitié, la plus trompeuse de toutes les chimères!

— Non, dit gravement M<sup>lle</sup> Ormesse. L'amitié est une réalité, Marthe, mais si belle que les médiocres la jalouent, si haute que la plupart, trop matériels pour la comprendre, la méconnaissent.

Marthe ouvrit ses grands yeux stupéfaits.

Tante Fée leva vers le Christ son regard en détresse! Pénible tâche que de révéler à cette pureté le plaisir pris par certaines gens à éclabousser la neige avec leur boue...

— Vous savez quelque chose?... tante Fée, dites, oh! dites, implorait Marthe.

— Oui, ma pauvre petite, je sais. On m'a prévenue. Tes rencontres fréquentes avec Gérard, chez moi ou ailleurs, suscitent des critiques.

— Gérard?... Je le considérais comme un ami.

— Le monde, dans votre sympathie, voit autre chose... Cela me fait mal à te dire, ma petite enfant... Pourtant, je dois te mettre en garde... peut-être trop tard... On y voit de l'amour...

— De l'amour?... Mais Gérard est marié.

Ce cri jaillit, flèche vibrante. Toute la sincérité de ce cœur de vierge l'avait poussé. Est-ce que la question se pose? Est-ce qu'on aime un homme lié par ses serments?

— Cela n'arrête pas certaines gens, avoua tante Fée.

— Et l'on croit que nous?... Oh! c'est affreux! gémit la jeune fille, suffoquant... Elisabeth, elle-

même, le croit... Voilà pourquoi elle me traite ainsi... en rivale...

Les coudes aux genoux, la honte au visage, la pauvre petite sanglotait. Ces insinuations frappaient parmi ses meilleures affections et révoltaient sa délicatesse intacte. Toutes les désillusions l'étreignaient ensemble. L'expérience lui infligeait ses navrantes leçons.

Les sentiments très purs, trop exceptionnels, le vulgaire ne les admet pas. La méchanceté ne respecte rien, et des amitiés, après vingt ans, sur un soupçon injurieux, naufragent. Elle apprenait tout cela d'un coup.

Tante Fée appuya sur son cœur la tête brûlante. Marthe, surexcitée, criait son dégoût, révoltée contre l'injustice.

M<sup>lle</sup> Ormesse, navrée, laissait ce cœur blessé se débrider librement. Les blessures qui saignent guérissent mieux.

Enfin, Marthe, se redressant, déclara :

— Je ne verrai plus les Dallisat... Entre Elisabeth et moi se dresseront toujours son doute et ma déception... Je ne veux pas entraver la vie de Gérard, en irritant sa femme... J'éviterai de le rencontrer.

— Il ne faut pas en vouloir à Gérard... Il ne prévoyait pas...

— Je ne lui en veux pas. Voilà pourquoi je m'effacerai. Mon amitié se doit cela. Je la lui prouve en préférant sa paix à ma joie... Entre eux et moi, tout est fini...

L'exaltation, naturelle à son âge, poussait Marthe aux extrêmes. Il fallait l'amener à l'acceptation, infiniment plus difficile parfois, d'un juste milieu.

M<sup>lle</sup> Ormesse, très doucement, contredit :

— Tu ne feras pas cela, ma chérie. Cette rupture confirmerait, aux yeux des gens, tous les « on dit ». La maladie de ta mère expliquera le relâchement de

tes rapports avec les Dallisat, comme avec tout le monde. Tu ne dois pas rompre. A Elisabeth, tu pardonneras ; sa maternité l'épuise, l'énerve et l'excuse. Quant à Gérard, pourquoi le fuir comme un péril ? Rien ne t'y oblige. A présent, ma petite fille, il faut te tamponner les yeux, rafraîchir ton visage, avant de rejoindre ta mère. A cause d'elle aussi, tu ne peux pas casser les vitres... Je prierai pour toi. En des moments pareils, il n'y a que le Bon Dieu.

A la nuit, quand Marthe, ayant installé au chevet maternel une religieuse, fut seule dans sa chambre, devant les deux chaises encore rapprochées, elle y retrouva l'accablement, un moment secoué, et son irrémédiable deuil.

En une minute, elle avait perdu deux amitiés, mieux encore : ses illusions.

Hâtivement déshabillée, elle sanglota, la tête enfouie dans son oreiller.

Des souvenirs lui remontaient au cœur, douceur à jamais empoisonnée.

Ayant ressassé les mots dont on éclaboussait son amitié, hantée de cauchemars, elle sombra dans un sommeil pesant.

En s'éveillant, le lendemain, Marthe éprouvait une impression étrange... Un étau serrait sa tête, et l'appréhension poignante de recommencer à vivre égratignait son cœur.

Cependant, elle ne se souvenait pas... Tout à coup, elle se souvint.

Il fallait se lever, reprendre la chaîne des jours.

La vie, à ceux qu'elle a blessés, n'octroie aucun congé de convalescence...

M<sup>lle</sup> Estève s'en fut à l'église voisine, en quête de courage.

Sa tâche filiale continua, le long des jours qui suivirent celui dont rien n'effacerait la griffe.

Un après-midi, vers la fin de la semaine,

M<sup>me</sup> Dallisat vint prendre des nouvelles de la malade.

Marthe craignait, par-dessus tout, le tête-à-tête. Elle reçut sa visiteuse près de sa mère. Une amélioration réelle détendait la consigne.

Chapitrée par tante Fée, sérieusement tourmentée par le déplaisir patent de Gérard, Elisabeth s'efforçait d'endormir ses susceptibilités conjugales. Elle fit bon visage à son amie.

De son côté, Marthe s'appliquait à rester naturelle. Sa mère était là. Le plus simple était de paraître tout ignorer. Alors, pourquoi tenir rigueur à la jeune femme? Une saute d'humeur inexplicquée, cela s'oublie.

En d'autres temps, leur attitude contrainte n'eût pas échappé à M<sup>me</sup> Estève. Mais la maladie émousseait son habituelle perspicacité.

Elisabeth abrégéa la corvée. Son mari viendrait, sous peu, prendre d'autres nouvelles... Ce disant, son regard épiait Marthe, impassible.

Elle s'avança, les lèvres tendues pour un baiser. Négligemment, M<sup>lle</sup> Estève se baissa pour border le lit, échappant ainsi à l'étreinte.

Elle ne put éviter Gérard, le surlendemain. La bonne absente, Marthe ouvrit la porte. Son instinctif recul frappa M. Dallisat :

— Je vous dérange?

— Non pas.

Elle lui tendait ses doigts. Gérard la sentit passive, rétractée. Où étaient les cordiales poignées de main échangées jadis? Il s'informa de M<sup>me</sup> Estève.

Marthe répondait, la voix volontairement éteinte... La conversation tomba vite.

Que pouvaient-ils se dire, tous deux hantés par le même souci, le seul dont ni l'un ni l'autre ne parleraient?

Gérard répugnait à toute allusion devant cette

jeune fille sans reproche. Marthe redoutait toute parole évoquant le fantôme qui les séparait désormais.

M. Dallisat prit congé, avec des souhaits pour le rétablissement de M<sup>me</sup> Estève.

— Je voudrais tant la joie pour vous, dit-il avec un accent contenu, lourd de sens.

— Et, moi, répondit Marthe, volontiers je paierais cher celle que je vous désire.

Ils s'étaient compris.

Ensevelie, leur intimité du moins dormirait en paix. Ces paroles secrètes scellaient sa tombe. Assez respectueux d'elle pour la sacrifier, ils préféraient l'envelopper d'un linceul sans tache, que la promettre parmi les sourires et les brocards.

Pendant ce temps, la ville, en effet, jasait sur eux.

M<sup>me</sup> Ryde, à force de faire jurer le secret à tous ses amis intimes — une légion, — propageait, sans y prendre garde, la légende forgée par M<sup>lle</sup> Trèves.

Esprits plus sensés, âmes plus droites, cœurs plus hauts, maintes femmes, toutefois, haussaient les épaules, traitant d'imaginaires malsaines les récits mystérieux chuchotés par cette bavarde inconsciente. Le bon sens et le bon cœur auvergnats s'insurgeaient.

Tout de même, la tache d'huile gagnait.

M<sup>lle</sup> Trèves, cantonnée dans sa prudence, comme une vieille araignée tapie dans sa toile, y veillait habilement.

Certaines habiletés, grâce à Dieu, ricochent contre leurs auteurs. La dernière pierre, trop pesante, écrase l'édifice patiemment construit.

Sur la chaise même où M<sup>lle</sup> Trèves, quelques semaines auparavant, distillait doucereusement ses perfidies, Henri Ravel attendait que tante Fée achevât la lecture d'une lettre communiquée par lui.

Catherine l'avait introduit, non sans grogner :

## L'IMPOSSIBLE AMITIÉ

— Est-ce qu'on vient chez les gens le matin, quand le ménage n'est pas fait, pour trouver tout sens dessus dessous ?

Cette heure inaccoutumée, l'officier la choisissait à dessein. Il serait seul avec M<sup>lle</sup> Ormesse.

La vieille demoiselle plia le papier : une page quadrillée arrachée dans un cahier d'écolier. Elle la tint du bout des doigts et prononça :

— On a eu le courage de vous écrire cela ?

— Pas le courage, Mademoiselle, puisqu'on ne signe pas. Maintenant, voilà ce que j'en fais.

La lettre anonyme se tordit, noire, dans la flamme écarlate. Le capitaine reprit :

— Et voici ce que j'en conclus : Soyez assez bonne pour pressentir M<sup>lle</sup> Estève et ses parents. Sachez s'ils agréeraient ma demande en mariage ?

— Vous voulez... ?

— ... Ecraser ces langues de vipères. Si j'épouse Marthe..., M<sup>lle</sup> Estève, osera-t-on prétendre encore qu'elle est, pour mon meilleur camarade, autre chose qu'une irréprochable amie ?

M<sup>lle</sup> Ormesse posa sa main diaphane sur l'épaule du jeune homme.

— C'est très bien, ce que vous faites.

— Non : je l'aime... Je lui prouve ma confiance... Je la défends. On n'aime pas à moins. Mais, ajouta-t-il vivement, que M<sup>lle</sup> Estève ignore tout cela. La contraindre ainsi à dire oui, jouer à la générosité serait la pire indécatesse. Je tiens par-dessus tout à lui éviter la moindre gêne. Vous comprenez ?

— Votre mère ne vous blâmera-t-elle pas ? objecta M<sup>lle</sup> Ormesse. Dans notre génération, on reste susceptible sur les réputations, très attentif à l'opinion.

— Ma mère sait tout. Elle m'approuve M<sup>lle</sup> Estève l'a séduite par la droiture de son regard, ses manières si simples. Pas plus que moi, maman n'admet la possibilité de ce prétendu flirt.

— Cœur de chevalier ! Ils deviennent rares. Combien je voudrais remettre en vos mains ma petite Marthe ! Je ne vous le cache pas : admirablement choisi comme preuve d'estime, le moment convient mal pour obtenir son consentement. La pauvre petite, bouleversée par cette malheureuse histoire, inquiète de sa mère qu'elle adore, se trouve en mauvaises dispositions pour engager sa vie.

— Je patienterai. Pour rien au monde, je ne voudrais compliquer ses ennuis, seulement lui offrir le gage formel de ma confiance absolue... Qu'elle ne me dise pas non... J'attendrai qu'elle puisse dire oui.

Quand la proposition lui fut transmise, Marthe demeura interdite.

Tout se liguaît pour tirer son âme à quatre chevaux. Les émotions s'accumulaient, lui coupaient pour ainsi dire la respiration.

Prendre une décision dans un pareil état d'âme, comment y réussir, comment le tenter, même ?

D'ailleurs, elle vivait en proie aux scrupules. A force de ruminer le passé, elle en arrivait, sans suspecter son amitié pour Gérard, à s'accuser d'imprudence, d'entraînement irréflecti.

Ses innocents arrangements pour rencontrer M. Dalliat dans la rue, elle les blâmait, à présent, et aussi les instants prolongés chez tante Fée, quand elle prévoyait sa venue.

A la fin, aveuglée par les « peut-être » et les « qui sait », elle se demanda si quelque chose d'équivoque n'altérerait pas son sentiment pour Gérard ?

Alors, puisqu'il demeurait en elle, verrouillé, mais vivant, mieux valait ne pas se marier.

Cette hantise, ce continuel examen de conscience, cette analyse de l'impondérable l'affolaient.

Epanouie jusqu'alors dans la précieuse ignorance des perversités, son âme se fanait, pareille au lys dont une bête malfaisante dévore le cœur.

Qui l'eût rassurée ? Son confesseur prêchait le

Carême au loin. A sa mère, il fallait tout cacher. A nulle autre, même à tante Fée, elle ne livrerait ses angoisses.

Elle résolut d'écarter, au moins provisoirement, le tourment nouveau : la demande en mariage.

— Tante Fée, dites à M. Ravel que je suis touchée de sa démarche... J'ai pour lui beaucoup... d'amitié.

Ses lèvres hésitèrent sur le mot, à présent suspect.

Elle insista :

— De l'amitié, vous savez, pas autre chose... Aucune réponse possible en ce moment... Ni ma tête ni mon cœur ne m'appartiennent... Vous ne lui expliquerez pas cela... Il ne sait pas... S'il savait, il ne demanderait pas ma main. Dites-lui que, maman toujours en danger, je suis nécessaire ici. Je peux, hélas ! y devenir indispensable. M'engager, accepter sa parole serait indélicat.

Henri Ravel ne fut pas surpris.

— J'attendrai, répéta-t-il simplement, en homme habitué aux longues patiences exigées par la guerre et la vie.

Dans la rue, il heurta M<sup>lle</sup> Trèves qui sortait, son courrier en mains. Sous le choc, les lettres tournoyèrent et s'éparpillèrent sur les pavés. S'excusant, l'officier s'empressa. Il les restituait à la vieille fille, quand la suscription le frappa.

Déguiser son écriture constitue un art extrêmement difficile. Les plus rusés s'y font prendre. On change l'inclinaison, la forme des jambages, on les sépare au lieu de les lier. Seulement, l'habitude l'emporte : quelques détails significatifs trahissent la main malhabile à se cacher. Henri Ravel avait étudié minutieusement la lettre anonyme. Les fioritures pointues aiguisant les finales des mots restaient gravées dans sa mémoire.

Sur-le-champ, il tint une certitude. La même

plume avait écrit les missives éparses. Du coup, il devina : cette personne replète, embusquée dans sa tanière, à miroir sur rue, tramait contre M<sup>lle</sup> Estève cette invraisemblable intrigue.

— Mademoiselle, lança l'officier, remettant le paquet boueux à sa propriétaire, visiblement embarrassée, quand on écrit des lettres anonymes, on dissimule mieux son écriture.

— Monsieur, je ne comprends pas ! protesta l'autre, enfouissant les pièces à conviction dans un cabas désuet.

M. Ravel lui enfonça, en plein visage, son regard d'acier, plus dur, plus acéré que jamais.

— Vous comprenez parfaitement. Si vous étiez un homme et moi un mécréant, je vous enverrais mes témoins. Heureusement, je suis un chrétien ; vous, une vieille fille... Allez en paix... Désormais, je vous tiens à l'œil. A bon entendeur, salut !

Il pivota sur ses talons. M<sup>lle</sup> Trèves, tremblante, tourbillonnait sur le trottoir, ne sachant où se cacher.

M. Ravel ne s'inscrivait pas seul en faux contre les potins. D'autres se posaient aussi en chevaliers bénévoles et défendaient Marthe à belles langues.

Dès que la capricieuse insinuation rencontra l'un des membres du Cercle, la levée de boucliers commença.

Des conciliabules amicaux se tinrent, où toutes, unanimement, affirmaient que, contre M<sup>lle</sup> Estève, aucune suspicion ne tenait debout.

— Je douterais plutôt de moi-même ! cria Marie Violet.

On l'approuva.

Cette Marthe, sagesse et rectitude incarnées, jamais démenties, pendant des années où la fréquentation familière, la sincérité cordiale bannissaient les cérémonies, levaient tous les masques, chacune croyait en elle plus qu'en soi. Chacune prenait crâ-

nement position ; chacune, toutefois, avec sa mentalité et son caractère.

— Le dédain : ça ne mérite que ça, assurait Antoinette Balasy. Quand la poussière vole dans l'air, on la laisse tomber d'elle-même. Ensuite, on l'essuie en un tour de main.

Louise Vizolle opinait à l'inverse :

— N'en laissons pas passer une aux mauvaises langues ; provoquons-les, au besoin, pour les mieux confondre.

Avec des nuances diverses, on s'accordait sur le fond : il fallait défendre Marthe.

— Le silence semblerait un désaveu, répétait Marie Violet, appuyée naturellement par Madeleine d'Arthys.

— Je ne l'entends pas ainsi ! protestait Antoinette.

— Bien sûr ! Mais empêchez-vous les gens de l'interpréter comme tel ?

On décida, décision méritoire pour des cœurs indignés, de garder un juste milieu. On ne chercherait pas la discussion, mais, à la moindre allusion, on romprait des lances en faveur de Marthe. Et, dans tous les salons, sans avoir l'air d'y toucher, on témoignerait pour elle une affection, une estime profondes. Ne pourrait-on même les lui prouver publiquement ?

Sur ce point, les résolutions de ces demoiselles restèrent longtemps lettre morte. On voyait Marthe si rarement !

Absorbée par sa mère, elle se cloîtrait presque, après sa messe matinale. A quoi bon tâter le pouls à l'opinion publique ?

Quelques rencontres, lors des indispensables sorties, l'avaient suffisamment édifiée. La prudente éclipse de certains empressements, les saluts hâtifs esquivant un entretien, les silences éloquentes, les froideurs nuancées : toutes ces roueries mondaines

avertissent assez les malchanceux touchés par la lèpre morale.

Rester à distance pour éviter la contagion, détendre les relations, assez pour qu'une secousse les rompe aisément en temps propice..., pas trop, afin de les renouer sans peine, si le vent tourne : voilà toute la diplomatie mondaine.

Sur M<sup>lle</sup> Estève ne planait aucune accusation précise, grave; seulement un soupçon de légèreté. Cela suffisait.

Marthe, ayant un prétexte à s'isoler, s'en félicitait, d'autant mieux que sa mère était hors de danger.

M<sup>me</sup> Estève, elle, s'inquiétait. La pâleur de sa fille, le cerne bistré soulignant ses yeux creux l'affligeaient. N'avait-elle pas causé ce délabrement par la fatigue et la claustration imposées à Marthe?

Aussi, quand survint la réunion mensuelle, elle l'obligea à se rendre au Cercle. La jeune fille se laissa faire une douce violence.

Là, dans ce milieu loyalement amical, son cœur meurtri ne redoutait aucun froissement... Et, cependant, qui sait? songeait-elle en route... Elisabeth, la préférée, avait douté.

Marthe arriva légèrement en retard. Elle quittait ainsi moins longtemps sa mère.

— Beaucoup de ces demoiselles sont déjà là, expliqua la domestique.

Les voix, les rires le dénonçaient suffisamment.

M<sup>lle</sup> Estève entra sans frapper. D'un élan, ses amies l'entourèrent. Un tel accueil, ici, prenait tout le sens voulu, cherché : jamais on ne se levait pour accueillir les retardataires.

Chacune, à son tour, serrait la main à l'arrivante, l'embrassait.

Toutes s'efforçaient de suggérer ce que leur affectueuse délicatesse devait taire. Une caresse même irrite une plaie. Marthe s'abandonnait à cette

douceur. Son cœur transi se dilatait. Ainsi les membres se déroïdissent après une course, un soir glacial, dans une chambre tiède.

Pour la mettre à l'aise, on la taquina.

— Vous êtes en retard, Marthe, remarqua Marie.

— Ce ne peut pas être toujours la même ! lança Louise, provoquant d'un clin d'œil Germaine Mazel.

— Marthe est à l'amende, continua M<sup>me</sup> Violet. Pour sa pénitence...

Elle s'interrompit :

— Madeleine n'est pas arrivée ?

— Madeleine, dit Marthe en souriant, n'a pas d'excuse, elle.

— Madeleine est en mission, déclara Marie d'un air entendu.

— En mission ?

— Oui ; on vous expliquera.

Madeleine entrait, justement, avec son habituelle démarche hésitante. Ses yeux vagues de myope souriaient dans sa pâleur à peine rosée.

— Eh bien ? questionna Marie.

— Ça y est.

L'arrivante, dans la main de M<sup>me</sup> Violet, glissait un billet. Des sourires complices s'échangèrent. La lecture des travaux commença tout de suite. La discussion s'ensuivit, tantôt duel, tantôt tournoi où toutes à la fois parlaient..., mais toujours joute amicale et joyeuse.

La conclusion tirée, acceptée, on échangea des renseignements.

Marthe s'était mêlée à la dispute intellectuelle ; à présent, elle se taisait, ressaisie par son tourment dès qu'on redescendait dans le réel, dans la vie. Elle se leva pour sortir.

Marie Violet l'arrêta :

— Et votre pénitence, Marthe ?

M<sup>lle</sup> Estève sourit :

— Vite, alors, car je suis une pénitente très pressée.

— Vous voulez nous fausser compagnie? Point du tout. Vous êtes condamnée à la conférence, ma chère!

Les conférences organisées chaque hiver rassemblaient le tout Clermont bien pensant; et, parfois, pour les grandes vedettes, le tout Clermont, sans plus. Ce serait le cas, ce soir.

Un pli barra le front de M<sup>lle</sup> Estève, un nuage assombrit ses prunelles claires.

— Ça, non! fit-elle.

— C'est par ordre, répliqua Madeleine. Nous possédons le commandement écrit vous enjoignant (je parle bien, n'est-ce pas?) d'aller à la conférence, sous notre escorte. Ledit écrit signé et paraphé par votre mère. Vous jouez les ermites depuis trop longtemps. Vous tomberiez malade.

M<sup>lle</sup> Estève comprenait, sous les plaisanteries, le complot affectueux. Ses amies voulaient s'afficher en public avec elle, démentir ainsi les bruits ambiants. Ses yeux humides essayèrent de sourire. Sa voix assourdie, tremblante, objecta :

— Est-il bien nécessaire pour moi, bien agréable pour vous que j'aille là-bas?

— Oui! oui! clamèrent en chœur ses amies... En route!

— Allez, Marthe, dit M<sup>me</sup> Violet. Je vous suis, mes enfants.

Trop lasse pour s'obstiner, trop touchée pour contrecarrer leur plan et peiner ces cœurs fidèles en refusant leur témoignage ostensible, Marthe se laissa convaincre.

Dans la salle voûtée, crûment éclairée, où la foule attendait, qui lisant, qui tricotant, qui papotant, le groupe fit sensation.

Ces demoiselles escaladèrent les gradins encore vides. Marthe formait le centre du groupe, un centre vers lequel toutes s'orientaient.

Braquant leurs yeux sur la salle, les conjurées la défiaient par la parole, par le geste et le sourire.

Très pâle, M<sup>lle</sup> Estève, se sentant étayée, affrontait les curiosités avec un calme apparent. Ce premier contact avec le public l'agitait. Elle se croyait le point de mire. Mais quoi? des figures sympathiques lui souriaient, quelques personnes même, au passage, lui serraient la main. Certains cœurs, imperméables aux insinuations, s'apitoient sur leurs victimes.

La conférence allait commencer...

Pourtant, nul murmure significatif ne courait. Sans dommage, M<sup>lle</sup> Estève reprenait sa place parmi le monde.

Le Cercle triomphait. Son dessein avait réussi.

L'amitié ostensiblement fidèle tenait en respect la méchanceté qui rampe et mord au talon.

— Mes braves chevaliers! dit simplement Marthe en quittant ses amies.

## VII

### LA PROMESSE

Les semaines s'évanouissaient, semaines de prime printemps, où tout bourgeoine; où l'allégresse éclate avec les feuilles fraîches, caresse avec l'air attiédi, avec le soleil ressuscité.

Les journées ne s'allégeaient point sur les épaules de Marthe Estève.

Sa mère, pourtant, revivait. Le docteur en répon-

daît, maintenant. Mais il lui fallait des soins assidus, une quiétude totale.

La mort, fantôme abhorré, ne hantait plus la chambre maternelle. Dès lors, la pire lassitude ne comptait point. Marthe se réjouissait presque de sa fatigue : ce poids qui brisait ses jambes, appesantissait sa tête et la noyait, la nuit venue, dans un sommeil sans rêves.

Rêver, ce serait penser encore... De cela..., de cela surtout..., la pauvre petite était lasse à pleurer.

S'évader d'une idée obsédante, tâche difficile, surtout quand cette idée se mêle à toutes nos préoccupations, quand, tramée avec les autres fils de notre vie, elle surgit à l'orée de nos souvenirs et nous accoste au coin des rues familières.

Marthe retournait quotidiennement les divers aspects de son épreuve. Perdue, sa tendresse pour Elisabeth Dallisat ! Blessée à mort, cette affection sans pareille vivait encore assez pour souffrir, mais pas assez pour ressusciter. La confiance est à l'amitié l'indispensable racine. Oui la détruit ou la renie commet la faute irrémissible.

La fierté de Marthe ne pardonnait point.

Que des étrangères, des indifférentes calorant, cette injustice afflige sans offenser le cœur ; mais Elisabeth, la confidente de toujours... Perdue aussi la fraternelle amitié de Gérard ; jamais plus elle ne pourrait s'y abandonner, jamais plus... Non point à cause des espionnages possibles, mais on la lui avait rendue inhabitable, à présent, comme une maison mal famée.

Effarouchée par l'apparence même du mal, M<sup>lle</sup> Estève, chez laquelle les associations d'idées se nouaient avec une facilité déconcertante, redoutait la présence de Gérard. Sa pensée même évoquait les racontars et réveillait le scrupule.

Aussi évitait-elle M. Dallisat. Cette privation lui coûtait ; mais bientôt les rencontres la torturèrent

presque autant. La contrainte insupportable qu'elle s'imposait, en veillant sur ses paroles, sur ses sourires, avec une excessive rigueur, valait un supplice chinois.

Gérard en était agacé.

Envisageant les choses à sa manière masculine, il ne comprenait pas que Marthe se laissât décontenancer ainsi par des on-dit.

Les retentissements compliqués d'un soupçon à travers une sensibilité féminine le déroutaient. Il ne présentait même pas quel subtil et douloureux cas de conscience ravageait M<sup>lle</sup> Estève.

Sûrs qu'ils étaient tous deux irréprochables de fait et d'intention, il n'en cherchait pas si long. Les tourments intimes de la jeune fille, s'il les avait connus, l'auraient confondu.

Il la voyait peu, d'ailleurs. Marthe avait changé l'heure de ses visites à tante Fée et descendait rarement boulevard Gergovia. Ses rapports avec M<sup>me</sup> Dallisat se figeaient dans cette gêne particulière aux ardentes inclinations refroidies. Gérard jugeait donc sacrifier assez à l'opinion. Il n'entendait pas s'interdire une amicale cordialité.

Mais M<sup>lle</sup> Estève ne s'y prêtait point. Sa main effleurait vivement la main tendue; elle se dérobaît à toute causerie intime, et son regard, autrefois confiant, se détournait.

M. Dallisat lui en voulait un peu, tout en admirant, malgré son dépit, une telle énergie morale.

Elisabeth lui fournissait un autre et plus continuél sujet d'énervement.

Elle renonçait envers lui, comme envers Marthe, aux attaques ouvertes. Seulement son mari sentait peser sur lui une défiance dont l'injustice l'exaspérait. Les enquêtes indirectes le harcelaient. Lui mettait son amour-propre à ne pas répondre aux questions. Sous les allusions vexantes, il se taisait, rongéant son frein, usant sa patience, ce qui lui en restait, du moins.

Elisabeth, de ses propres mains, minait son bonheur.

Nul péril ne le menaçait, sinon sa folle jalousie. Une confiance loyale, dédaignant les insinuations mensongères, aurait à jamais affermi le très réel amour de Gérard.

Au contraire, celui-ci, se jugeant outragé, se détachait lentement de sa femme. N'avait-il pas le bon droit pour lui?

Ainsi le flot use à la fin la falaise et l'émiette à chaque vague, jusqu'à l'heure inévitable où elle s'écroule et s'engloutit.

Avril souriait, avril presque pascal déjà, fleuri de blancheurs. Inopinément survint une abondante chute de neige, suprême offensive de l'hiver vaincu. L'atmosphère en demeura transie. Une bise coupante, issue des cimes glacées, gela à nouveau les ruisseaux et les fontaines.

M. Dallisat avait, ce jour-là, un rendez-vous d'affaires tardif. Après déjeuner, il dit à sa femme :

— Je vais chez tante Fée.

— A cette heure-là? Pour quoi faire?

— Pour la trouver avant qu'elle sorte. Je ne suis pas libre après quatre heures, ce soir.

— Je t'accompagne.

La jalousie abonde en inspirations soudaines, impulsions absurdes qu'elle prend pour des intuitions. Cette visite, à une heure inaccoutumée, devait cacher une entente secrète... On verrait bien.

Gérard se récria :

— Toi!... Tu rêves! Sortir aujourd'hui serait la pire imprudence.

— Je suis sortie ces jours derniers.

— Il faisait chaud. Aujourd'hui, tu n'as pas idée de ce temps de loup. As-tu regardé le thermomètre?

Elisabeth s'entêta. Quand elle se butait ainsi, nulle raison ne pénétrait son esprit imperméabilisé par l'obstination.

— J'ai trop envie de prendre l'air et d'aller chez tante Fée.

— Une lubie, quoi ! On pourrait te la passer si tu étais seule en cause. Ton état ne permet pas ces dangereux caprices. Je ne veux pas que tu sortes.

Cette affirmation de l'autorité conjugale cingla la jeune femme frémissante. Elle se cabra. Depuis trop longtemps elle se dominait.

— Ah ! tu ne veux pas?... Fort bien... Va donc... Tu es libre, toi... Je te gênerais en t'accompagnant.

Irritée, la bouche amère, elle s'enfonça dans son fauteuil.

Gérard se leva, furieux.

— Oui, je file... A la fin, tes sous-entendus et tes folies m'excèdent. J'en ai assez... Pense ce qu'il te plaira... Tu mériterais, ma parole, que je... Tu te plains, comme on dit, « que Marion est trop belle ».

Il claqua la porte en sortant.

Le froid lui infligea son enveloppement glacé, sans apaiser le bouillonnement de son sang.

En quelques minutes, sa marche rapide, dérivatif nécessaire à son mécontentement, l'amena chez M<sup>lle</sup> Ormesse.

En route, Antoinette Balasy, saluée par lui, remarqua son geste nerveux, ses traits irrités.

« Qu'y a-t-il de cassé chez les Dallisat ? » pensa-t-elle.

Sinon cassée, du moins fêlée, l'union du ménage nécessitait, pour durer vaille que vaille, l'adresse ingénieuse et tendre, la miraculeuse dextérité de tante Fée.

La vieille fille écouta, sans un mot, les griefs de Gérard.

Ses lèvres remuaient, ses mains jointes se seraient.

Qu'advierait-il, dans l'avenir, entre deux êtres irrités ?

Une faille étroite, sous le moindre ébranlement, se creuse en abîme.

— Ma tante, je puis tout vous avouer, à vous. Le charme prenant de Marthe était pour moi la fleur réservée. Les plus belles, on les respire, on ne songe pas à les cueillir. Je respectais trop ma femme et son amie. A certaines heures, maintenant, la pureté seule de Marthe me défend de regretter mon mariage.

— Tais-toi ! jeta tante Fée, suppliante.

— Ah ! ma tante, on a raison : de pareilles amitiés sont imprudentes. Je ne l'ai pas cru. Je suis honnête et j'aimais Elisabeth. Mais sa jalousie me pousse à bout. Cette opposition méfiante accroît mon attachement pour Marthe, et, ajouta-t-il sourdement, j'ai peur qu'elle ne le transforme... L'autre jour, j'ai failli lui dire : « Pourquoi, jadis, n'avez-vous pas voulu?... » Je ne l'ai pas dit...

— Tu as bien fait. Tu aurais perdu son estime... Chez Marthe, l'amitié n'y survivrait pas.

— Pour ce qui m'en reste ! Elle affecte une indifférence...

— Elle affecte : tu l'as dit... Cela prouve sa sagesse... Ton aveu lui donne raison. Sous l'épreuve, vous réagissez en sens contraire. D'elle te vient l'exemple... Suis-le, mon enfant, je t'en supplie... Ne fais pas descendre, même en esprit, votre amitié.

— Je vous le promets, tante Fée ; pas une minute, je n'ai manqué à mon devoir, même en esprit, comme vous dites. Mais Elisabeth ne sait pas quel mal elle me fait, quels dangers courrait notre foyer si je n'étais pas chrétien.

Un danger mortel aussi, mais d'un autre genre, menaçait, à cette minute même, ce foyer.

Restée seule, M<sup>me</sup> Dallisat fondit en larmes, convaincue qu'elle était la plus malheureuse des femmes. Résolue à braver la tyrannie conjugale, elle se vêtit pour sortir.

Où irait-elle ?

Probablement chez M<sup>me</sup> Ryde... Celle-là savait

ses souffrances et la consolerait. Peu lui importait, en somme. Elle prouverait son indépendance. Cela suffisait.

Gérard apprendrait qu'on ne tient pas les gens ainsi en lisières.

Que faisait-il, en ce moment?...

Peut-être, après tout, ne mentait-il point... Un pur hasard le conduisait chez tante Fée, à cette heure. Mais pourquoi donc interdire à sa femme de l'accompagner? Faisait-il vraiment si froid?

La réponse la souffleta, brutale, avec le premier coup de vent.

Alourdie, elle marchait lentement, le pied peu sûr glissant dans la neige fondante. L'humidité l'envahissait. Elle poursuivit sa marche.

Arrivée sur le terre-plein, contre la Pyramide, une bise plus intraitable, plus agressive, l'enveloppa, sifflant droit du Puy-de-Dôme, colosse de neige... Elisabeth frissonna... Le froid lui bandait les tempes... La tête lui tourna...

Sur un banc, devant le musée, elle s'affala, prise de peur.

Qu'allait-il lui arriver? Là, en pleine rue...

L'engourdissement lui montait au cœur. Elle haletait.

Une femme, un enfant sur le bras, s'arrêta.

— Vous êtes fatiguée, Madame. Peut-on vous aider? demanda-t-elle, pitoyable.

— Oui, dit M<sup>me</sup> Dallisat, donnez-moi le bras, je vous prie, pour descendre chez moi. Je suis souffrante. J'ai peur de me trouver mal.

— Oui, oui, on voit ça, pauvre dame. On sait ce que c'est, allez!

La scourable passante reconduisit la jeune femme. Ses jambes flageolaient. Elle se coucha promptement, fort inquiète sur les suites de son équipée, appréhendant surtout les inévitables reproches.

Vers cette même heure, M<sup>lle</sup> Estève recevait la première visite d'Yvonne Doré, enfin rapatriée.

La joyeuse enfant trépidait, ses yeux luisaient, double escarboucle.

— Tu ne saurais croire, disait-elle, combien je suis contente d'être ici, de retrouver nos rues grimantes, nos vilaines maisons noires, le vent qui nous court dans les nerfs : tout, enfin!... et toi, surtout, ma grande!

Elle embrassa Marthe.

— Moi aussi, je suis heureuse de ton retour.

Elle disait vrai.

Cette tête à l'évent, franche à tort et à travers, ne pouvait pas devenir sa confidente, mais sa jeune tendresse et sa joie jaillissante rafraîchissaient en débordant.

Marthe se laissait étourdir par son babil exubérant.

Un nom la fit tressaillir :

— Et les Dallisat, comment vont-ils?

— Très bien, je pense.

— Tu penses? Tu dois le savoir, je suppose. Tu les vois souvent?

Mal à l'aise sous le regard interrogateur, Marthe s'en prit à une bûche inoffensive, à demi éteinte.

— Pas très souvent. Je ne quitte guère maman, vois-tu. A présent, on ne peut pas s'imposer chez Elisabeth, comme pendant la guerre.

Très discrètement, elle jugeait bon de mettre Yvonne en garde.

— Pourquoi? questionna-t-elle.

— Parce qu'il y a son mari.

— En voilà, une raison! Au contraire, moi, Gérard m'intéresse infiniment plus qu'Elisabeth, soit dit sans t'offenser. Je compte les voir le plus possible.

Marthe se tut.

Fallait-il prémunir cette enfant? Peut-être, ensuite, attribuerait-elle cet avis à une secrète jalousie?

Désillusionner autrui, quel vilain métier. La vie s'en chargerait assez tôt, comme pour les autres.

— On dirait que ce projet te contrarie, fit Yvonne, surprise. Tu me blâmerais?

— Moi? Oh! non, certes, mon petit, pas moi!

— Alors, qui?

La jeune fille, mise au pied du mur, s'en tira par un demi-aveu :

— Les gens, peut-être... Il m'a semblé déjà... que... pour moi...

Yvonne haussa les épaules. Ce geste désinvolte lui était familier :

— Les « on dit », je m'en moque! Ça ne m'empêchera jamais de prendre mon plaisir où je le trouve, quand je n'y verrai pas de mal... Je n'en vois pas... Pas d'homme plus agréable que Gérard... Marié, c'est entendu... Je le regrette, ma foi!... Je l'aurais aimé comme mari... Mais je suis une fille honnête, donc... rien à craindre... Je me soucie peu des préjugés... Moins encore des potins colportés par quelques « menettes »... Alors, toi, tu t'en préoccupes?

Marthe fit signe que oui.

Cette conversation la bouleversait. Si souvent elle était tentée, elle aussi, de rejeter la contrainte, de dire : « Tant pis! » et de goûter de nouveau les anciennes joies.

Elle répondit, plutôt pour elle-même que pour son amie :

— On ne doit pas se préoccuper seulement de soi... On pourrait amener des ennuis à Gérard.

— Des ennuis?

Yvonne ouvrit des yeux ahuris.

— Oui, je t'assure... Elisabeth est... sensible... Des « on dit » la feraient souffrir, et, par contre-coup...

— Ah çà ! Marthe, il y a eu quelque chose, déjà ? Toutes ces idées-là ne te chiffonnaient pas, à Ludesse.

M<sup>lle</sup> Estève rougit :

— Cela vient en réfléchissant... Je pense qu'il faut aimer les gens non pour soi, mais pour eux... Alors...

— Alors... On a perpétré contre toi quelque méchanceté?... Tu ne veux pas me le dire, à moi l'incorrigible bavarde. A ton aise !

Elle secoua la tête, s'enferma dans sa dignité offensée et parla d'autre chose.

Mais un malin farfadet attire sur le chemin de ses victimes les rencontres indésirables.

Yvonne ayant proposé une sortie, fort approuvée par M<sup>me</sup> Estève, les deux amies se dirigèrent, par la rue Antoine-d'Auvergne, vers les quartiers hauts.

Soudain, Yvonne s'exclama :

— Gare à nous !

— Qu'est-ce qui te...

M<sup>lle</sup> Estève n'acheva pas sa phrase.

L'épaisse silhouette de M<sup>lle</sup> Trèves obstruait la rue étroite. Elle causait avec une personne inconnue, qu'elle lâcha vivement pour s'avancer vers les jeunes filles.

— Bon, il ne manquait plus que ça !

La vieille fille, cependant, accablait Yvonne de son encombrante sympathie, la complimentait sur sa bonne mine.

— Ce n'est pas comme votre amie. Elle a une petite figure blême.

Marthe éprouvait une défiance générale envers tous les indifférents. Même, l'expérience aidant, une secrète divination l'avertissait, malgré ses efforts pour écarter le soupçon téméraire, que cette contre-*façon* de dévoté devait avoir trempé dans la conjuration des langues.

Aussi les mots doucereux à son adresse lui firent un effet répulsif. Elle contredit sèchement :

— Le soir descend, Mademoiselle. Vous distinguez mal mon teint.

— Sans doute. Mais on vous voit en plein jour, d'autres fois. On constate votre pâleur. On s'en inquiète, car...

— « On » est bien aimable ! coupa Marthe, en appuyant sur le pronom.

— Oui, reprit l'autre, on voudrait vous revoir votre fraîcheur. On se demande de quoi vous souffrez ?

— Vous avertirez, Mademoiselle, les personnes charitables — oh ! combien ! — si préoccupées de moi, que je soigne ma mère depuis de longues semaines, dans l'anxiété... Cela peut influer sur ma santé... Ajoutez-y que je sors fort peu. Ce détail ne peut manquer de leur paraître précieux... Qu'on le médite.

Yvonne, interdite, ne reconnaissait plus Marthe, toujours avenante et maîtresse d'elle-même.

Quand M<sup>lle</sup> Trèves, douchée par cette ironie, se fut décidée à la retraite stratégique, M<sup>lle</sup> Doré arrêta son amie :

— Dis donc, Marthe, quelle mouche t'a piquée?... Ce ton agressif... Je n'en reviens pas.

— Que veux-tu ? Il me semble qu'un serpent m'enlace quand cette fée Carabosse enroule ses phrases mielleuses et fielleuses. Tiens, n'en parlons plus... Cette rencontre m'a gâté le plaisir de nos « retrouvailles »... Je rentre au logis sans aller plus loin. Adieu donc... Bonne nuit !

Si la nuit fut bonne pour M<sup>lle</sup> Doré, nul ne le sut.

Elle fut extrêmement mauvaise chez les Dalliat.

Au matin, le D<sup>r</sup> Estève entra brusquement dans la chambre de sa femme, pendant que Marthe la coiffait. M<sup>me</sup> Estève se levait, à présent, toute la journée. Sa fille se plaisait à lui donner un air de coquette convalescente.

— On n'appelle d'urgence chez les Dallisat... Il y a du nouveau...

— Oh! fit M<sup>me</sup> Estève, c'est grave?

— Je le crains; Elisabeth aura fait quelque imprudence.

— Si tu veux aller chez ton amie? proposa M<sup>me</sup> Estève, le docteur, parti.

— Elisabeth?... Vous n'y songez pas, maman. Ma place n'est pas chez elle, en ce moment.

— Tu dis vrai... J'oubliais quel genre de maladie... Tu penses à tout, toi.

Marthe pensait surtout que, dans cette maison, son cœur ne l'appelait plus.

Quand, à midi, le docteur rentra, immédiatement il déclara :

— Petite, ça va très mal, là-bas. Elisabeth a jugé bon, hier, par ce temps de chien, de faire une promenade. Ça devait mal tourner. La naissance se prépare dans les plus mauvaises conditions... Je ne sauverai, ou, plutôt, mon confrère et moi, nous ne sauverons peut-être ni la mère ni l'enfant.

Marthe comprit alors à quelle profondeur certains coups de pioche peuvent saper une affection.

La mort de M<sup>me</sup> Dallisat. Quelques semaines plus tôt, cette possibilité l'aurait désespérée. Voici que sa quiétude froide l'effrayait.

On ne meurt pas deux fois, n'est-ce pas? Dans le cœur de M<sup>me</sup> Estève, Elisabeth ne vivait plus... Elle s'était suicidée.

Le docteur crut au silence des émotions violentes. Il tenta de consoler sa fille, maladroitement, en homme.

A son tour, la mère attira sur son épaule le front crispé par cet étrange remords : celui de ne pas souffrir. Sous la caresse maternelle, Marthe pleura librement. Pour la première fois depuis sa grande peine, elle était bercée. Elle sanglotait, non pas sur l'agonisante, comme le croyait sa consolatrice, mais

sur le cher passé mort, sur ses tendresses et ses illusions bien ensevelies.

L'après-midi se traîna, silencieux. Marthe fixait les montagnes candides, au fond de la rue Saint-Esprit.

Soudain, la sonnette s'ébranla violemment.

Après un bref colloque, la bonne parut.

— On réclame Mademoiselle, tout de suite, chez M<sup>me</sup> Dallisat. Monsieur recommande à Mademoiselle de se presser.

Sans mot dire, comme une automate, M<sup>lle</sup> Estève se hâtait.

— Va, mon enfant, dit sa mère, apitoyée par son visible désarroi. Avant d'aller vers ton chagrin, embrasse ta maman.

« Que me veut-elle ? pensait la jeune fille, en descendant la pente autrefois familière. S'excuser, peut-être ? Aurait-elle compris, enfin ? »

La domestique des Dallisat, qui guettait sur le palier, expliqua :

— Madame est sur sa fin, Mademoiselle. Quant au petit...

— Il est né ?

— Né et baptisé, par votre papa. Il n'a que le souffle, le pauvre ! Un si joli petit garçon ! Quelle idée, aussi, de sortir hier ! A quoi pensait Madame ? Quand Monsieur l'a su, il s'est fâché..., mais, dame ! trop tard. Le mal est plus vite venu que parti.

Dans le salon, le D<sup>r</sup> Estève et Gérard s'entretenaient.

Celui-ci accueillit la jeune fille avec un sourire triste.

— Vous accourez tout de suite, vous êtes bonne... Merci.

— Puisqu'elle me demande, répliqua Marthe simplement.

— Oui, reprit son père, c'est une idée fixe depuis ce matin. Je voulais l'en dissuader. Dans un tel

état, les émotions ne valent rien..., mais les contrariétés pas davantage. Je te le recommande, mon enfant, abrège ta visite... Surtout, quoi qu'elle dise ou veuille, ne la contredis pas. Le moindre choc moral deviendrait fatal, dans son extrême faiblesse. C'est une question de vie ou de mort. Tu me comprends. Une contrariété minime pourrait la tuer.

— Georges ! appela M. Dallisat.

La tête carrée du petit s'encadrait dans la porte. Il s'avança vers son père et salua le docteur, sans paraître voir Marthe.

— Embrasse M<sup>lle</sup> Estève, ordonna Gérard.

Le petit baissa le nez et, grattant du pied une fleur dans le tapis, murmura très bas, mais très nettement :

— Non.

Marthe ne s'étonna point. Elle attribuait aux réflexions maternelles l'hostilité indéniable de Georges envers elle.

Les enfants, miroirs fidèles, reflètent tout sans hypocrisie.

M. Dallisat insistait, mécontent.

— Excusez-le, Gérard ; il est nerveux, ce soir. Cela se comprend. Il sait sa maman malade. Conduisez-moi vers Elisabeth.

Gérard, précédant la jeune fille, l'introduisit dans la chambre, où de faibles cris décelaient la présence du nouveau-né.

Elisabeth, les traits convulsés par les récentes souffrances, reposait, blême, sur son lit. Elle essaya vainement de tendre la main vers Marthe. Les doigts exsangues retombèrent. M<sup>lle</sup> Estève les serra sur le drap.

M<sup>me</sup> Dallisat fit signe à son mari d'emmener la garde.

Restée seule avec Marthe, elle ferma les yeux pour recueillir ses énergies expirantes.

Marthe attendait, muette. Que dire? Rien ne montait de son cœur. Entre Elisabeth et elle s'interposaient la vie et la mort : l'une, séparant leurs cœurs, interdisait les paroles tendres; l'autre défendait tout reproche envers l'être écrasé sur qui s'appesantissait son ombre.

La visiteuse, pour se donner contenance, s'approcha du moïse où le minuscule bébé grimaçait, petite chose déjà douloureuse.

— Pauvre enfant, murmura Elisabeth, il me coûte cher!... Pas si cher que cela, au fait... : la vie, voilà tout.

Sa voix se cassait entre chaque mot.

— Tu te fatigues, dit Marthe. Père me défend de rester. Que me voulais-tu?

M<sup>me</sup> Dallisat sembla faire un effort :

— Marthe, je t'ai fait beaucoup de peine... Pardon. Pourtant, je vais encore t'en faire... Je ne puis pas m'en empêcher... Si tu savais..., la jalousie, c'est affreux... On en souffre... On en meurt, même.

M<sup>lle</sup> Estève, assise près du lit, se redressa, présentant un coup nouveau. Comment s'en défendre? Une agonisante triomphe par sa faiblesse même. M<sup>me</sup> Dallisat lui agrippa le poignet. A voix plus basse, honteusement, elle reprit :

— Marthe, je vais mourir... Promets-moi que tu n'épouseras point Gérard.

Suffoquée, la jeune fille recula d'un pas.

Cette jalousie, presque posthume, acharnée en sa défiance, assassinait son hésitante pitié.

Certes, pas une minute, depuis que la mort menaçait Elisabeth, Marthe n'avait songé à épouser Gérard devenu veuf. Mais cette emprise arbitraire sur sa liberté, cette hypothèque sur son avenir la révoltaient.

Elle voulut secouer cette main, se libérer, refuser net la promesse injuste. Mais les doigts de la mourante l'enserraient, cramponnés, raidis. Plus en

tement encore, son exigence malade emprisonnait Marthe.

— Promets ! répétait la voix haletante.

La recommandation du docteur assaillit M<sup>lle</sup> Estève, implacablement. Un refus la tuerait.

Ensuite, quel remords pour toute sa vie.

Il fallait promettre... Faire du mal n'est pas permis... Même à ceux qui nous ont martyrisés... Impossible de prendre conseil... Pas même de réfléchir... La mort n'attend pas... L'entrevue, d'ailleurs, ne doit pas se prolonger.

Marthe riva sur le Crucifix, modèle de renoncement et de pardon, un regard d'adhésion suppliante.

Ses lèvres articulèrent enfin :

— Je te le promets.

L'étreinte se relâcha. Un soupir apaisé détendit les lèvres contractées.

M<sup>lle</sup> Estève n'avait plus rien à faire là. Désormais, cette femme, jadis la moitié de son âme, ne lui était plus rien.

— A Dieu ! dit-elle.

Elle n'offrit pas même un baiser mensonger. Son cœur l'eût démenti. M<sup>m</sup> Dallisat n'osa pas le lui réclamer.

Sur le seuil, Marthe se retourna pour aller jusqu'au bout du devoir :

— Je te pardonne tout, Elisabeth !

Entre elles, la porte, définitivement, se referma.

— Que voulait-elle ? questionna Gérard, inquiet.

— Oh ! rien, répondit Marthe, évasive et lointaine... Me dire adieu... C'est bien naturel. Au revoir, Gérard. Que Dieu vous aide !

.....

Trois jours après, le cercueil d'Elisabeth Dallisat, sous un suaire de fleurs, remontait lentement vers les Carmes.

M<sup>lle</sup> Estève, rigide, sans larmes, le suivait, sachant son attitude épiée par plusieurs.

M<sup>lle</sup> Trèves et M<sup>me</sup> Ryde étaient là aussi, l'une tamponnant avec un mouchoir de dentelles ses yeux noyés; l'autre affectant la tête d'enterrement qui signifie :

— Vous savez bien ce que je pense !

Si l'on avait fait jurer aux assistants, comme en certains pays, que, dans cette mort, ils n'avaient point trempé, la jeune femme et la vieille fille, d'un cœur léger, auraient prêté serment.

De la mort de M<sup>me</sup> Dallisat, elles se sentaient innocentes.

Cependant, elles l'avaient tuée.

## VIII

### « CUSTOS, QUID DE NOCTE ? »

La mort de M<sup>me</sup> Dallisat permit à M<sup>lle</sup> Estève une certaine détente. Ayant un prétexte, elle osa pleurer, sans contrainte, au logis.

Sans doute, les tendres consolations maternelles avivaient sa peine. M<sup>me</sup> Estève ignorant la vérité, ses paroles portaient à faux.

Mais la jeune fille, quand même, goûtait un indicible apaisement à cacher son visage sanglotant contre ce cœur de maman, irremplaçable refuge.

Au dehors, elle revêtait un masque, sûre qu'on épiloguait sur son attitude. Elle ne se trompait point... Le jour de l'enterrement, dans la rue, on

épia son impassibilité voulue. Cette indifférence prouvait trop que la mort de M<sup>me</sup> Dallisat ne lui causait aucun chagrin, au contraire.

A l'église, quand ses larmes, malgré tout, coulerent, on constata son audacieuse dissimulation.

Maintenant, les bonnes âmes — toute ville en possède un lot — conjecturaient les lendemains. On y mettait la passion d'un concierge qui, dans son feuilleton, heurte sa curiosité sur le fatidique : *La suite au prochain numéro*.

Qu'allait-il se passer?

Pour le moment, il ne se passait rien..., rien d'apparent, tout au moins.

Le petit Roger, trop tôt venu, pour son malheur, en ce monde, s'élevait à force de soins. Une excellente femme, saine et dévouée, avec son lait et l'air résineux des sapins, infusait patiemment dans ce corps fragile de la vie, de la vie à vivre.

Pâques venu tante Fée emmena, dans son Ludesse, Gérard avec les deux aînés. Yvonne les y rejoignit, selon sa coutume.

Tante Fée avait hésité un instant. Elle craignait, à présent, la malice humaine. Mais, Yvonne adorait les enfants, et M<sup>lle</sup> Ormesse, vieillie par tant d'émotions, se fatiguait vite. La turbulence de Georges et de Paulette usait ses forces.

Elle laissa venir sa nièce.

Solution provisoire, insuffisante. Un soir, à la veillée, Gérard le remarqua. On entendait, au premier, la voix d'Yvonne. Elle dirigeait les ramages mal accordés des deux enfants, à travers les articles du : *Je crois en Dieu...*

— Il faudra bien prendre un parti, dit le père, comme se parlant à lui-même.

— Un parti?

— Oui, tante; que vais-je devenir, seul, avec ces oisillons sans plumes? Georges, pétulant, têtue, nécessite une surveillance. Laisser Paulette aux domestiques m'inquiéterait.

— Georges reste en classe.

— Quelques heures. Le reste du temps, qui le surveillera? Moi, je ne saurais pas. Je le heurte à tout propos. Il a le caractère de sa mère.

Les derniers mois empoisonnés de jalousie, la scène dernière qu'Elisabeth paya de sa vie, tout cela, chez Gérard, avait amassé une inconsciente rancœur. Par cette plaie s'était évaporé l'amour.

Tante Fée reprit :

— J'ai déjà beaucoup réfléchi. Evitons les décisions brusques, en de pareils moments. On les regrette toujours. Vous passerez les vacances ici. En attendant, pour les deux mois, je prendrai Paulette.

Gérard protesta :

— Elle vous lassera, tante Fée, et dérangera vos habitudes.

— Les habitudes jamais dérangées tournent en manies, mon petit Gérard. Nous ne sommes pas en ce monde pour ourdir ces toiles d'araignées et crier si l'on y touche. Je prendrai Paulette.

— Qu'en dira Catherine?

— Elle grognera d'abord, pour ne pas changer. Ensuite, ça marchera. Tu sais bien qu'elle t'adore.

— Compromettante, cette passion.

Tous deux sourient. Catherine flirtant : cette évocation ne manquait pas de comique.

Gérard reprit :

— Reste Georges. Je le mettrai pensionnaire.

M<sup>lle</sup> Ormesse secoua la tête :

— Non! La claustration ne lui vaudrait rien. Il reste très ébranlé par la cruelle secousse. Garde-le. Nous chercherons quelqu'un pour s'occuper de lui.

La porte s'ouvrit. Gérard et sa tante, visiblement préoccupés, ne s'aperçurent pas qu'Yvonne entraît.

— Oh! pardon, dit-elle en reculant; je vous dérange.

— Point du tout, répliqua M. Dalliat, la retenant

du geste, au contraire. Apportez-nous vos lumières.

— Mes lumières?... Un feu follet, tout au plus. Si elles vous égaraient.

— Non, non, écoutez-moi.

En quelques mots, la jeune fille fut au courant.

A mesure que Gérard parlait, une clarté envahissait ses prunelles attentives, ses lèvres s'entr'ouvraient sous la pression des mots.

Enfin elle prononça timidement :

— Si vous vouliez, Gérard...

Il la regarda, surpris par son embarras visible.

— Si je voulais? Quoi donc? Parlez.

— Eh bien! je prendrais Georges, chaque soir, à la sortie. Je lui expliquerais ses devoirs et vous le reconduirais pour dîner. Le jeudi, je m'en chargerais toute la journée... Je l'aime tant, ce petit! expliqua-t-elle vivement.

Gérard consulta tante Fée du regard... Devait-il accepter?

L'offre le tentait. Elle évitait d'introduire une étrangère au foyer. Mais n'était-ce pas abuser de cette bonne volonté? N'était-ce point — car, à présent, l'obsédante question les harcelait sans cesse — compromettre M<sup>lle</sup> Doré?

Tante Fée discernait son incertitude, à la façon dont il mordait sa longue moustache.

— Les choses pourront s'organiser ainsi, avec une petite modification. Yvonne ira chercher Georges et le conduira chez moi pour le faire travailler. A sept heures, Catherine te le ramènera, ou tu l'enverras chercher. Le jeudi, nous le garderons à déjeuner. Dans l'après-midi, Yvonne le promènera.

— Alors, conclut M. Dallisat, puisque notre Fée approuve et arrange tout, j'accepte, Yvonne, et je vous remercie infiniment... Un homme dans ma position vacille, désarmé... Heureusement, je rencontre des amitiés.

Il tendit la main. M<sup>lle</sup> Doré, vivement, y mit la

sienne, tremblante. Gérard, le remarquant, chercha le visage dans la pénombre. Il lui sembla tout empourpré.

— C'est moi qui vous remercie, Gérard, affirma la voix musicale. J'aurai, pendant quelque temps, l'illusion d'être mère. Et ce sera grâce à vous : double joie !

Les mots envolés, Yvonne comprit quel sens on pouvait leur donner. La rougeur afflua plus violente à son front. Sur cette phrase étourdie, le silence s'était refermé.

Le lendemain, on informa Georges des dispositions prises.

— Une grande amie te fera travailler, lui annonça M. Dallisat.

Le front du petit se barra, ses yeux se foncèrent.

— Qui ? demanda-t-il brièvement.

— Une amie de ta mère, répondit tante Fée.

— Marthe ? Je ne veux pas !

Il tapa du pied.

Tous trois se regardèrent, interloqués par cette rage enfantine.

Gérard devina le premier.

La mère, avec des réflexions incomprises, mais retenues par son fils, lui avait inoculé cette aversion pour M<sup>lle</sup> Estève.

M. Dallisat en conçut une impatiente rancune.

Comment et de quel droit Elisabeth avait-elle imprimé ce pli d'injustice sur cette âme neuve ?

Il saisit le petit garçon par l'épaule, le planta devant lui.

— Depuis quand les enfants disent-ils : je veux ?..

C'est moi qui veux. Tâche de t'en souvenir, d'être poli avec M<sup>lle</sup> Estève, si elle veut bien s'intéresser à toi. Tu m'entends ?

Georges, raidi, baissait la tête, dans sa pose habituelle de résistance.

— Je ne te passerai pas tes caprices d'enfant mal élevé... C'était bon pour...

Gérard s'interrompit. Il allait dire : « C'était bon pour ta mère. » Mais attaquer la défunte devant son fils lui répugnait ! Il acheva :

— ... Pour quand tu avais trois ans. Mais il n'est pas question de Marthe, c'est Yvonne qui t'adopte.

Echappant à la main paternelle, le garçonnet bondit sur les genoux de M<sup>lle</sup> Doré. Il se suspendit à son cou, mêlant ses boucles noires à la mousse blonde qui la nimbaît.

— Je suis content... Je suis bien content, murmurait-il.

— Et moi, donc ! répondait Yvonne, le pressant sur son cœur, ravie de la préférence affichée par le petit.

.....  
Un de ces mêmes soirs pascals où s'organisait, à Ludesse, l'existence précaire du foyer détruit, Marthe Estève, assise près du fauteuil où sa mère reprenait la vie normale, surveillait ses deux sœurs affairées à leurs jeux.

— On sonne, annonça une des petites.

Elle se faufila et revint en hâte :

— Maman, M. Ravel. Il demande Marthe.

— Vas-y, dit la mère. Depuis longtemps il ne venait guère, il me semble.

— Comme vous ne receviez pas, maman, il lui était difficile de se montrer trop assidu... Il s'informait souvent de vos nouvelles.

— C'est un brave garçon. Vas-y, ma chérie. Attends que j'arrange tes cheveux... Défrise ta robe.

Marthe, docilement, se prêtait à cette revue de coquetterie... Cela reculait l'entrevue... Que lui voulait Henri ? Depuis sa démarche, correctement, il se tenait à l'écart. Dans leurs rares entretiens, tout dénotait la fidèle et grave patience de l'homme épris qui ne veut pas meurtrir son bonheur en en hâtant l'éclosion.

Il se leva quand M<sup>lle</sup> Estève ouvrit la porte.

— Mademoiselle, excusez ma présence et ma franchise. Je suis un soldat, vous le savez, inhabile aux préambules. Je suis ici parce que nul ne pouvait vous transmettre ce que je dois vous dire.

Marthe se demandait : « Qu'y a-t-il ? » Pour une souffrance ou une lutte nouvelle, elle se sentait tellement désarmée.

— Madame votre mère est toujours convalescente, reprit le jeune homme, M<sup>lle</sup> Ormesse absente, et j'ai craint que votre père...

Il s'arrêta... Comment formuler cette pensée que, brusque et simplificateur, l'excellent docteur manquerait d'adresse pour manier un cœur ?

— Il fallait donc que je vous voie. Je pars demain.

M<sup>lle</sup> Estève s'exclama :

— Vous partez !

— Oui. Laissez-moi, je vous en prie, entendre un regret dans votre cri. Je suis envoyé provisoirement à Trèves. En France, il est vrai, c'est surtout le provisoire qui dure. Je ne vous reverrai pas de longtemps, Mademoiselle ; alors...

Marthe ne put réprimer un geste involontaire.

Le jeune officier l'interpréta :

— Ne craignez pas que je veuille presser votre décision, aujourd'hui moins que jamais. Vous restez libre envers moi..., parfaitement libre... Si vous dites non, si, même — il fit un effort, — vous vous mariez avec quelque autre, je n'aurai, vous n'aurez nul reproche à vous faire. Seulement, si vous vous décidiez à me confier votre vie, me l'annoncer directement gênerait votre délicatesse. Voici l'adresse de ma mère, au Puy... A présent, Mademoiselle, je n'ai plus rien à ajouter. Permettez-moi un seul mot, celui qui vous fut dit de ma part : Très respectueusement, je vous aime.

M<sup>lle</sup> Estève tressaillit sous ce regard d'offrande, si loyal et si ferme. Une poussée intérieure l'enfié-

vrait, le désir d'une paix définitive sous la protection de ce fort.

Elle ne l'aimait pas, elle; aucun amour ne germait dans son cœur, mais elle en faisait grand cas... Alors, pourquoi se refuser encore à cette tendresse virile?... Sans doute, son amitié pour Gérard était plus vive; mais elle ne pouvait pas l'épouser, lui... Elle avait promis... D'ailleurs, pour Gérard non plus elle n'éprouvait pas d'amour.

— Pas d'amour?... Qui sait? insinua le scrupule toujours latent. Alors, peux-tu engager ta vie à un autre?... Ce serait la faute que tu redoutes, la faute évitée jusqu'ici.

Marthe refréna donc son élan. S'obligeant à parler avec calme, elle prononça, presque sans inflexions :

— Je suis touchée, vraiment, plus que je ne puis l'exprimer, Monsieur, de l'attachement que vous me témoignez. Je voudrais, dès aujourd'hui, vous répondre..., ne pas vous tenir en suspens... Mais le courage me manque de vous éloigner de mon chemin... Pourtant..., en ce moment..., je ne puis vous promettre... Très profondément, je vous estime. J'ai pour vous une réelle sympathie... Ne m'en demandez pas davantage... Toutefois, ne vous croyez pas lié envers moi. Si vous trouviez un meilleur bonheur au tournant de la route..., prenez-le. Je n'ose vous accorder même un espoir.

— Vous ne donnez mieux que cela : la certitude d'occuper une place, sinon dans votre cœur, au moins dans votre pensée, dans votre confiance. C'est beaucoup; Dieu fera le reste. Nous croyons à la Providence, elle nous conduit souvent par les plus déconcertants détours.

Il prit congé, enveloppa Marthe d'un dernier regard et sortit.

La jeune fille revint à pas lents vers la chambre maternelle. Une explication ne pouvait plus être

évitée. Cependant, une grosse émotion n'aventurerait-elle pas la convalescence?... La Providence..., avait dit le jeune officier.

— Eh bien! ma chérie, interrogea la mère, que t'a conté ce beau visiteur?

Constatant, au premier coup d'œil, le trouble empreint sur la chère figure :

— Allez jouer ailleurs, mes enfants, ordonna-t-elle.

Sitôt dehors, Jeanne glissa dans l'oreille de sa sœur :

— Tu sais, M. Ravel, c'est l'amoureux de Marthe.

— Qui te l'a dit?

— Oh! personne. J'ai trouvé cela toute seule... Ça se voit.

— Eh bien! tu es joliment fine... Explique-moi.

— Ça ne peut pas s'expliquer.

Sur cette phrase péremptoire, on commença une partie de balle.

Pendant ce temps, M<sup>me</sup> Estève, attirant son aînée sur un tabouret à ses pieds, la questionnait tendrement :

— Tu as l'air bouleversée, ma grande. Que voulait donc M. Ravel?

— Il part. Ne pouvant vous voir ni tante Fée, il voulait m'affirmer que ses intentions n'ont pas changé.

— Ses intentions?

— Oui, ma petite maman... Ne m'en veuillez pas si je vous ai caché cela. Papa ne répondait pas de votre vie si l'on ne vous épargnait tout choc moral. Au moment où vous étiez le plus malade, M. Ravel pria tante Fée de nous pressentir pour... enfin de savoir... si j'accepterais sa demande en mariage.

— Et tu as répondu?

— Rien, maman. Que pouvais-je répondre sans vous consulter? Or, c'était impossible. Quant à papa..., vous savez, il n'entend pas grand'chose aux

affaires de cœur..., sauf aux maladies physiques. Alors j'ai fait dire à M. Ravel que j'étais trop absorbée, trop inquiète et trop seule pour fixer mon avenir. Il a compris.

— Mais, aujourd'hui?

— Aujourd'hui, il n'a point insisté, m'indiquant seulement l'adresse de sa mère, au cas où je me déciderais. Il montre une extraordinaire délicatesse.

— Tu ne l'aimes pas, cependant?

— Non, maman : je l'apprécie. Il m'inspire une vraie sympathie, de l'amitié, c'est tout. Cela suffirait, je crois, pour faire un bon ménage, si...

— Si quoi?

— Ah! ceci, ma petite mère, je ne puis vous le conter aujourd'hui. Oh! acheva-t-elle, voyant le front de sa mère se rembrunir, la fille se tait, l'infirmière défend... Votre pouls bat déjà trop vite... Assez d'émotions pour un jour. Vous expliquer ma réticence nous entraînerait trop loin.

— Dans ton âme?

— Oui, maman; ailleurs aussi. Soyez raisonnable, mère chérie. Vous avez bien confiance en moi?

— Oh! oui, fit M<sup>me</sup> Estève, toute sa fierté maternelle éclatant dans ses yeux.

— Alors, attendez un peu pour savoir... Il me tarde, à moi aussi, tellement de vous dire, pour que vous m'éclairiez...

— Sur ton cœur?

La jeune fille rougit.

— Plutôt sur un cas de conscience.

M<sup>me</sup> Estève songeait. Une question hésitait sur ses lèvres : « Est-ce que tu aimerais Gérard? »

Son instinct maternel l'avertit. Elle ne formula pas l'interrogation, mais se tut, pensive, vaguement inquiète. Tant d'inconnu semblait peser sur le cœur de sa fille.

Les derniers mots de Marthe suscitèrent une autre réplique.

Celle-là, M<sup>me</sup> Estève ne la retint pas.

— Un cas de conscience? Mais, ma fille, le Père Ordange, que je sache, n'a pas de maladie de cœur?

Marthe sourit :

— Non, mais il est absent.

— Rentré hier.

- Vous en êtes sûre?

— Les Mazel sont venues t'en prévenir. J'ai sottement oublié.

— Bonnes amies! Elles pensent que ce secours me faisait faute.

— Ta détresse a dû les frapper. La mort d'Elisabeth ne la motivait donc pas? Le mal gisait plus profond... Tu ne pleurais pas la perte de ton amie?

Marthe se pencha, posa son front sur les genoux maternels et répondit d'un accent déchirant :

— Si, maman, je pleurais sa perte!

Sans comprendre, M<sup>me</sup> Estève n'insista point.

— Les mères, soupira-t-elle seulement, ne devraient jamais être malades!

Elle voulut se coucher, une extrême lassitude la courbaturant. Dès qu'elle fut étendue, son pouls se régularisa.

Le lendemain arriva, de ce même pas égal, accoutumé, de tous les jours.

Rien n'éprouve davantage que l'attente, lorsque l'âme tendue pour une explication difficile, la volonté bandée, les idées, les paroles même préparées, tout cela frappe dans le vide.

Tout ce faisceau violemment serré se disperse alors. Il semble que jamais plus on ne retrouvera le courage de les rassembler une seconde fois.

Les minutes piétinent, tirant sur les nerfs; et la tension des nerfs allonge démesurément les minutes.

M<sup>lle</sup> Estève subissait ce supplice dans le parloir où elle attendait le Père Ordange.

— Il y a un monsieur dans sa chambre, avait déclaré le domestique, alors...!

Cet « alors » pouvait signifier une heure d'attente... La jeune fille, tentée de partir, y renonça pourtant. Elle ne traînerait pas plus longtemps son fardeau.

Pendant un quart d'heure, assise dans la pièce austère, elle essaya vainement toutes les absurdes distractions usitées en pareil cas : regarder les tableaux pieux, qu'elle aurait pu décrire les yeux fermés ; examiner, à travers les vitres, les arbres du jardin et les compter ; essayer un des fauteuils, puis une chaise ; marcher de long en large, sans trop faire craquer le parquet. De guerre lasse, elle avait ouvert une revue aux feuilles usées par les impatiences distraites. Devant ses prunelles, les lettres dansaient ; aucun sens ne parvenait jusqu'à son esprit.

— Tout cela est insipide, murmura-t-elle en rejetant la brochure feuilletée.

Dans le corridor nu, des pas résonnèrent.

Le Père Ordange parut.

— Enfin ! fit, malgré elle, la jeune fille en se levant.

— Je vous ai fait longtemps attendre, s'excusa le religieux, souriant.

— Plus longtemps que vous ne pensez ; mon Père. Voilà deux mois que j'attends.

— Depuis mon départ, alors ! C'est une malchance, ou peut-être une volonté providentielle.

— Providentielle ?

— Oui, pour vous apprendre à vous débrouiller seule.

— Bien seule, en effet ; maman ne pouvait me conseiller, car...

— Je sais quelles inquiétudes vous avez traversées. Mais elle va mieux, votre maman ? Dieu soit loué ! Vous, cela ne va pas du tout, n'est-ce pas ?

Sous le regard scrutateur, Marthe baissa les yeux ; non pas qu'elle voulût lui cacher un iota. Le laisser lire en son âme eût évité le récit malaisé.

**Mais**, justement, elle tâonnait pour débiter. Comment débrouiller son chaos intérieur ?

Tout de même, le silence ne pouvait se prolonger ; elle commença.

Le Père l'écoutait sans l'interrompre, sauf, de temps à autre, pour une brève interrogation, un mot juste coupant les digressions, précisant les phrases confuses, éclairant un point obscur, orientant ainsi la confiance.

Peu à peu, M<sup>lle</sup> Estève parla sans effort. L'obstacle enlevé, le flot coulait sur la pente de l'habituelle confiance.

Le soulagement entraînait en elle de minute en minute. Ayant tout dit, elle se tut.

La plaie débridée, le pansement regardait le praticien.

Ce lui serait si bon d'écouter quelqu'un de sage lui expliquer son âme ; quelqu'un ayant autorité lui dicter sa conduite.

Les vains détours où sa pensée tourbillonnante se heurtait à la douleur, comme un oiseau aux vitres, épuisaient son énergie.

Le Père Ordange resta muet un moment. Ses regards vrillèrent les yeux anxieusement tournés vers celui qui édicterait la sentence. Il prononça :

— Votre promesse à M<sup>me</sup> Dallisat n'est pas valable.

M<sup>lle</sup> Estève, dilatant ses prunelles étonnées, s'exclama :

— Comment donc, mon Père ?

— Elle vous fut extorquée. Si votre père ne vous avait pas ordonné, comme médecin, de dire oui à tout, et cela sous peine de tuer M<sup>me</sup> Dallisat, auriez-vous promis ?

— Non ; son exigence me paraissait injuste. Je déteste aliéner mon indépendance.

— Vous avez promis sous la pression d'une menace. Pour ne pas vous atteindre personnellement,

elle ne vous contraignait que davantage. En refusant à M<sup>me</sup> Dalliat cette promesse, en provoquant ainsi sa mort, encore incertaine, vous auriez craint de réaliser une vengeance. N'est-ce pas vrai ?

— C'est bien cela, mon Père ; vous devinez juste sur ce point.

— Sur ce point et sur d'autres, mon enfant, affirma le Père Ordange, en passant ses doigts fins dans sa barbe blanche.

— Oh ! tant mieux ! Moi, je n'y vois plus rien.

— Naturellement. Depuis des semaines, vous vous écarquillez les yeux à regarder..., à éplucher vos pensées, vos sentiments. Plus on tire sur un nœud, plus il se noue. Voilà une question réglée. Vous êtes libre, en conscience, d'épouser M. Dalliat, si bon vous semble.

— Mais, protesta Marthe, je n'ai pas dit...

Le religieux l'arrêta du geste :

— Patience..., non, vous n'avez rien dit... Et moi, je vous déclare ceci : Je ne sais pas encore si vous l'épouserez. Mais, quand on jeta sur votre amitié cette injuste suspicion, vous ne l'aimiez pas. Êtes-vous rassurée ?

— Oui..., mais... je me plaisais à le voir, à causer.

— Bon, bon..., c'est entendu. Vous aviez de l'amitié, beaucoup d'amitié, trop d'amitié ; plus que la prudence ne l'eût conseillé, mais pas d'amour. La preuve ? La voilà. Sous la calomnie, votre première idée fut de rompre. Cette lucidité, cette fierté qualifient votre penchant. Voulez-vous une autre preuve, la meilleure ? A présent, rien ne vous sépare : l'amour serait légitime. Malgré tout, vous ne l'aimez toujours pas. Donc, le germe même n'existait point.

— Cependant...

— Quand je vous affirmais l'invalidité de votre promesse, je vous observais... Pas une explosion de joie, un cri de délivrance... Non, au contraire, votre

scrupule se débattait contre la parole libératrice. Soyez en paix, mon enfant; vos sentiments furent irréprochables.

— Comme j'ai souffert à cause d'eux! gémit M<sup>lle</sup> Estève.

— Cela devait être... Les hommes jugent selon les apparences, selon leur propre bassesse aussi. Vous auriez dû me confier cette amitié. Je vous aurais mise en garde.

— Comment l'aurais-je fait, mon Père? Je n'y voyais aucun mal.

— Par le fait, vous ne pouviez guère pressentir le danger. Votre droiture même vous desservait. En général, l'amitié entre homme et femme ne fleurit pas, ou se dénature rapidement.

— Maman me l'avait suggéré à propos de M. Ravel.

— Seulement, avec vous, sur ce sujet, il fallait mettre les points sur les *i*. Vous êtes victime de votre candide imprudence.

— C'était donc une imprudence?

— Oui. Vous risquiez le blâme au dehors; au dedans, la déviation sentimentale. Il ne faut pas jouer avec le feu. C'est une gageure dangereuse qu'une telle amitié..., l'impossible amitié.

Aux yeux du monde, on paie souvent plus cher les erreurs que les fautes.

Quant à M. Ravel, en conscience vous pouvez l'épouser, mais vous ne l'aimez pas encore, vos hésitations le prouvent.

— Alors?

— Alors..., le *statu quo*. Calmez-vous avant de prendre le parti irrévocable. Vous penserez à l'un comme à l'autre, avec la certitude que rien, ici ou là, ne s'oppose à votre mariage. L'heure venue, vous verrez la lumière...

Par les rues moins fréquentées, en ce temps des vacances où, presque seul, le vent accoste les pas-

sants clairsemés, Marthe rentra chez elle, le cœur allégé.

Dans la nuit qu'elle croyait impénétrable, le veilleur avait vu clair.

1A

#### L'ALTERNATIVE

— Cela va mieux, maman, annonça Marthe, du seuil de la chambre.

— Moi aussi, je vais mieux. Ton père autorise les émotions, entends-tu... Le pouls peut s'accélérer, aucune importance. Parle donc.

— Votre piqure d'abord.

— Fais vite, concéda M<sup>me</sup> Estève.

L'opération prestement exécutée, elle écouta le récit de sa fille. La colère lui montait aux lèvres en mots cinglants, aux yeux en flammes vives.

— Ma pauvre chérie ! murmurait-elle en embrassant Marthe passionnément. Dire que j'étais incapable de te défendre !

— Ma petite maman, la meilleure tendresse ne peut nous épargner tous les heurts. Il faudrait, pour cela, nous empêcher de vivre.

— En effet ! La vie et la souffrance s'accompagnent. Mais, nous, les mères, naïvement nous espérons toujours pour nos enfants une exception.

Les jours suivants, Marthe reprit la vie normale.

Son apaisement intérieur la rendait insensible aux racontars qui pouvaient courir encore, pareils à l'insaisissable furet.

En réalité, leur nombre et leur intensité diminuaient. L'opinion, girouette grinçante, se tournait vers M<sup>lle</sup> Estève.

Tante Fée revint compléter sa joie. Yvonne reparut en même temps. Elle observa, dès sa première visite :

— Tiens ! tu as meilleure mine. Tu reprends tes yeux d'autrefois.

— J'en avais changé ?

— Oui. Dans les nouveaux flottait un vilain brouillard, celui de novembre, épais et morne. Il paraît que le soleil se lève.

A part elle, M<sup>lle</sup> Doré se demandait si le soleil n'était pas la liberté rendue à Gérard ?

Sans ajouter foi aux bruits charitablement propagés, elle en avait tiré certaines conclusions. Que Marthe, si sage, si pondérée, si distante avec les hommes en général, en fût arrivée à faire causer, cela dénotait, chez elle, pour Gérard, un attrait irréprochable, certes, mais très vif. Alors ce penchant, maintenant transformé, provoquerait leur mariage.

Cette perspective désolait Yvonne. Comment espérer se tromper ? M. Dallisat affichait assez, depuis son veuvage, son inclination pour Marthe.

Chez M<sup>lle</sup> Estève ou chez tante Fée, quand il la retrouvait, il redevenait, avec une nuance, pourtant, l'ami de jadis.

Rêveur, il vivait au-dessus des cancanes qui rasant le sol. La jalousie d'Élisabeth ne lui en imposait plus l'obsession. Dès lors, Gérard, exempt des inquiétudes subies par Marthe, oublia le cauchemar.

Le dernier soupir d'Élisabeth n'avait-il pas dissipé ses suspicions ? La morte, à présent, savait la loyauté de leur cœur.

Rassurée, elle aussi, M<sup>lle</sup> Estève renouait les anciennes habitudes, réglées à présent par la prudence.

Les causeries, si longuement interrompues, prenaient une saveur nouvelle. Presque toujours, Yvonne y assistait, comme au temps lointain de Ludesse, mais plus grave. Visiblement, l'enfant devenait femme.

Elle ne parlait plus en gamine, insoucieuse de l'effet produit. Ses saillies devenaient rares.

Elle exerçait sérieusement envers Georges sa suppléance maternelle. En toute occasion, discrètement, elle poussait le petit garçon vers son père. Nullement dupe du manège, Gérard en témoignait une amicale gratitude.

Cet enfant, objet de leur commune sollicitude, créait entre Yvonne et M. Dallisat une familiarité, des occasions de rapprochements qui n'existaient plus avec Marthe.

Les ponts coupés entre eux venaient d'être rétablis. Toutefois, la jeune fille, avertie, s'interdisait d'y passer trop fréquemment, tant qu'ils restaient des passerelles de fortune.

Le pont définitif serait-il jeté?

Marthe se le demandait doucement, comme le Père Ordange le lui conseillait. Elle pensait à M. Ravel, elle pensait à Gérard : tous deux dignes d'elle... De quel côté pencher?

Elle écoutait patiemment son cœur. L'amitié seule persistait à y murmurer ses chansons.

L'ancienne accoutumance, la présence, et cet accord préétabli, jadis remarqué par M<sup>me</sup> Dallisat, rendaient plus complète, plus ardente son amitié envers Gérard.

Cependant M<sup>lle</sup> Estève ne se décidait point à se réserver pour lui, en se refusant à Henri Ravel.

M. Dallisat se remarierait. Veuf, chargé de famille, il ne pouvait guère s'en dispenser. L'heure venue, tout naturellement, il demanderait à son amie de restaurer le foyer dévasté.

Marthe n'en pouvait douter. Certaines allusions voilées confirmaient cette certitude.

Pourquoi, dès lors, se tenir sur une telle réserve, rester si stricte, même dans les manifestations affectueuses soustraites aux contrôles malicieux ?

Entre deux amitiés, la plus vigoureuse ne serait-elle pas plus apte à faire fructifier la greffe d'amour ?

— Pourquoi, se répétait souvent Marthe, pourquoi, s'il me demande, et cela viendra, je le sens, pourquoi n'épouserai-je pas Gérard ?

Jamais elle ne se répondit : « Cela sera. »

Toutes ces tergiversations la surprenaient elle-même. Flotter ainsi, incertaine, entre deux partis possibles, ne lui ressemblait point. Jadis, elle aurait choisi hardiment. La désillusion avait terriblement débilité son âme.

Juillet s'annonçait alors, dans une chaleur précocement torride. M<sup>lle</sup> Ormesse hâta son départ. Gérard la rejoindrait dès la fin des audiences. Elle emmenait les enfants.

— Ma tante, je n'irai pas à Ludesse.

M. Dallisat détacha ces mots avec le ton sans réplique d'un homme qui ne reviendra pas sur sa décision.

Tante Féc, stupéfaite et navrée, s'écria :

— Comment donc ? Pourquoi cette saute d'humeur ? Tout était entendu, pourtant... Que se passe-t-il?... Tu as des projets ?

— Je voyagerai. A tous les points de vue, j'ai besoin de changer d'atmosphère.

— Tu voyageras. Prétexe ou conséquence, cela. Et le motif ? Tu ne veux pas me le dire ?

— Mais si, tante Féc. Il le faut bien. Cela ne peut pas durer ainsi.

— Qu'est-ce qui ne peut pas durer ?

Il se leva, mû par un ressort, arpena le petit salon d'un pas saccadé, signe d'extrême agitation intérieure, et répliqua :

— Ma situation. Oh ! ne croyez pas que je veuille

me remarier si tôt. Je sais mes devoirs envers Elisabeth... Je dois mon deuil à nos années de bonheur..., aux convenances même... Seulement..., une femme devra repeupler mon foyer... La solution actuelle reste précaire. Elle deviendrait inacceptable lorsque Roger me reviendra... Puis-je éternellement disperser mes enfants?

— Non, bien sûr... Cela ne peut pas durer... Mais quel rapport avec ton séjour à Ludesse?

— Un rapport réel, quoique indirect; vous allez voir... Une autre chose encore ne peut pas durer.

Brusquement, il se planta devant M<sup>lle</sup> Ormesse. Poursuivant sa pensée plutôt que sa phrase, à brûle-pourpoint, il déclara :

— Il faut savoir, ma tante, si, les délais écoulés, Marthe accepterait ma main.

Tante Fée, prise de court, se taisait, les yeux baissés sur ses mains fines aux veines saillantes. Il reprit :

— Vous ne savez pas? Moi non plus. Cela me place dans une très fausse situation. Vous allez comprendre...

Il s'assit en face de sa tante.

— Vous connaissez assez, depuis l'an dernier, mon amitié pour Marthe. Je suis un honnête homme, ma tante, et, malgré les mauvaises langues de Clermont, je ne me reproche rien, rien, entendez-vous, envers elle ni envers ma femme... Ce n'est pas la faute d'Elisabeth, d'ailleurs. Pour mon compte, j'aurais moins aisément fléchi devant ces ridicules « on dit ». Marthe comprenait son devoir autrement. A présent encore, elle se tient à distance..., oh! moins..., beaucoup moins. Tout de même elle se rétracte dès que mon affection prend un peu la manière de l'amour... Pourtant, elle me témoigne une franche amitié si je reste sur ce terrain... Je ne peux plus y rester... Voilà... Je le constate... Mon attachement pour elle évolue dans le

sens normal, dans la direction qui maintenant s'impose. Seulement, ne se heurtera-t-il pas à une porte close?... Marthe eut pour moi, j'en suis sûr, une vive sympathie. Elle la conserve; mais peut-elle changer de nature?... Voilà la question.

Il attendit une seconde; le mot ne vint pas...

Tante Fée écoutait toujours. Il continua :

— Je pourrais accepter cette incertitude, au risque de souffrir ensuite... C'est le métier de l'homme, ici-bas. Mais je ne veux pas, à mon tour, navrer un cœur. Or, si j'ignore le véritable sentiment de Marthe, ses possibilités, je vois trop quel amour véhément me porte Yvonne... Vous ne le nierez pas... C'est clair comme le jour.

— Tu ne te trompes pas, approuva tante Fée. Je m'en tourmente, sans savoir que faire. Cette enfant si entière, si ennemie de toute contrainte, de tout sacrifice! Comment la soustraire au péril?

— Eloigner le péril. Voilà pourquoi je ne vous accompagne pas à Ludesse. A mon retour, je viendrai pour quelques jours. Vous aurez transmis ma demande à Marthe. Si elle dit oui, Yvonne, détachée de moi par l'absence, car c'est une enfant...

— Tu t'illusionnes, Gérard. Une enfant hier, pas aujourd'hui. Ne remarques-tu point combien elle change, physiquement et moralement?

— Si, ma tante : elle embellit à vue d'œil, elle s'assagit.

— Cela dépend. Un volcan bouillonne en cette âme. Je redoute un désastre quand l'issue espérée se fermera sur sa flamme impérieuse : sa passion pour toi.

— Déjà femme, en effet; déjà mère par le désir et l'aptitude, continuait Gérard. Tant mieux! Cela facilitera mes résolutions, si Marthe refusait.

— Tu voudrais...?

— ... La donner pour mère à mes enfants, si je n'obtiens pas la femme de mon choix... Oui... Elle

les aime et m'inspire une bonne affection, tranquille et sûre. Je rêve autre chose... Ah! certes oui... L'amour souhaité, l'amour total... Mais, pour réédifier mon foyer, Yvonne m'apporte assez de chances. Georges, en particulier, caractère ingrat, ombreux, l'adore.

M<sup>lle</sup> Ormesse remarqua :

— Il ne peut souffrir Marthe.

— Cela, j'en fais mon affaire. Je ne contraindrais pas mon cœur pour un caprice de gosse. Marthe seule décidera... Je ne serais pas malheureux avec Yvonne... Avec Marthe, je serais heureux, parce que je l'aime... Je vous confie donc, tante Fée, la revanche de ma vie.

Quand M<sup>lle</sup> Ormesse, devant M<sup>me</sup> Estève, posa la question à sa fille, Marthe pleura.

Cette mise en demeure brusquait ses hésitations. Il fallait, cependant, en finir. Ces ambiguïtés sentimentales, sa raison le reconnaissait, ne duraiient que trop. Pourtant, elle voulait réfléchir encore, jusqu'au retour de Gérard.

Elle donnerait alors, elle aussi, quelques jours à Ludesse, pour le revoir et lui répondre.

L'absence, peut-être, ferait la sérénité dans son cœur. Comparant sans fièvre ses sentiments, elle pourrait se résoudre, enfin.

Tante Fée écrivit dans ce sens à M. Dalliat.

Il voyageait en Belgique. Ce pays jadis dévasté, où le vouloir vivre se traduit par un travail intense, convenait à son état d'âme. Sous la mélancolie des choses révolues s'affirmait, en lui, le désir des reconstructions.

A Ludesse, l'existence semblait calme. Yvonne, cependant, affligait tante Fée. Les longues journées, allongées par l'avance de l'heure, pesaient à son impatience. Absorbée, souvent morose, elle embrassait trop passionnément les enfants de Gérard. Trop fixement, le soir, elle contemplait, parmi les

constellations, celles qui brillent au nord, plus proches, en apparence du moins, de la Belgique.

L'absence, sur ce tempérament fougueux, déjouait les prévisions de M. Dallisat.

Quelle serait la réaction, si ce rêve éperdu, cette tendresse concentrée semblaient dans une déception? Elle ignorait le secret des relèvements virils.

Tante Fée, désolée, priaît longuement pour ses chers enfants.

De son côté, Marthe, ensevelie dans ses perplexités, aspirait à la lumière. Nul conseil ne pouvait la lui dispenser. Personne ne saurait, à sa place, choisir sa vie.

Ce oui, que tout postulait en somme, une force inconnue l'empêchait de l'écrire à Gérard.

Les vacances venues, ses sœurs et son frère l'occupèrent davantage. Ensemble ils se promenaient. Mais on porte partout son cœur et son souci.

Dans les bois de Fontanas, sur l'épique Gergovie, une double vision accompagnait Marthe : Gérard promenant ses rêveries dans le silence gris de Bruges la Morte, et Henri Ravel accomplissant, aux rives mosellanes, son rôle de chef... Lequel choisir puisque l'amour, doux poids, ne faisait point pencher la balance?

Le temps ne manquait pas à M<sup>lle</sup> Estève pour s'analyser. Au contraire, peut-être?

Le souffle caniculaire dispersait les amies, jetait les œuvres en chômage. Une torpeur endormait la ville, où les volets, les uns après les autres, se fermaient. La trêve commençait. Le labeur, les relations, les potins faisaient grève. Marthe voyait se précipiter, semblables aux perles dont le fil casse, les jours de réflexion, les jours de grâce.

Une lettre de Ludesse rappela l'échéance. Gérard s'annonçait. Il fallait arriver.

Yvonne venant à Clermont pour affaires, les deux amies reviendraient ensemble pour trouver le voyageur installé.

— Va, ma fille, dit M<sup>me</sup> Estève; que Dieu t'inspire.

Sur M. Ravel, nous recueillons les plus sûrs, les plus parfaits renseignements. Nous connaissons M. Dallisat depuis l'enfance. Ton cœur seul doit décider.

Marthe, pendant le court voyage, remarqua le mutisme d'Yvonne.

Très préoccupée elle-même, son âme, d'abord, s'en accommoda. A la longue, elle s'en alarma. Le caractère prime-sautier d'Yvonne n'y accoutumait point ses familiers. Ces quelques mois l'avaient donc profondément modifiée.

Pour rompre le charme, M<sup>lle</sup> Estève tenta des réflexions quelconques, n'arrachant à la silencieuse que des monosyllabes indifférents.

Qu'avait donc Yvonne?

Marthe s'était refusée à lui confier son épreuve. Comment, dès lors, solliciter une confiance? Renonçant à monologuer, elle regarda les peupliers fuir et sinuer l'Allier.

Tante Fée les attendait à la gare. Gérard gardait ses enfants.

Au seuil de la chère vieille maison, il se tenait debout.

Yvonne sauta de voiture, les yeux étoilés d'étincelles, les deux mains tendues vers le revenant. Marthe aida tante Fée à descendre. Elle se pencha pour embrasser Georges. Le garçonnet, s'échappant, courut vers Yvonne.

M<sup>lle</sup> Estève, à son tour, vint à M. Dallisat. Il cherchait la réponse dans les prunelles claires, en cette minute volontairement inexpressives. Celles de Gérard, au contraire, apparaissaient chargées de tendresse, tellement qu'Yvonne, s'accrochant à la voiture, ferma les paupières. Le cœur lui tournait.

Les jours suivants, Marthe se gourmanda sans cesse. Toujours irrésolue, attentive toutefois, elle

épiait les indices que la vie commune fait naître, auscultant les moindres battements de son cœur, sans être plus renseignée.

Un autre secret se révélait à elle : celui d'Yvonne. Secret facile à percer, d'ailleurs, quoi qu'en pensât l'intéressée. Ses affectations de froideur, démenties par son exaltation intermittente, ne trompaient personne. Silences et paroles, fébrilités et accablants passagers : tout la trahissait.

Marthe surprenait ses regards attachés sur Gérard, son tressaillement quand il survenait près d'elle.

Un matin, M. Dallisat para distraitement sa boutonnière d'un œillet rouge. Le contraste avec son deuil le heurtant, il jeta la fleur sur le gazon. Yvonne, volontairement attardée, la ramassa. Son geste pour en respirer le parfum ressemblait fort à un baiser.

Marthe constatait envers elle l'éloignement de son amie. Plus de tête-à-tête, moins encore de cœur à cœur. Yvonne l'évitait. Son indifférence polie attristait M<sup>lle</sup> Estève.

— Encore la jalousie !... Si elle savait, se répétait la jeune fille, elle ne m'envierait pas.

Yvonne ne pouvait pas savoir, ou, plutôt, elle savait trop. L'inclination très visible de Gérard pour M<sup>lle</sup> Estève la torturait. A chacune de ses manifestations, une crise invisible de désespoir enfiévrerait son âme. Quelquefois, elle s'enfermait chez elle. Si Marthe tentait une démarche affectueuse, un persiflage amer la repoussait. Cette tension, insupportable à tous, devenait funeste à M<sup>lle</sup> Doré.

Un après-midi pluvieux, on la pria de chanter.

Après quelques chants paisibles, elle entonna l'air du *Roi d'Ys* : « Tais-toi, tais-toi, Margaret ! » Ce cri d'amour traversé jaillit de son cœur avec une magnifique intensité.

Par la voix de cette musique, Yvonne exhalait

son amour, sa jalousie, sa navrance, tout ce que, dans la vie ordinaire, elle devait maîtriser sans y réussir.

Gérard gardait une pose accablée. Tante Fée remuait les lèvres. Chacun s'effrayait d'une passion si impétueuse. Comment subirait-elle le proche dénouement, s'il ne la contentait point?

Georges buvait des yeux son Yvonne chérie... Il voulut se précipiter vers elle, s'entrava dans le tapis et tomba sur le coin d'un tabouret.

Marthe le releva. Mais l'enfant, cachant sa bosse ou sa blessure sous une main tremblante, se défendait à coups de coude.

— Pas vous! criait-il à travers ses larmes, pas vous!...

— Georges! fit le père sévèrement. Encore une fois, je n'admets pas ces manières. Je veux que Marthe voie si tu t'es blessé.

Lentement, l'entêté retira sa main.

La jeune fille lotionna la tempe avec de l'eau fraîche.

— Merci! grogna le petit, subjugué par le regard incisif de son père. Mais ses yeux défiaient Marthe.

M<sup>lle</sup> Estève, ce jour-là, sentit plus lointain le père de Georges. Entre eux, l'hostilité de l'enfant se dressait. Pour élever ce garçon rétif, de quels moyens disposerait-elle, belle-mère détestée à l'avance?

Comment conquérir ce cœur indocile? Trop docile, plutôt, aux suggestions de la morte. Elisabeth avait eu cette habileté suprême d'interposer, entre Gérard et l'amie jalouée, autre chose qu'une promesse illusoire : la haine aveugle de son fils.

Se placer, signe de contradiction, entre Georges et son père, Marthe le pouvait-elle, le devait-elle?

Yvonne doublait sa perplexité. Fallait-il la frustrer, elle, de son bonheur, et le jeune veuf d'un tel amour, sans avoir la même offrande à faire? Ayant durement souffert par autrui, elle hésitait à jeter une pire épreuve sur les frères épaulés d'Yvonne.

Les chagrins d'amitié ne sont-ils pas vétilles devant les peines d'amour ?

Tout se liguaît pour l'égarer parmi ses impulsions contradictoires.

Trois jours encore lui restaient, cependant, avant son départ, avant l'expiration du délai.

Ce matin-là, elle pressentit que la journée décisive se levait. Un ciel splendide déployait sur les moissons coupées un vélum uniformément lumineux. Une course à Champeix fut résolue. Les jeunes filles, M. Dallisat et Georges y descendraient ensemble.

Les commissions faites dans le vieux bourg, les promeneurs se retrouvèrent à la croisée des routes, sur la grande place. Le soleil épuisait toutes ses flèches d'or sur les pauvres humains.

— On a la pépie, assurait Georges.

On se dirigea vers un hôtel. Gérard commanda limonade et bière.

La patronne, aimable et familière, les installa dans une petite pièce, contiguë à la grande salle.

— Vous serez plus tranquilles là, voyez-vous, dit-elle. En cette saison, nos pensionnaires ou les touristes vont et viennent toute la journée. Ça en fait des embarras, ce monde des villes !

Un ronflement d'auto confirma ses dires.

D'une limousine, trois jeunes femmes élégantes descendirent avec leurs compagnons. Elles entrèrent dans le restaurant, en habituées du lieu, ravies au surplus de stupéfier les villageois par leur chic.

— Bon ! fit Marthe, bénissons M<sup>me</sup> Michaud de nous isoler ici. Voici une troupe de Clermontois. Plus aucune sécurité nulle part.

Des rires et des jacassements perçaient la cloison.

— Taisons-nous. Écoutons, pour nous amuser, murmura Yvonne.

D'abord, les voix pointues commandèrent les rafraîchissements. Ensuite, on pesta contre la pous-

sière qui salit, le vent qui décoiffe. Enfin, on élaborait des projets.

Un des touristes questionnait :

— Où va la route qui longe cette rangée d'arbres? Voyons la carte.

Un silence se fit. Une autre voix reprit :

— Ludesse.

: Un éclat de rire fusa :

— Si nous allions en reconnaissance, voir où en est l'idylle?

Marthe tendit l'oreille.

— Quelle idylle?

— Mais celle de Gérard Dallisat, le veuf très consolé, et de sa belle!

Gérard posa brusquement sur le marbre son verre brisé du coup.

— Mauvais présage! fit Yvonne, écarlate, frémissante.

— Vous pensez bien, reprit une des femmes invisibles, qu'ils filent le parfait amour!

— Pourquoi se gêneraient-ils, à présent? Même du temps d'Élisabeth, l'amitié devenait très chaude.

Rivée à sa chaise, incapable de remuer, Marthe sentait son âme souffletée par chaque mot.

Georges lançait sur elle et sur son père un mauvais regard aux lueurs rageuses. Son animosité contre Marthe aiguillait une lucidité trop précoce et malade.

— Enfin, ma chère, dit une voix masculine, à leur aise! Qu'ils s'épousent et qu'ils aient beaucoup d'enfants, comme dans les contes.

— J'en serai enchantée, pour ma part, conclut l'autre. Ce dénouement... prévu nous prouvera que nous ne les avons pas calomniés... La fumée vient du feu, le mariage de l'amour.

Les éclats de rire s'égrenèrent de plus belle.

— Dire qu'on ne gifle pas les femmes! grommela Gérard, les yeux étincelants.

Yvonne avalait ses larmes. Ce qu'elle craignait tout bas, ces gens l'exprimaient tout haut.

Marthe, soudain, vit clair. La méchanceté faisait la lumière brutalement.

Le retour fut morose, sans allusion à cet incident gros de conséquences.

La conversation languit, feu pauvre alimenté de brindilles, banalités courantes aussitôt consumées.

Les visages contractés, hermétiques, de Gérard et d'Yvonne tourmentèrent tante Fée.

Marthe seule semblait avoir recouvré une sérénité grave. Prompte à suivre l'étoile, elle dit à M. Dallisat, le souper fini :

— Voulez-vous faire un tour avec moi, Gérard?

Le sort de sa vie était jeté. Il la suivit. Georges leur décocha un regard sombre. Yvonne étouffait un sanglot convulsif.

— Gérard, commença M<sup>lle</sup> Estève, dès qu'ils furent seuls, vous devinez ma réponse. A Champeix, la Providence m'a dicté rudement notre devoir.

— Comment cela? interrogea le jeune veuf. Je ne comprends pas.

Son accent s'étrangla.

— Vous ne voulez pas comprendre. Mon ami, quoi qu'il nous en coûte, nous devons renoncer l'un à l'autre... Pouvons-nous fonder notre foyer sur une équivoque?... Ce que, demain, on nous jetterait à la face, vous l'avez entendu?

— Et cela vous arrête?... Vous ne m'aimez pas... Je le savais bien.

— Mon affection pour vous, Gérard, est profonde et très haute. Je ne puis souffrir son avilissement, même dans l'opinion. Libres tous deux et restant amis seulement, nous prouvons à tous que l'amitié seule nous unit. Pas autre chose... Nous sommes, paraît-il, une exception... Portons-en la peine pour en garder l'honneur. Cette précieuse et rare amitié,

estimons-la assez, ami, pour la sauver des éclaboussures, à tout prix.

— Ah! tout n'est rien, sauf le bonheur.

— Si, Gérard. En dehors et au-dessus de lui, beaucoup de réalités se placent. Ce point d'honneur n'est pas le seul obstacle entre nous... Votre fils me déteste... La morte aussi, je l'avoue, nous sépare... Je la sentirais sans cesse présente pour me maudire..., pour m'arracher ses enfants.

— La jalousie n'expire donc pas à la tombe? cria Gérard.

— Si : les âmes l'abdiquent dans l'éternelle paix. Mais le suprême désir d'Elisabeth nous éloignait l'un de l'autre. Je ne puis l'oublier... Surtout, je vous le répète, il me répugne de confirmer, par notre union, des mensonges rétrospectifs.

— Ainsi, nous nous sacrifions à la méchanceté de quelques cerveaux malades?

— Nous subissons les contre-coups des libertés humaines, la nôtre et celle d'autrui. Nous payons notre imprudence irréflective, innocente. Nulle puissance au monde ne peut empêcher ce qui fut d'avoir été. Restons amis, Gérard. Acceptez-en le gage dans un conseil... Donnez à Georges la mère qu'il désire et qui vous adore.

M. Dallisat marchait la tête basse entre les rosiers. D'une voix brève, il dit :

— Ah! vous me passez fort aisément à votre amie... Vous ne m'aimez pas... Vous en aimez un autre, ajouta-t-il, soupçonneux.

La jeune fille s'arrêta, les yeux sur les siens, franchement :

— Croyez-en ma parole, Gérard, je n'aime personne. Cependant j'accepterai une demande, ancienne déjà, parce qu'une main loyale est un soutien désirable dans la vie. Ensuite, si l'amour vient, j'en bénirai Dieu; sinon, je partagerai le destin commun à maintes femmes. J'aurai l'appui d'un cœur honnête, avec l'estime de moi-même.

— Je vous souhaite le bonheur, dit Gérard sourdement. Je maudis ceux qui, deux fois, tuèrent le mien.

— Ne maudissons personne, mon ami. Les pires instruments des desseins providentiels restent quand même leurs instruments. Ne m'en veuillez pas, Gérard. Encore une fois, restons amis. Qui, maintenant, nous en contesterait le droit?

Elle lui tendit la main. Il la serra éperdument.

— Je vous admire, mais ne me demandez pas l'impossible, Marthe. Nous ne pouvons plus être amis... Moi, du moins, je ne le pourrai plus, avant longtemps... Jamais..., peut-être... Dans son erreur même, le monde eut raison contre nous. Une amitié semblable ne se maintient que par miracle, si les liens du sang ou une grâce spirituelle ne la sanctifient. Un choc suffit à changer sa nature et son nom... Mieux vaut ne pas courir deux fois cette chance périlleuse... Ce serait tenter Dieu... Je ne suis plus votre ami, Marthe... Ce qui devait arriver est arrivé... Dès qu'entre nous tomba la barrière du devoir, je vous ai aimée d'amour.

— Allons, conclut Marthe tristement, je vous perds tout à fait. Le sacrifice sera plus complet, plus douloureux.

— Pourquoi nous y contraindre? supplia Gérard, se rapprochant.

Elle l'écarta et répondit, très grave :

— Pour garder mon rêve intact, et pour l'honneur d'être une exception.

Gérard, à grands pas, s'enfuit dans le jardin, seul...

Un indicible apaisement investit Marthe, l'acte décisif accompli. Une bénédiction lui venait du ciel avec les clartés mourantes. Une quiétude imprévue exorcisait le chagrin causé par cette rupture... si totale.

« Tout est bien, quand même, songea M<sup>lle</sup> Es-

tève. Gérard oubliera... Yvonne, elle, s'épanouira, en accomplissant, enfin, son désir passionné... Henri sera heureux, lui aussi..., et Georges... Et moi? Peut-être! Qui sait? Du moins, le reproche d'Elisabeth ne me vrillera pas le cœur... Ma noble amitié pour Gérard... je démontre à tous qu'elle fut sans tache... Je me devais cela! »

Elle remonta sur la terrasse. Tante Fée et Yvonne, ayant couché les enfants, s'étaient retirées chez elles..., l'une pour prier, sans doute; l'autre, Marthe la trouva prostrée dans une bergère.

Elle vint à elle, entoura sa taille de son bras ferme... M<sup>lle</sup> Doré voulut se dégager.

— Yvonne, demanda M<sup>lle</sup> Estève, crois-tu ce que ces femmes disaient ce soir?

— Pour le passé, non. Je vous estime trop, lui et toi... Pour l'avenir, oui : vous êtes libres.

— Merci pour cette confiance, reprit Marthe. Je t'apporte ta récompense. Je n'épouserai pas Gérard.

Yvonne eut un geste incrédule.

M<sup>lle</sup> Estève insista :

— Dans quelque temps, probablement, je serai moi-même fiancée avec un autre. Poursuis ton rêve, ma chérie. Tout conduit Gérard vers toi. Ses enfants l'y poussent... Ton amour l'attire... Je le lui ai conseillé.

— Tu as fait cela?

— Oui, sans nul mérite. Je ne l'aime pas, moi... Je suis son amie... comme la tienne... N'en sois pas jalouse!

— Oh! plus jamais! protesta Yvonne, dérobant son émoi entre les bras de Marthe. Je t'en voulais, vois-tu... Je craignais tellement que... Malgré moi, je te... détestais.

— Mais, à présent?

— A présent... je t'aime, murmura câlinement l'enfant gâtée.

## X

## QUAND L'AMOUR JAILLIT

M<sup>lle</sup> Estève quitta Ludesse le lendemain, écourtant son séjour.

Il fallait laisser la plaie se cicatriser au cœur de Gérard. Entre les deux amis dont elle souhaitait le bonheur, sa présence perpétuait un malaise, empêchait ce qui devait advenir.

Constater plus longtemps le chagrin de M. Dalliat aurait navré Marthe. Les décisions prises, mieux vaut ne pas les remettre en question. Elle se défiait de sa propre pitié. Tante Fée l'avait approuvée,... affligée avec Gérard, mais rassurée pour Yvonne.

La déception eût ravagé cette enfant impulsive, plus que M. Dalliat. Chez un homme fait, chez un veuf, l'amour a perdu cette frénésie primitive dont procèdent les inguérissables désespoirs.

M<sup>lle</sup> Ormesse avait du point d'honneur la même compréhension extrême que Marthe. Elle aussi préférait le sacrifice, s'il préservait d'une ombre un sentiment précieux.

M<sup>me</sup> Estève jugeait ainsi. Au fond, elle craignait une réticence dans le mariage avec Gérard. Le fantôme jaloux d'Elisabeth n'assombrirait-il pas leurs joies? Mieux valait une peine passagère qu'une gêne constante.

Elle pensait encore autre chose : Henri Ravel, cet énergique, habitué aux responsabilités, offrirait à Marthe un soutien plus ferme, un meilleur guide

que M. Dallisat, spéculatif et rêveur, inhabile à déjouer les pièges de la vie. La mère, en secret, lui reprochait son imprévoyance.

Lui, l'homme mis par son âge, sa carrière, son expérience, au courant des dangers et des malveillances, ne devait-il pas prémunir sa trop naïve petite amie, maintenir leur sympathie au diapason que l'opinion ne perçoit pas? Il n'avait pas su jouer ce rôle modérateur. Il vivait trop en lui-même, trop au-dessus du monde. A ce jeu-là, on culbute dans tous les puits, entraînant ceux qu'on tient par la main.

Le dénouement causait donc à M<sup>me</sup> Estève une vive satisfaction.

— A présent, dit-elle, tu dois répondre à M. Ravel.

— Oui, maman; je ne peux le faire attendre davantage sans motif. D'ailleurs, pour guérir Gérard, mieux vaut le définitif coup de bistouri, l'irrévocable entre nous. L'annonce de mes fiançailles jettera dans la ville l'officiel démenti... Ma seule vengeance... Cependant, ajouta-t-elle après un court silence, il me faut un conseil encore.

Le Père Ordange écouta le récit des derniers incidents avec sa clairvoyante impassibilité.

— J'ai refusé M. Dallisat, expliqua la jeune fille, pressée par une impulsion irrésistible. Peut-être ai-je eu tort de prononcer mon dernier mot sans un avis?

— N'ayez aucun regret. Les conseils servent dans les nuits sans astre où l'on tâtonne. Vient l'heure où se lève l'aube. La route se révèle à vous. Marchez. Ne retournez plus la tête en arrière, vers votre impossible amitié.

— J'irai de l'avant. Mais je ne puis épouser M. Ravel sans qu'il sache...

— Quoi donc ?

— Les « on dit ». Ce serait déloyal. Cet aveu n'est pas une confession, dit Marthe fièrement. Mais il a le droit de savoir par moi. Je ne supporte pas l'idée qu'une lettre anonyme...

— Cette démarche vous honore, interrompit le Père Ordange en souriant. Mais vous ne pouvez écrire ces choses à M. Ravel; mieux vaut aller au Puy.

— Le plus tôt sera le mieux. Je vais consulter maman.

— Oui, brusquez cette période incertaine. Ce mariage vous réserve le bonheur.

Marthe soupira :

— J'aurais aimé y aborder avec l'amour.

— L'amour jaillit alors qu'on n'y compte plus. Ayez confiance.

. . . . .

Ayant averti M<sup>me</sup> Ravel, Marthe et sa mère débarquèrent au Puy un jour de septembre. Par les rues montantes et silencieuses de la Sienne vellave, elles montèrent vers la cathédrale. Sur leur front, les traditions et les légendes battaient de l'aile. Les cloches jubilaient, annonçant quelque office. Sonnaient-elles, pour M<sup>lle</sup> Estève, l'Angélus du bonheur ?

Au pas des portes, assises sur leurs chaises basses, les dentellières, d'une main preste, croisaient leurs fuseaux sonores aux légers cliquetis. Curieuses, elles examinaient les étrangères, sans cesser de piquer leurs épingles à têtes multicolores dans le réseau léger. Les voyageuses se dirigèrent vers le logis de M<sup>me</sup> Ravel.

Le marteau résonna dans une rue muette, et dans le cœur de Marthe. C'était le signal lancé vers son avenir. Comment lui répondrait-il ?

On les introduisit dans un salon aux vieux

meubles sévères et reluisants. Face à la cheminée, un grand portrait d'Henri en uniforme accueillit avec son sourire contenu celle qui venait à lui.

M<sup>me</sup> Ravel accourut, amicale, les mains tendues vers les arrivantes.

Avec M<sup>me</sup> Estève, l'étreinte se prolongea, pleine de sens. Entre mères, on se comprend sans parler.

A Marthe elle dit simplement :

— Soyez la bienvenue, mon enfant.

On s'assit. Une seule pensée hantait les trois femmes..., la même... : celle de l'absent... Personne n'osait l'exprimer.

— Madame, fit enfin M<sup>me</sup> Estève, nous ne venons point en visiteuses banales, vous le comprenez.

M<sup>me</sup> Ravel inclina la tête en signe d'approbation.

— Ma fille vous apporte sa réponse, reprit la mère. Seulement, avant l'échange des promesses, elle croit devoir, par délicatesse, apprendre à votre fils certains incidents d'un passé qu'elle veut limpide.

— J'en suis sûr, protesta M<sup>me</sup> Ravel, souriant à Marthe, votre passé ressemble à vos yeux transparents.. Cependant, ce que vous voulez me dire, je l'entendrai. Dans cette vie à deux, où les cœurs fusionnent, nul secret importun ne doit rester en tiers.

M<sup>me</sup> Estève, très émue, refit, pour la mère d'Henri, l'histoire de son amitié.

Elle termina d'une voix plus ferme :

— Si ces choses fidèlement répétées font hésiter votre fils, Madame, qu'il garde sa liberté pleinement. Sinon, je serai sa fiancée quand il voudra, car...

— Embrassez-moi, ma fille, interrompit M<sup>me</sup> Ravel. Tout ceci prouve deux choses seulement : la malice humaine et votre candeur... Je connais trop mon fils pour douter de son jugement. La délicatesse qui vous imposa cette confiance vous rendra plus chère à son cœur, je vous l'affirme.

— Écrivez-lui, Madame.

— Inutile. Il m'arrive incessamment. Après-demain, peut-être. Restez au Puy jusque-là. . Micux faut hâter le bonheur.

Marthe regardait sa mère.

— Soit ! acquiesça M<sup>me</sup> Estève, nous resterons jusqu'à samedi. Dimanche, mon mari ne saurait se passer de nous.

M<sup>me</sup> Ravel n'avoua point son petit mensonge : Henri était d'avance averti de se préparer. Sa mère l'alerterait par dépêche.

Le jeune capitaine, depuis lors, ne tenait plus en place. Sa permission signée, avec la date en blanc, il guettait le télégramme. Hors les heures de service, il se cloîtrait dans son logis. Son cheval piaffait inutilement. Des courses aventureuses sur les rives de la Moselle, il n'était plus question. Parfois, trop énervé, il sortait, pour rentrer une demi-heure après. Il arpentait les rues, de la porte Nigra accroupie, sphinx massif au pelage roux, jusqu'au palais des Empereurs, dont la vigne vierge automnale ensanglantait les ruines patinées. Puis il se précipitait chez lui.

La dépêche arriva pendant une de ces brèves absences. L'ouvrir, bondir chez son colonel, se fit en l'espace d'un quart d'heure. Sous les allées ombreuses ceinturant de verdure la ville moderne, il courait presque.

— Dis donc, Ravel, interrogea sur son passage un camarade interloqué, tu cours au feu ?

— Oui, répondit l'officier en riant. Suis-moi.

D'un bras ferme, il le harponna.

— Sûrement, ta maison brûle... ou ton cœur...

— Mon cœur, tout juste !

— Bon, bon, j'en sais assez... Bonne chance à l'incendie ! Ne te consume pas sans laisser de traces !... Je te lâche... Tu m'essouffles.

Le voyage, déjà long, parut au jeune homme in-

terminable. Sur le chemin du bonheur, les kilomètres comptent double.

Il revit avec allégresse son Velay âpre et pauvre, riche pour lui, maintenant, de la richesse unique.

Au débarqué, sa mère lui conta tout.

— Maman, dit le jeune homme, comme je vais être heureux !

— Je le crois, mon petit. Marthe n'est pas un mannequin, ni un cerveau, pas même un cœur seulement : c'est une âme.

M<sup>me</sup> Estève et sa fille ne voulurent point que, par politesse cérémonieuse, M. Ravel les revît à l'hôtel.

Pour cet entretien décisif, un décor banal et transitoire leur déplaisait. Semer au hasard ses meilleurs souvenirs, quelle imprévoyance. Au soir de la vie, eux seuls nous restent.

Dès leur entrée, Henri s'avança rapidement, salua M<sup>me</sup> Estève et, saisissant les doigts de Marthe, prononça ce seul mot si court :

— Enfin !

Discrètement, ces dames s'éclipsèrent. Une lourde tapisserie séparait, sans les isoler, le salon du bouddoir intime.

Henri fit asseoir la jeune fille et redit doucement :

— Enfin, mon espérance ne fut pas vaine !

Marthe leva sur lui ses prunelles timides.

Anxieuse, elle interrogea :

— Votre mère vous a appris ?

— Elle ne m'a rien appris.

— Oh ! mon Dieu ! c'était entendu entre nous... Elle m'avait tant promis... Alors, il faut que je...

— Il ne faut rien... Maman ne pouvait rien m'apprendre. Je savais tout.

— Tout ?

— Oui, toute votre souffrance. On devine quand on aime. D'ailleurs, on m'avait informé. Quand M<sup>lle</sup> Ormesse vous a transmis ma demande, la première, je venais de recevoir une lettre anonyme.

— Malgré cela, vous avez voulu...

— A cause de cela... et sans tarder davantage parce que cela vous prouvait mieux mon amour; parce que, si vous aviez dit oui tout de suite, je témoignais ainsi, devant tous, envers vous, mon inaltérable foi en vous. Si j'avais pu souffleter ceux qui osaient douter! Moi, je vous savais digne de mon culte... La confiance et l'amour, c'est tout un.

— L'amour..., répéta M<sup>lle</sup> Estève, comme un écho.

Les paroles d'Henri descendaient en elle à des profondeurs insoupçonnées. Une pareille confiance, un amour à la fois respectueux et protecteur, cela bouleversait délicieusement son cœur.

Une étrange émotion, violente et douce, envahissait tout son être. Jamais elle n'avait goûté cet enivrement impérieux et suave, même aux plus beaux jours de son amitié. L'impression présente différait tellement des allégresses éprouvées jadis près de Gérard.

En ce moment où leurs chemins divergeaient pour toujours, la souffrance de M. Dallisat ne l'inquiétait plus. Cette amitié révolue, elle y songeait seulement pour la comparer, au bénéfice de l'actuelle émotion.

La voix maternelle, assourdie dans la pièce voisine, la rattachait au passé. Preuve que son enchantement ne s'éclipserait pas comme un songe. Non, les tristesses, les incertitudes ne ressaisiraient pas, au réveil, son âme apeurée encore. Dans la terre promise, après le morne désert, Dieu l'introduisait.

Henri la contemplait sans ajouter un mot. Il attendait, sans la forcer, sa première parole, l'anneau spirituel qui lierait leurs deux âmes, le don des accordailles.

Cinq minutes plus tôt, Marthe était déterminée à préciser devant lui ce qu'elle lui apportait, sa dot sentimentale : le fervent désir de le rendre heureux, une très vive amitié, point d'amour.

Ce dernier geste de franchise avant l'engagement, à aucun prix, assurait-elle à sa mère, elle n'y renon-

cerait. Et voici que les mots résolus se figeaient sur ses lèvres... L'amitié?... A présent, elle n'osait plus employer ce terme.

Simplement, elle tendit vers Henri ses deux mains. Ce geste de confiant abandon exprimait l'inexprimable. Inhabile à parler la langue inconnue du pays merveilleux que découvrait son cœur, elle sourit silencieusement. Première offrande, fiançailles muettes, ce sourire l'engageait à jamais.

Au tréfonds de cette âme, la tendre confiance d'Henri Ravel avait creusé jusqu'à la nappe latente et vierge. L'amour, enfin, jaillissait.

1926-28.

FIN

# ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

## Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format 37×57½.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et Broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format 37×28½.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Format 37×28½.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV<sup>e</sup>).  
(Service des Ouvrages de Dames.)

## La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille  
et pour les jeunes filles par sa qualité morale  
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

## La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable  
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

# ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Étranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Étranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste  
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),  
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,  
1, rue Gazan, Paris (14<sup>e</sup>).

